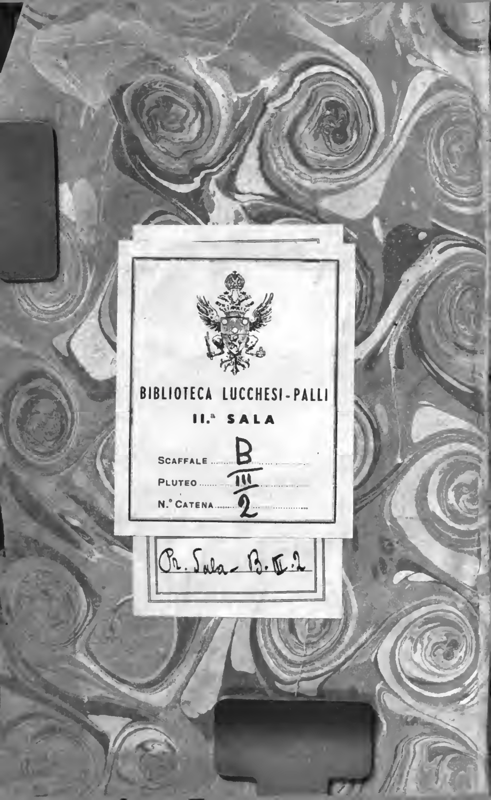




BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.a SALA
SCAFFALE B
PLUTEO III
N.° CATENA 2
Pr. Sala - B. III. 2



TRAGÉDIES
D'ESCHYLE.

TRAGÉDIES D'ESCHYLE.

Docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
Hor. Art. Poet.



A PARIS,

Chez SAILLANT & NYON, Libraires, rue S. Jean de Beauvais.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





AVERTISSEMENT.

LES Grecs ſont les inventeurs de la Tragédie comme de l'Epopée. Les Spectacles informes des Chinois, ceux que les Eſpagnols trouvèrent chez les Peruviens, prouvent, il eſt vrai, que ces peuples ont imaginé des repréſentations théatrales; mais par rapport à toutes les nations civiliſées de l'Europe, tant anciennes que modernes, l'invention de l'art eſt dûe excluſivement aux Grecs. Ce ſont eux qui ont déterminé le genre & la forme des poëmes tragiques. Ils ont écrit les règles & fourni les modèles. Nous n'avons encore rien de mieux que ce qu'Ariſtote a compoſé ſur la tragédie. Sophocle & Euripide n'ont pas été ſurpaſſés.

Les tragédies grecques ne ſont connues dans notre langue que par les extraits qu'en a donnés le P. Brumoi dans un ouvrage eſtimé. Il en a traduit quelques-unes. Mais ce n'étoit point aſſez pour faire connoître à fond le théatre des Grecs. Les pieces d'Eſchyle, de Sophocle & d'Euripide forment en général un corps admirable de pieces dramatiques, qui ne mérite pas moins d'être traduit en entier que l'Iliade & l'Odyſſée d'Homère.

Je ne ferai point ici de diſſertation ſur la tragédie ; ce ſeroit du temps perdu : Horace & Deſpreaux ſuffiſent.

Des vers lumineux qui renferment les principes immuables du vrai, & qu'on retient par cœur, valent mieux que des volumes entiers qu'on ne lit point. Je propoſerai ſeulement aujourd'hui quelques réflexions ſur les mœurs de la tragédie grecque. C'eſt une matière digne ſelon moi, de grande conſidération.

Je n'entends pas par les mœurs, celles dont parle Ariſtote dans ſa Poétique, & qui appartiennent uniquement aux règles de l'art. Ce rhéteur philoſophe ne traite en cet endroit que des mœurs poétiquement bonnes. Dans ce ſens, les mœurs ſont bonnes quand elles conviennent aux perſonnes en général; quand elles ſont aſſorties au perſonnage particulier, quand elles ſont ſoutenues, ſoit dans l'égalité, ſoit dans l'inégalité de caractère du héros. Les mœurs générales dans une piece ſont les mœurs nationales; les mœurs des Grecs, les mœurs des Romains, celles d'un peuple civiliſé, celles d'un peuple barbare. On y comprend auſſi les mœurs des différents âges; celles des jeunes gens, celles des vieillards. Les mœurs particulières ſont celles qui forment le caractère diſtinctif de chaque perſonnage, ſoit hiſtorique, ſoit inventé. Le même perſonnage doit réunir en lui les mœurs de ſa nation, & les ſiennes propres; com-

On voit bien que cette bonté des mœurs très-néceſſaire pour la bonté poétique de l'ouvrage, peut ſe trouver dans des tragédies & dans des comédies du plus mauvais genre, & ſur le théatre le plus propre à gâter le cœur. Par exemple, les mœurs en tant que caractères, & dans l'idée d'Ariſtote, ſeront quelquefois excellentes dans un opéra.

Je n'ai en vûe que la morale du théatre grec; & je ne penſe point ſans étonnement au prodigieux avantage que les payens ont à cet égard ſur les Chrétiens. Chez les premiers, la tragédie étoit auſtère; l'amour ne s'y montroit que rarement, & n'y parloit jamais un langage corrupteur. Chez nous autres, peuples nourris des leçons pures du Chriſtianiſme, le théatre tragique ſemble n'être fait que pour émouvoir la plus dangereuſe des paſſions. Il n'y a point en cela d'exception à faire de nation ni d'auteur. François, An-

glois, Espagnols, Italiens, habitants du Nord, Corneille, Racine, tous se réunissent pour consacrer à l'amour la Muse de la tragédie. Il règne dans les pieces les plus sévères, dans Polieucte même. Il se mêle aux affaires d'état, aux conspirations, aux intérêts les plus sacrés, aux événements les plus terribles. Et c'est ce qui donne à la tragédie moderne un ton de galanterie, une allure efféminée qu'on n'a point à reprocher aux tragiques grecs.

Ce vice commun aux chef-dœuvres de nos Sophocles, comme aux drames de nos Pradons, n'est point diminué par l'élévation des pensées, ni par l'énergie des vers. Les tragédies les plus théatrales, les plus fortement écrites, ne portent pas moins cette empreinte de mollesse que leur communique le génie dominant du théatre, & qui se grave si aisément dans l'ame des spectateurs. Pour allumer dans les cœurs les passions qu'on met sur la scène, des

difcours éloquents, des traits hardis, une poéfie mâle & le feu de l'expreffion font bien plus à redouter que des lieux communs, qu'un dialogue trivial, & qu'une verfification lâche & fans vigueur. Ainfi les mœurs de la tragédie françoife oppofées aux mœurs de la tragédie athénienne, ont un caractère mou, qui fe fait jour à travers le pathétique & la terreur dont nos meilleures pieces font remplies. C'eft que le théatre a pris les mœurs de la nation, comme il contribue à fon tour à les amollir & à les énerver.

En effet, il y a toujours de la conformité entre l'humeur d'un peuple, & le genre de fes fpectacles. Où les deux fexes font galants, frivoles, voluptueux, il faut que le théatre enfeigne & refpire le plaifir, qu'il nourriffe les paffions, qu'il les rende intéreffantes jufque dans leurs égarements, & qu'il faffe de l'amour la foibleffe des grands cœurs. La conjuration de Cinna

ſera échauffée par l'amour d'Emilie. Pauline ſera fidèle à ſon époux, mais elle aimera Sevère. Céſar ménera de front le renverſement de la République, & le concubinage de Cléopatre. Le vieux Sertorius voudra ſéduire une jeune femme, éperdument amoureuſe de ſon mari. Voilà les mœurs de la tragédie chez le plus grave & le plus ſublime de nos poëtes.

ELLES étoient bien différentes ſur le théatre des Grecs. Ils ne croyoient pas que la poéſie fut bornée ſeulement à l'art de plaire. Ils vouloient qu'au moins dans la tragédie elle ſe proposât auſſi d'être utile & inſtructive. Tout ce qui pouvoit avilir l'ame, en étoit banni. Des trente-trois tragédies grecques qui nous reſtent, l'Hippolyte d'Euripide eſt, à proprement parler, la ſeule où l'amour agiſſe. S'il eſt nommé dans quelques autres, c'eſt un perſonnage muet qui ne cauſe ni trouble ni émotion. On ne l'employoit point

pour exciter la terreur ou la pitié. Les auteurs dramatiques mettoient en œuvre d'autres reſſorts. Ils n'expoſoient ſur le théatre les malheurs & les crimes de l'humanité, que pour rendre les hommes plus ſages & plus vertueux.

Il eſt vrai que Solon n'étoit pas entierement perſuadé de l'utilité des tragédies. *Je crains bien*, diſoit-il, *que ces fictions poëtiques ne paſſent bientôt dans nos actes & dans nos contrats.* Cette crainte évidemment outrée, étoit ridicule. Il ne l'eſt pas moins chez Platon de vouloir chaſſer Homère de ſa république, après l'avoir couronné. On ſe moqueroit d'un poëte qui diroit que les loix ſont mauvaiſes parce qu'on s'en ſert pour intenter de mauvais procès. Chaque ſcience, chaque profeſſion a des préjugés excluſifs, qui ne prouvent rien. La poéſie fut le langage des premiers philoſophes. Les légiſlateurs citent quelquefois l'auto-

rité des poëtes. Dans les Inftituts de Juftinien, le paragraphe des donations pour caufe de mort, eft appuyé fur fix vers d'Homère. Philofophie, poéfie, légiflation, tout cela peut être également utile ou pernicieux aux hommes, fuivant l'ufage qu'on en fait.

Le fpectacle étoit chez les Athéniens, ce qu'il fera toujours chez toutes les nations de la terre, un lieu de rendez-vous pour tous les fexes, pour tous les âges & pour tous les états. Une affemblée de cette efpece qui paroît n'avoir pour objet qu'un divertiffement de quelques heures, eft au fond une véritable école, & celle où fans s'en appercevoir, on étudie avec le plus d'application & de progrés. Les événements s'y repréfentent au naturel; la doctrine y eft mife en action; l'attention n'eft point diftraite, le plaifir la foutient: tous les fens font affectés; l'illufion eft entière. On s'accoutume à penfer, à fentir comme les per-

ſonnages qu'on voit & qu'on entend. Tel eſt le pouvoir de l'habitude & de l'exemple. Les hommes font preſqu'auſſi ſouvent le bien & le mal par imitation que par leur mouvement propre, ou par un choix raiſonné. Il eſt donc naturel que les mœurs du ſpectacle deviennent celles du ſpectateur. Auſſi voyons-nous que durant les beaux jours d'Athènes, qui finirent ſous Alexandre, la tragédie ne renfermoit qu'une morale ſaine, & propre à former des citoyens vertueux, & que le caractère général des Athéniens étoit l'aſſemblage de toutes les vertus qu'on leur préſentoit ſur la ſcène. Un ſpectacle qui n'auroit roulé que ſur des intrigues d'amour, eût révolté des Miltiade, des Ariſtide, des Cimon. Ils l'euſſent renvoyé aux ſatrapes de Xercès.

Les mœurs d'un peuple libre ont de la férocité; mais cette férocité leur eſt quelquefois ſalutaire. Elles ne s'amol-

ton le voyage d'Egypte pour y voir les Sages & les Prêtres du pays. On l'appelloit le Philoſophe, ſur-nom bien glorieux pour un poëte, quand il eſt mérité. Les magiſtrats même de l'aréopage pouvoient faire des tragédies; mais une loi expreſſe leur défendoit de compoſer des comédies.

De tels écrivains devoient avoir une idée bien grande & bien noble du poëme tragique. On ne ſera pas ſurpris qu'ils en aient écarté ce qu'ils ſe ſeroient permis peut-être dans d'autres poéſies. En qualité de poëtes tragiques, ils étoient en quelque façon les précepteurs des jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe qui fréquentoient le théatre. Comme les ſpectacles influoient ſur l'éducation de la jeuneſſe, on vouloit que le plaiſir même & l'amuſement lui fuſſent utiles; & pour y parvenir il falloit que les mœurs de la tragédie fuſſent un enſeignement perpétuel de tous les devoirs, ſans mé-

lange de paſſions funeſtes à l'innocence & à l'honneur. Les Auteurs tragiques ne pouvoient être trop ſévères ni trop ſcrupuleux ſur ce point.

Mais ce n'eſt pas en cela que nous les avons imités. Les mœurs de nos tragédies ſont molles. Nous donnons à Melpomène la ceinture de Vénus. Sujets, incidens, épiſodes, tout dans nos piéces n'eſt qu'amour. La terreur & la pitié ne ſont employées que pour le ſervir ou pour le venger. En un mot, l'amour eſt le Dieu de nos tragédies.

Pour les juſtifier de ce défaut, nous diſons que les foibleſſes y ſont combattues par les remords, condamnées par la raiſon, vaincues par l'honneur, punies par l'événement; que le contre-poiſon marche à côté du venin, & que la vertu triomphe toujours. Mais, ce raiſonnement n'eſt que ſpécieux. Quels prédicateurs ont jamais canoniſé le vice! Et combien n'en voit-on pas ce-

pendant qui le couvrent de fleurs en croyant l'accabler de foudres, lui ôtent sa difformité, l'embellissent presque, & par des portraits passionnés & des descriptions fleuries, le font rentrer dans des cœurs d'où la parole évangélique devroit l'arracher! Si tel est l'effet de ces instructions trop peu chrétiennes, quel sera celui d'un théatre où l'on prête à nos foiblesses les attraits séduisants de la poésie, & la chaleur de l'action? Avec de pareils remèdes on rend incurable le mal qu'on prétend guérir.

Nous avons cependant d'excellents modèles de tragédies sans amour. Sans parler d'Esther, qui est un très-beau poëme, nous pouvons proposer Athalie comme la tragédie la plus parfaite qui ait paru sur aucun théatre. Tout y inspire la vertu, l'humanité, la justice, la religion. Souverains & sujets, prêtres, guerriers, ministres d'état, chacun dans sa condition & dans son emploi,

emploi, peut s'y inſtruire de ſes devoirs. Ce chef-d'œuvre dramatique eſt fait ſur-tout pour les princes. On pourroit l'appeler l'école des rois.

Cette route ouverte par Racine ſembloit être abandonnée. On y eſt rentré de nos jours, & quelques auteurs s'y ſont diſtingués. C'eſt un préjugé favorable pour la ſcène françoiſe. Nous avons déja égalé les anciens dans la forme & dans la régularité des pieces, dans la ſcience des caractères & des ſituations, dans les beautés de génie. Il ne nous reſtoit plus qu'à ramener dans nos tragédies les mœurs vertueuſes & rigides du théatre grec.



VIE D'ESCHYLE.

Eschyle, nâquit à Eleufine, bourg de l'Attique, vers le commencement de la LXe. Olympiade, felon quelques écrivains. Les marbres d'Arondel mettent fa naiffance fous la dernière année de la LXIIIe. Olympiade, ce qui fait une différence de quinze ans. Son père fe nommoit Euphorion, d'une famille ancienne & illuftre. Il embraffa les dogmes de Pythagore, & commença fort jeune à travailler pour le théatre; car jufqu'alors on n'avoit connu que le chariot ambulant de Thefpis.

On raconte que dans fon adolefcence, & comme il gardoit fes vignes, il crut voir en fonge Bacchus qui lui ordonnoit de faire des tragédies. Cette vifion prétendue n'étoit que l'impulfion de la nature qui l'avertiffoit de fon talent. Il obéit à cette voix fecrette qui ne trompe jamais, fit une tragédie à l'âge de vingt ans, & fut applaudi.

Ce Poëte eut pour freres Aminias &

Cynégire, qui ſignalèrent leur valeur dans les guerres contre les Perſes. Ils concoururent l'un & l'autre avec Sophane, Ariſtide & Callimaque pour les ſeconds honneurs à Marathon, où Eſchyle fut bleſſé. Après une bataille, les Grecs formoient différentes claſſes de ceux qui s'étoient le plus diſtingués dans le combat. Miltiade eut le premier rang à Marathon, Thémiſtocle à Salamine.

Cynégire ne recueillit pas les palmes décernées à ſa valeur. Il mourut à Marathon dans les bras de la victoire. Les ennemis au lieu de regagner leur camp, avoient fui vers leur flotte, qui étoit à l'ancre au bord de la mer. Le frere d'Eſchyle s'étant pris à un vaiſſeau pour y entrer avec les fuyards, eut la main droite coupée, tomba dans les flots & y périt. Juſtin ajoute à ce récit des traits giganteſques. Il dit que Cynégire, tenant le vaiſſeau de la main droite, elle lui fut coupée; qu'il le ſaiſit de la main gauche, & que celle-ci ayant eu le même ſort, il s'attacha au bois avec les dents, & ne quitta priſe qu'en rendant le dernier ſoupir. Ces circonſtances ne ſont point dans Hérodote, qui n'eût pas manqué d'en

orner ſon hiſtoire, ſi elles euſſent été connues de ſon temps.

Au retour de la campagne de Marathon, Eſchyle reprit ſes occupations poétiques. Il mit au théatre une tragédie nouvelle, & pour la première fois il remporta le prix. Il étoit âgé de quarante ans. L'année ſuivante les hoſtilités recommencèrent entre les Perſes & les Grecs. Il ſe trouva au combat naval de Salamine avec ſon frere Aminias. Cette bataille mémorable qui ruina les affaires de Xercès, & rétablit celles de la Grèce, a fourni le ſujet de la tragédie des Perſes. Il eſt aſſez ſingulier qu'un poëte ſoit à portée de mettre ſur la ſcène des événements où il a eu part.

La guerre ayant continué l'année ſuivante, Eſchyle ne quitta point les armes. Il combattit à Platée ſous Ariſtide, général des Athéniens. C'eſt la dernière bataille qui ſe donna eu Europe entre les Perſes & les Grecs; & ce fut auſſi la dernière campagne d'Eſchyle. Rien ne le détourna plus de ſes travaux pour le théatre. Il compoſa ſucceſſivement quatre tragédies qui furent couronnées ſous

l'archonte Menon. C'étoient Phinée, les Perſes, Glaucus & Prométhée.

Il jouiſſoit de l'extrême conſidération qu'il avoit acquiſe par ſon génie & par ſa valeur. On l'accuſe d'avoir trop aimé le vin. Lucien ſemble même inſinuer que ce poëte étoit un ivrogne. Cet écrivain médiſant, accoutumé à voir par-tout du ridicule ou des vices, dit que Démoſthène n'avoit pas beſoin, comme Eſchyle, de s'enivrer ([a]) pour échauffer ſon imagination. Plutarque, plus équitable & plus ſage que Lucien, écrit ſeulement qu'Eſchyle travailloit à ſes pieces en bûvant quelques coups de vin. Le terme dont il ſe ſert ([b]) à ce ſujet, eſt le même qu'il emploie quatre ou cinq phraſes plus haut pour dire qu'il y a de la différence entre boire & s'enivrer ([c]). Il s'appuie du témoignage de Platon pour juſtifier l'amour du vin, & les effets avantageux qu'il produit. Ces autorités ne ſont pas ſuſpectes. Plutarque ni Platon ne prêchent point l'ivrognerie. Il faut conclure de-là qu'Eſ-

([a]) Οὐχ οὕτως ὁ Δημοσθένης συνετίθει πρὸς μέθην τοὺς λόγους. Lucien, Eloge de Démoſthène.

([b]) Τραγῳδίας ἐμπίνοντα ποιεῖν. Plutarque. *des propos de table.* Liv. 7. Queſt. 10.

([c]) Τὸ πίνειν τοῦ μεθύειν διαφέρει. Ibid.

chyle ne bûvoit point avec excès, mais que l'excellent vin ranimoit sa verve; que c'étoit un homme de bonne compagnie, & qui aimoit la table comme Horace, Chapelle, l'abbé de Chaulieu. En général les poëtes grecs n'avoient pas d'aversion pour le vin.

Aristote & Quintilien ont regardé Eschyle comme le véritable inventeur de la tragédie. Phrynicus & Chœrile, cités par Suidas, n'étoient que des Chansonniers vagabonds, imitateurs de Thespis. *C'est Eschyle*, dit Aristote, *qui a le premier introduit deux acteurs sur la scène, où l'on n'en voyoit qu'un seul auparavant.* Qu'étoit-ce que des drames où il n'y avoit qu'un personnage ? Quintilien s'explique plus nettement. *Eschyle est le premier qui ait fait des tragédies.*(1) Denys d'Halicarnasse parle de même. Aucun de ces auteurs n'attribue l'invention du poëme tragique à Thespis.

Cela supposé, il est étonnant que le créateur de l'art l'ait perfectionné; car quoiqu'il y ait de grands défauts dans plusieurs de ses pieces, il en a fait qui ne

(1) *Tragœdias primus in lucem Æschylus protulit.*

le cedent point aux plus belles de Sophocle & d'Euripide. Quand on compteroit pour quelque chose les Vaudevilles dramatiques en l'honneur de Bacchus, il y a bien loin de-là aux sept chefs devant Thèbes, aux Perses, aux Coëphores. *Qu'on fasse attention*, c'est un ancien qui parle, *qu'il étoit bien plus difficile avec des modèles tels que Phrynichus, Chœrile & Thespis, d'élever la tragédie à ce degré de magnificence & de grandeur, qu'il ne l'a été après Eschyle, de la conduire au point de perfection où elle a été portée par Sophocle.*

Je pense avec un Anglois, auteur d'un très-bon ouvrage sur les écrivains classiques ([a]), qu'il y a des parties ou Eschyle, quoiqu'inventeur, n'a point été surpassé. Quintilien a parfaitement bien défini son style. *Il est sublime, grave & pompeux jusqu'à l'enflure.* Nul auteur au jugement de S. Bazile ([b]), n'a peint si pathétiquement les désastres & les malheurs. C'est de tous les poëtes le plus métaphorique & le plus figuré. Mais les figures qu'il emploie, sont quelquefois si forcées, si confuses

([a]) Observations on the greek and roman classics, in a series of Letters. *London*, 1753. in-12.

([b].) Lettre à Martinien. C'est la 74e. dans l'édition des Bénédictins.

qu'il en devient obſcur, & bien ſouvent inintelligible. C'eſt pour cette raiſon que les Athéniens permirent aux poëtes des ſiècles ſuivants, de corriger ſes tragédies, ce qui valut à pluſieurs d'entr'eux l'honneur d'être couronnés. C'étoient autant de triomphes pour Eſchyle.

L'HUMEUR martiale éclate ſinguliere-ment dans pluſieurs de ſes pieces, entr'autres dans les ſept chefs devant Thebes, qu'on appelloit *l'accouchement de Mars*. La tragédie des Perſes porte ce même caractère guerrier. Pour compoſer des tragédies de cette eſpece, il falloit avoir vû des marches, des camps, des ſiéges, des batailles, des déroutes; avoir ſoi-même combattu, & n'avoir pas jetté ſon bouclier en fuyant, comme fit Horace.

ESCHYLE poſſédoit tous les talents qu'on peut deſirer dans un auteur dramatique. Outre l'élévation du génie, la beauté des vers, un enthouſiaſme qui tient de la fureur, il avoit encore l'eſprit fertile en inventions dans tout ce qui concerne la partie méchanique du ſpectacle, les décorations, les machines, les habits & les ballets. Il forma Agatharque, cet habile

décorateur, qui écrivit un traité ſur l'architecture ſcénique. Il imagina pour ſes acteurs ces robes traînantes & majeſtueuſes que les prêtres & les miniſtres des autels adoptèrent enſuite dans les cérémonies de Religion. Par ſes ſoins le théatre embelli de riches peintures, repréſenta tous les points de vûe poſſibles, & les objets les plus intéreſſants. On y vit des temples, des ſépulchres, des armées de terre, des débarquements de flottes, des chars-volans, des apparitions, des ſpectres.

Il enſeigna au chœur des danſes figurées, & des mouvements animés, dont l'expreſſion muette ſecondoit admirablement l'action théatrale, & donnoit de nouveaux reſſorts à la terreur & à la pitié. A la première repréſentation de ſes Euménides, des femmes avortèrent, des enfants moururent. L'habillement horrible de ces divinités infernales contribua beaucoup à produire ces effets. Elles parurent pour la première fois avec des ſerpens entrelaſſés dans leurs cheveux. Cette coëffure hideuſe leur a été conſervée ſur nos théatres.

On a cru que cette tragédie avoit été cause de l'accusation capitale intentée contre Eschyle devant l'aréopage. Quelques historiens ont écrit qu'on l'avoit déféré à ce tribunal pour avoir suivi dans ses tragédies la théogonie des Egyptiens plutôt que celle des Grecs. Les Athéniens traitoient d'impies ceux qui blâmoient leur croyance & leurs superstitions. C'étoit le crime de Socrate. La condamnation de ce philosophe, mis par S. Justin [a] au rang des chrétiens, fut un jugement de l'inquisition payenne.

Saint Clément d'Alexandrie assure qu'Eschyle fut accusé devant les Aréopagites d'avoir exposé sur la scène les mystères de la religion, mais qu'il fut absous, parce qu'on reconnut dans l'instruction du procès, qu'il n'étoit point initié, & qu'il avoit parlé des mystères sans les connoître. Aristote rapporte aussi ce même fait.

[a] Ce passage est très-remarquable. S. Justin établit qu'on est chrétien par les actions, par la vie qu'on mene, par l'usage qu'on fait de la raison divine, dont tous les hommes sont participans. *Tels ont été*, dit-il, *parmi les Grecs, Socrate, Heraclite, & leurs semblables; parmi les Barbares, Abraham, Ananias, Azarias, Misael, Elie & plusieurs autres.* Apologie 1re. Edit. de Paris, page 83. Edit. de Londres, page 69.

Il avoit commis cette indiſcrétion dans pluſieurs tragédies, entr'autres dans les Sagittaires, les Prêtres, Siſyphe, Iphigénie, Œdipe. Un jour le peuple penſa l'aſſommer en plein théatre. Il ſe réfugia à l'autel de Bacchus. Les magiſtrats de l'aréopage ſe ſaiſirent de ſa perſonne, déclarant que c'étoit à eux ſeuls qu'il appartenoit de prononcer ſur ſon ſort. Ils le jugèrent dans les formes, & le renvoyèrent abſous, en conſidération de ſes ſervices militaires, & des bleſſures qu'il avoit reçues à la journée de Marathon.

Selon d'autres, Eſchyle fut ſauvé des rigueurs de la juſtice par ſon frere Aminias, qui avoit perdu une main au combat de Salamine. Le poëte venoit d'être condamné; on le menoit au lieu du ſupplice. Aminias accourt, jette le manteau qui l'enveloppoit, & ſans proférer un mot, découvre au peuple ſon bras mutilé. Ce geſte ſeul obtint la grace de ſon frere. Jamais plaidoyer ne fut ſi court ni ſi éloquent.

Eschyle délivré de ce péril continua de travailler pour le théatre. L'écrivain anonyme grec de ſa vie, lui donne ſoi-

xante-dix tragédies & cinq drames ſatyriques. Suidas veut qu'il ait compoſé quatre-vingt-dix pieces. Le catalogue de leurs titres, recueilli dans la bibliothèque de Fabricius, lui en attribue un bien plus grand nombre. Il ne nous en reſte que ſept. Toutes ne furent pas repréſentées de ſon vivant. Après ſa mort, ſon fils Euphorion en fit jouer quatre, qui remportèrent le prix.

PLUTARQUE nous a conſervé l'argument d'une de ces tragédies perdues, intitulée : *la Pſychoſtaſie*. L'idée en étoit priſe d'Homère. Eſchyle y introduiſoit Thétis & l'Aurore, dont l'une vouloit faire pancher pour Achille la balance de Jupiter, & l'autre ſouhaitoit qu'elle panchât pour Memnon. C'étoit dans l'inſtant que ces deux guerriers combattoient l'un contre l'autre. On reconnoît là les deſtins d'Achille & d'Hector, peſés dans la balance de Jupiter. Eſchyle avoit puiſé bien d'autres ſujets dans l'Iliade & dans l'Odyſſée. Loin de le diſſimuler il s'en faiſoit honneur. *Mes tragédies*, diſoit-il en plaiſantant, *ne ſont qne des reliefs des feſtins d'Homère.*

Il effuya néanmoins des dégoûts dans fa carrière poëtique. Ses pieces ne réuffiffoient pas toujours. Il étoit vaincu par des adverfaires qu'il avoit formés, & qui ne le valoient pas. Enfin Sophocle parut. Le fceptre du théatre lui étoit réfervé ; & c'eft affurément le premier des poëtes tragiques.

Son début fut de combattre Efchyle. Il fe joignit à cet événement littéraire des circonftances mémorables dont l'hiftoire nous a tranfmis le fouvenir.

Les offements de Théfée ayant été portés à Athènes par Cimon, ce fut pour le peuple de cette ville un fujet de fêtes & de jeux. Pour donner plus de célébrité à ces réjouiffances, on établit une difpute de poëtes tragiques. Efchyle & Sophocle prefentèrent chacun des pieces, qui furent jouées avec beaucoup de pompe & de foin. Les acteurs fe furpaffèrent. Avant la repréfentation, l'archonte s'étant apperçu qu'il y avoit de la brigue & des cabales parmi les fpectateurs, craignoit de confier la décifion à des juges tirés au fort. Dans ce moment, Cimon arriva fur le théatre avec tous les généraux

d'armée. Ils étoient dix, un de chaque tribu; ils y venoient faire des libations, ſelon l'uſage accoutumé. L'archonte les retint, voulut qu'ils décidaſſent entre les deux émules, & leur fit prêter le ſerment ordinaire en pareil cas. Ces guerriers s'aſſirent, écoutèrent attentivement les tragédies des deux auteurs, en diſcutèrent enſemble les beautés & les défauts. Quels rivaux & quels juges! On croit voir les Turenne & les Condé prononcer entre Corneille & Racine. Le jeune Sophocle eut le prix.

Le vieux Eſchyle crut, comme de raiſon, que le jugement étoit injuſte. C'eſt une conſolation de l'amour-propre qu'on ne doit pas chicaner. Mais il quitta ſa patrie, & joignit ainſi la ſottiſe à la foibleſſe. Il ſe retira en Sicile chez Hieron, roi de Syracuſe, dont la cour étoit l'aſyle de tous les beaux eſprits mécontents.

Il y trouva Simonide, Pindare, Epicharme. Hieron avoit rétabli depuis peu l'ancienne ville d'Ethna ou de Catane, qui ſubſiſte encore aujourd'hui dans un état aſſez floriſſant. Ce prince en avoit fait l'apanage de ſon fils Dinomène. Il

y eut à cette occaſion des cérémonies religieuſes & des ſpectacles publics, tant pour la conſécration de la ville que pour l'inſtallation du nouveau prince. Pindare la célébra dans une de ſes odes qui eſt la première des pythiques. Les louanges que ce poëte donnoit à ſes protecteurs, étoient communément accompagnées de vérités utiles & de conſeils. Il recommande aux habitants de Catane la fidélité pour leurs maîtres ; à ceux-ci la conſervation des privileges & de la liberté de leurs ſujets.

Eschyle ſe ſignala, comme Pindare, envers la ville d'Ethna. Elle fit le ſujet d'un de ſes poëmes. On en lit le titre dans le catalogue de ſes ouvrages. Hieron méritoit à bien des égards ces différents tributs de reconnoiſſance. Tout dur qu'il étoit naturellement, le commerce des gens de lettres lui avoit inſpiré des ſentiments de modération & d'humanité. Il aimoit la philoſophie & les vers.

La Sicile devoit être alors le plus agréable ſéjour de la terre. Des campagnes riantes; des champs fertiles & cultivés; Syracuſe, la plus belle ville de l'univers; d'autres villes remarquables par leur richeſſe

richeſſe & par leur ſituation; un roi protecteur des ſciences & des arts; l'élite des philoſophes & des poëtes qui s'aſſembloit ſouvent dans ſon palais. Il n'eſt pas ſurprenant que tant d'agréments réunis attiraſſent de toutes parts les étrangers & les talents.

HIERON pourvut libéralement à la ſubſiſtance & aux beſoins d'Eſchyle. Il lui aſſigna des domaines ſur les bords du Gela, près de la ville qui portoit le même nom. C'eſt peut-être dans ſa retraite que ce poëte compoſa les élégies dont parlent Théophraſte & Suidas. Il travailloit en ſe promenant, & s'arrêtoit pour écrire. Une mort auſſi ſingulière qu'inopinée le ſurprit dans cet exercice. Un jour qu'il étoit aſſis au ſoleil, & qu'il écrivoit ſur ſes tablettes ([a]), un aigle laiſſa tomber ſur ſa tête une groſſe tortue. Quelque diſeur de bonne avanture, ou tireur d'horoſcope lui avoit prédit qu'il mourroit de la chûte d'une maiſon.

Au reſte, cet accident ne fut pas fortuit, s'il en faut croire Pline. Ce naturaliſte univerſel, dont les obſervations ont

([a]) *Αἰσχύλῳ γράφοντι ἐπιπέπτωκε χελώνη. Sotades.*

aujourd'hui plus d'autorité qu'elles n'avoient autrefois, prétend que *les aigles ſont inſtruits par leur inſtinct à jetter de bien haut les tortues pour en briſer les écailles, ce qui cauſa la mort au poëte Eſchyle* [a]. Il étoit chauve. Un aigle prit ſa tête blanche & raſe pour la pointe d'un roc.

Peu de temps avant ſa mort il avoit lui-même compoſé ſa propre épithaphe qu'on a fauſſement attribuée aux citoyens de Gela. Il ne daigne pas y faire mention de ſes tragédies. C'eſt un quatrain où règne la ſimplicité grecque, & la fierté d'un ſoldat. En voici la traduction littérale.

Cy gît Eſchyle fils d'Euphorion. Né dans l'Attique, il eſt mort dans les campagnes fécondes de Gela. Le bois de Marathon, & les Perſes, rendront témoignage à ſa valeur.

Les Siciliens lui élevèrent un tombeau dont il ne reſte plus de veſtiges, quoique celui d'Epicharme, ſon contemporain, ſe voie encore à Syracuſe [b].

[a] *Ingenium eſt ei* (aquilæ) *teſtudines captas frangere è ſublimi jaciendo; quæ ſors intercemit poetam Æſchylum.* Plin. Lib. 10. cap. 3.

[b] *Delle antiche Siracuſe*, Vol. 2. pag. 101.

Les Athéniens rendirent de grands honneurs à ſa mémoire. Ils la célébroient pendant les fêtes de Bacchus. Un decret public, & c'eſt le ſeul poëte qui ait eu cette diſtinction, ordonna que ſes poëmes ſeroient remis ſur la ſcène. On l'appella le père de la tragédie. Les auteurs tragiques l'alloient invoquer ſur ſon tombeau. Ces enthouſiaſtes déclamoient leurs pieces autour de ce monument. Ils les conſacroient à Eſchyle. C'étoit alors leur maître; ils ſe ſeroient crus ſes rivaux s'il eut été encore en vie. Il avoit ſoixante ans quand il mourut.



PROMÉTHÉE,

TRAGÉDIE.



PRÉFACE.

LE ſujet de cette tragédie eſt monſtrueux. C'eſt un dieu cloué ſur le ſommet du Caucaſe; & cette exécution ſe fait avec des détails de barbarie & d'inhumanité qui font horreur. La piece eſt ſans intrigue, ſans action, ſans incidents. Mais on ne ſauroit trop admirer le caractère de Prométhée. L'auteur l'a traité avec toute la force & toute l'habileté poſſible. Le courage de ce dieu malheureux, ſa conſtance & ſon inflexibilité ne ſe démentent pas un inſtant. Le père Brumoi remarque judicieuſement qu'on *reconnoît dans cette tragédie encore plus que dans les ſuivantes du même auteur, la rudeſſe antique de la tragédie naiſſante, avec beaucoup d'élévation & de gran-*

deur. Il pouvoit ajouter qu'il y a du pathétique en plusieurs endroits, surtout dans le personnage d'Io; que les expressions sont énergiques, la versification harmonieuse, & les chœurs très-beaux. Si le fond de la piece nous paroît bisarre & choquant, elle n'est pas défigurée au moins par ce mélange de bassesses, de ridiculités, d'ordures même qui souillent quelques tragédies de Shakespear; défauts qui ne peuvent être tolérés dans quelque temps, dans quelque pays, & dans quelque religion que ce soit. La tragédie a eu cela de particulier chez les Grecs, qu'à peine transportée des tréteaux de Thespis sur un théatre encore imparfait, elle montra d'abord plus de pompe & plus de majesté qu'on n'a su lui en donner chez les nations les plus polies, après de longs essais &

des ſiècles entiers d'émulation & de travail. Son langage eſt toujours noble; & quand les ſujets ſont défectueux ou la conſtruction vicieuſe, on en eſt dédommagé par la peinture des mœurs, par la régularité des caractères, par la beauté des vers, & par un dialogue intéreſſant & plein de feu. Il eſt difficile en ſortant de ces lectures, de s'accoutumer aux monſtres dramatiques, produits en Europe deux mille ans après la perfection de l'art. Il eſt plus difficile encore de concevoir qu'à la faveur de quelques beautés, répandues dans ces drames informes, on oſe les comparer aux chef-d'œuvres de Sophocle & d'Euripide, de Corneille & de Racine.



PERSONNAGES.

LA FORCE ET LA VIOLENCE.

VULCAIN.

PROMÉTHÉE.

CHŒUR DE NYMPHES DE L'OCEAN.

L'OCEAN.

IO, FILLE D'INACHUS.

MERCURE.

La ſcène eſt en Scythie ſur le Mont Caucaſe.



PROMÉTHÉE ENCHAINÉ.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA FORCE, LA VIOLENCE, VULCAIN, PROMÉTHÉE,

LA FORCE ET LA VIOLENCE.

Nous voici aux extrémités de la terre & dans les montagnes de Scythie, au milieu d'une ſolitude impraticable. Vulcain, c'eſt à toi d'exécuter les ordres de Jupiter. Attache avec des chaînes de diamant ſur

les plus hautes pointes de ces rochers escarpés, le hardi protecteur des hommes. Il t'a dérobé l'attribut de ton pouvoir, le feu, ce puissant organe de tous les arts, & il en a fait présent aux mortels. Un tel crime envers les dieux ne sçauroit être assez puni. Que le coupable apprenne à respecter Jupiter, & qu'il se désabuse enfin de son affection pour les humains.

VULCAIN.

Divinités impitoyables, votre ministère est rempli. Mais pour moi je n'ai pas le courage d'enchaîner sur le bord de ces précipices glacés, un dieu qui m'est uni par le sang. Je dois cependant obéir à mon père. Il est dangereux d'enfreindre ses ordres. Fils ingénieux de Thémis, je vais malgré toi, malgré moi, te lier cruellement sur ce rocher désert, où tu n'entendras la voix, ni ne verras le visage d'aucun mortel. Brûlé lentement par les plus vifs rayons du soleil, ton corps changera de couleur. La nuit semblera te soulager

en déployant autour de toi ſes voiles. Mais bientôt l'aſtre brûlant diſſipera la roſée qui te rafraîchiſſoit. Tes maux n'auront point de relâche, & perſonne ne les adoucira. C'eſt le fruit de ton amour pour les mortels. Tu as cru qu'étant dieu toi-même, tu ſerois à l'abri de la colère des dieux ; & tu as donné aux humains ce qui ne leur appartenoit pas. C'eſt en punition de cette faute que tu ſeras appliqué debout à cette roche affreuſe, où tu ne pourras ni dormir, ni goûter aucun repos. Tu pouſſeras des cris & des gémiſſements inutiles. On ne fléchit point aiſément Jupiter. L'empire d'un nouveau maître eſt toujours dur.

LA FORCE.

C'en eſt aſſez. Qu'attens-tu ? à quoi bon cette vaine pitié ? Quoi ! tu ne hais pas celui que les dieux haïſſent, celui qui a livré ton apanage aux humains !

VULCAIN.

Le ſang & l'amitié ont des droits puiſſants.

LA FORCE.

Je l'avoue. Mais ton père en a de bien plus facrés; & ne crains-tu pas de les violer?

VULCAIN.

O Jupiter! ô dieu toujours impitoyable, toujours inhumain!

LA FORCE.

En plaignant ce traître, tu ne le fauveras pas. Ne t'abandonne point inutilement à des regrets fuperflus.

VULCAIN.

Ah! que je détefte mon art!

LA FORCE.

Pourquoi? ce n'eft pas lui qu'il faût accufer de l'événement que tu déplores.

VULCAIN.

Art funefte! que n'a-t-il été le partage de tout autre que moi!

LA FORCE.

Toutes chofes ont été diftribuées aux dieux. Mais l'indépendance & l'autorité

ſouveraine n'appartiennent qu'à Jupiter.

VULCAIN.

Je le ſais. Ce n'eſt pas ce que je conteſte.

LA FORCE.

Que ne te preſſes-tu donc d'enchaîner ce miſérable ? Prens garde que Jupiter ne s'apperçoive de ta lenteur.

VULCAIN.

Les anneaux ſont prêts ; les voilà.

LA FORCE.

Fais-y paſſer ſes mains, après les avoir fortement étendues. Cloue à préſent les anneaux au rocher.

VULCAIN.

Tu le vois ; j'exécute rigoureuſement ce qui m'eſt preſcrit.

LA FORCE.

Frappe encore. Serre davantage ſes liens ; ſerre-les ſi fort qu'ils ne puiſſent ſe relâcher. Il eſt habile à ſe tirer des plus grands périls.

VULCAIN.

Ce bras ne se détachera pas.

LA FORCE.

Attache l'autre avec le même soin. Que l'insolent connoisse enfin sa foiblesse & la force de Jupiter.

VULCAIN.

Va; nul autre ici que Prométhée ne se plaindra de Vulcain.

LA FORCE.

Enfonce au travers de sa poitrine, enfonce avec roideur ce coin aigu de diamant.

VULCAIN.

Ah! malheureux Prométhée, que tes tourments me font souffrir!

LA FORCE.

Quoi! tu le plains! Quoi tu as pitié des ennemis de Jupiter! crains de devenir toi-même à ton tour un objet de pitié.

VULCAIN.

Eh! ne vois-tu pas tout ce qu'il souffre!

ſouffre ! quel ſpectacle horrible !

LA FORCE.

Je vois un coupable dignement puni. Mais paſſe-lui cette chaîne autour des reins.

VULCAIN.

Je ne puis m'en diſpenſer. Toi, cependant donne tes ordres avec moins de hauteur.

LA FORCE.

Je ne ceſſerai d'ordonner & de crier. Deſcens plus bas. Il faut maintenant lui enchaîner les jambes & les cuiſſes.

VULCAIN.

Allons ; je l'ai fait ſans beaucoup de peine.

LA FORCE.

Mets lui des fers aux pieds, & qu'ils pénètrent juſques dans les chairs. Celui qui l'ordonne, eſt un cenſeur redoutable.

VULCAIN.

Tes diſcours ſont auſſi farouches que tes regards.

LA FORCE.

Sois pitoyable autant que tu voudras,

mais ne me reproche pas trop d'emportement & de dureté.

VULCAIN.

Retirons-nous. C'en eſt fait.

LA FORCE.

Inſulte maintenant les dieux; fais leur des larcins pour en gratifier les hommes. Ces foibles humains te délivreront-ils du ſupplice? Le nom de Prométhée te convient mal. Il te faudroit à toi-même un autre Prométhée qui ſut rompre tes liens.

SCENE II.

PROMÉTHÉE.

O VOUTES de l'éther, ô vents rapides qui ſoufflez autour de moi, ſources des fleuves, flots innombrables des mers, terre immenſe & féconde, ſoleil dont les regards embraſſent le monde entier, écoutez mes cris; voyez ce que les dieux font ſouffrir à un Dieu. Voyez les douleurs aiguës qui me tourmentent, & qu'une longue ſuite de ſiècles ne finira pas. C'eſt le

jeune ſouverain des immortels qui a prononcé cet indigne arrêt. Hélas! hélas! Le préſent & l'avenir me font également ſoupirer. Quel ſera le terme de ces maux affreux?

Que dis-je? je connois parfaitement l'avenir, & il ne m'arrivera point de nouveau malheur que je ne puiſſe le prévoir. Supportons courageuſement ces coups du ſort, puiſqu'on ne ſauroit vaincre la néceſſité. Mais je ne puis cacher la cauſe de mes diſgraces, & je crains néanmoins de la publier. Je ne dois mon infortune qu'à ma libéralité envers les hommes. J'ai dérobé le feu céleſte pour le leur donner. De-là ſont venus ces arts de toute eſpece qui les ont enrichis. Voilà mon crime. C'eſt pour l'expier qu'on m'a cloué ſur cette roche, où je ſuis expoſé à toutes les injures de l'air. Hélas! hélas!

Quels ſons! quels doux parfums! ſont-ce les avant-coureurs d'un dieu (a)? Quel qu'il ſoit, que veut-il? Une curioſité bar-

(a) Suivant le ſcholiaſte grec qui explique ainſi κεκραμένη.

bare l'attire-t-elle ſur ce rocher? Approchez; voyez un dieu dans les fers, un dieu déteſté de Jupiter & de tous les dieux qui forment ſa cour. On le punit d'avoir trop aimé le genre humain. Hélas! hélas! j'entens un bruit ſemblable au vol des oiſeaux. L'air eſt agité par des battements d'aîles. Tout ce qui s'approche de moi, me remplit de terreur.

SCENE III.

PROMÉTHÉE, LES NYMPHES DE L'OCEAN.

LES NYMPHES.

NE crains rien, Prométhée. Ce ſont des divinités amies qui viennent ici portées ſur les vents. Ce n'eſt pas ſans peine que nous en avons obtenu la permiſſion du dieu qui nous a donné le jour. Les airs ont favoriſé ma courſe. Les coups de marteau avoient retenti juſques dans nos antres. La pudeur de mon ſexe ne m'a point

arrêtée, & je me ſuis élancée à demi nue ([a]) ſur un char aîlé.

PROMÉTHÉE.

Enfants aimables de la féconde Thétis, filles du vieux Océan, qui roule continuellement ſes flots autour de la terre, voyez les liens terribles où je dois gémir nuit & jour ſur le bord eſcarpé de ces abîmes.

LE CHŒUR.

Je les vois, Prométhée; mes yeux obſcurcis verſent un torrent de pleurs quand je conſidère ces chaînes de diamant qui attachent au rocher ton corps livide & flétri. De jeunes mains tiennent le gouvernail de l'olympe. Jupiter uſurpateur du trône, en a chaſſé les redoutables Titans.

PROMÉTHÉE.

Du moins s'il m'avoit précipité ſous la terre, dans les vaſtes régions du tartare, qui engloutiſſent tous les morts; s'il avoit caché mes liens aux regards inſultants des

([a]) Ἀπέδιλος, ſans chauſſure.

dieux! Mais, ô honte! ô malheur! jouet déplorable des airs, je ſuis un ſpectacle de joie pour mes ennemis.

LE CHŒUR.

Eh quel dieu aſſez barbare pourroit ſe réjouir de tes tourments! Quel autre que Jupiter n'en feroit pas attendri! Ce maître inflexible tyranniſe les immortels. Ses cruautés ne finiront point qu'il ne les ait entierement aſſouvies, ou qu'un rival heureux ne lui enlève l'empire, événement dont on ne peut ſe flatter.

PROMÉTHÉE.

Ce monarque ſi fier aura cependant beſoin de moi dans mes fers & dans mes tourments. Il aura beſoin que je lui découvre la conſpiration formée pour le dépouiller du ſceptre. Ses paroles flatteuſes, ni ſes menaces, ne m'arracheront pas mon ſecret. S'il veut le ſavoir, j'exigerai qu'il briſe auparavant mes chaînes, & qu'il me dédommage encore des maux atroces que j'ai ſoufferts.

LE CHŒUR.

Ton audace ne ſe dément point, & dans le fort des tourments tu parle toujours avec liberté. Tes malheurs m'épouvantent. Je ne te vois point de port dans la tempête. Le fils de Saturne montre un caractere farouche & difficile à manier. Son cœur eſt inexorable.

PROMÉTHÉE.

Oui, je ſais qu'il eſt dur, & qu'il croit que toutes ſes volontés ſont juſtes. Mais ſon propre intérêt appaiſera ſa colere. Il deſirera autant que moi, de rétablir entre nous la concorde & l'amitié.

LE CHŒUR.

Apprens-nous, ſans rien diſſimuler, la faute où Jupiter t'a ſurpris, & qui l'a irrité contre toi juſqu'à te livrer au plus rigoureux ſupplice. Satisfaits notre curioſité, pourvu qu'il ne t'en coûte pas de nouvelles peines.

PROMÉTHÉE.

Il m'eſt également affreux de raconter

mon infortune & de la taire. L'un & l'autre eſt affligeant pour moi.

La diviſion & l'animoſité regnoient parmi les dieux. Les uns vouloient chaſſer du trône le vieux Saturne, pour y élever Jupiter ; les autres au contraire excluoient ouvertement celui-ci de la puiſſance ſouveraine. Moi qui ne cherchois que l'avantage commun, j'eſſayai, mais envain, de faire entendre raiſon aux Titans, ces enfants du ciel & de la terre. Leur fierté ſuperbe dédaigna mes artifices. Ils crurent qu'ayant la force en main il leur ſeroit facile de garder le commandement. La déeſſe qui m'a donné le jour, Thémis ou la Terre, car ſous différents noms c'eſt la même divinité, me révéla ce qu'il falloit faire pour ſubjuguer les Titans. L'adreſſe ſeule pouvoit les vaincre. Je répétai ce que j'avois appris. Mais on ne daignoit ni m'écouter ni me regarder. Je crus alors que le plus ſûr étoit de mener ma mere à Jupiter, & de lui offrir de bonne grace un ſecours qu'il deſiroit.

Ainſi, par mes conſeils, l'antique Saturne & les Titans ſes défenſeurs ſont enſevelis dans les noirs gouffres du tartare. Tel eſt le ſervice que j'ai rendu à Jupiter; vous en voyez la récompenſe. C'eſt le défaut des ſouverains de ſe défier de leurs amis. Mais vous me demandez le ſujet de la fureur & de la vengeance qu'il exerce contre moi. Le voici.

Dès qu'il fut aſſis ſur le trône paternel, il gagna la faveur des dieux par différents dons. Chacun eût le ſien, & ce partage affermit l'autorité du nouveau roi. Mais les mortels n'eurent aucune part à ſes bienfaits. Il vouloit même en exterminer la race, & créer d'autres humains. Je m'oppoſai ſeul à cette réſolution barbare. Je fis plus; je ſauvai les hommes du coup mortel qui devoit les précipiter tous aux enfers. C'eſt ce qui m'a plongé dans les tourments que j'endure; tourments bien rigoureux, & bien dignes de compaſſion. Pénétré de pitié pour les hommes, je n'ai pu inſpirer aux dieux le

même ſentiment pour moi. Que Jupiter contemple à ſon gré l'état où il m'a mis ; qu'il raſſaſie ſes yeux d'un ſpectacle qui le deshonore.

LE CHŒUR.

Il faudroit avoir un cœur de pierre ou d'airain pour n'être pas touché de tes maux, infortuné Prométhée. Ah! pourquoi les ai-je vus! mon ame en eſt pénétrée de douleur.

PROMÉTHÉE.

Je me flatte en effet que ceux qui m'aiment, ne ſauroient me voir ſans pitié.

LE CHŒUR.

Mais enfin n'as-tu rien fait de plus pour les hommes ?

PROMÉTHÉE.

J'ai écarté de leur eſprit l'idée effrayante de la mort.

LE CHŒUR.

Et comment y as-tu réuſſi ?

PROMÉTHÉE.

En faiſant entrer dans leur cœur d'aveugles eſpérances qui n'en ſortent plus.

LE CHŒUR.

Tu leur as fait un beau préſent.

PROMÉTHÉE.

A ce don précieux j'ai ajouté celui du feu.

LE CHŒUR.

Ils poſſèdent donc ce tréſor brillant.

PROMÉTHÉE.

Oui, & c'eſt un maître qui leur enſeignera tous les arts.

LE CHŒUR.

Et c'eſt-là le crime dont Jupiter te punit par de ſi horribles tortures! Leur a-t-on preſcrit un terme?

PROMÉTHÉE.

Point d'autre que celui qu'il voudra.

LE CHŒUR.

Et voudra-t-il jamais? L'eſpères-tu? Il faut avouer que ta faute eſt grande. Je le dis avec regret, & il t'eſt fâcheux de l'entendre. Mais n'en parlons plus. Cherche un moyen de finir tes calamités.

PROMÉTHÉE.

Il eſt aiſé quand on ne ſouffre pas,

d'inſtruire & de conſeiller ceux qui ſouffrent. Je ſavois tout cela. J'avoue que j'ai bien connu ce que je faiſois, que rien ne m'a contraint à le faire, & que je me ſuis perdu par trop de généroſité pour les hommes. Mais je ne croyois pas m'expoſer par-là au ſupplice horrible que j'endure ſur ce rocher déſert. Ceſſez néanmoins de pleurer mes maux préſens. Deſcendez ſur la terre, & apprenez l'hiſtoire entiere de mes malheurs. Déférez à mes deſirs; compatiſſez à mon infortune. L'adverſité va de l'un à l'autre. Tel éprouvera ſes rigueurs qui ne s'y attend pas.

LE CHŒUR.

Prométhée, nous faiſons volontiers ce que tu ſouhaites. J'abandonne le char qui me portoit, & les plaines de l'air, ces routes pures du peuple aîlé. Je deſcens dans ces triſtes lieux pour écouter le récit de ton avanture.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PROMÉTHÉE, L'OCÉAN.

L' OCÉAN.

J'ARRIVE enfin dans ces lieux, après avoir traverſé des pays immenſes, ſur les aîles d'un monſtre docile à ma voix. O Prométhée, que je ſuis affligé de tes peines! Le ſang me parle en ta faveur; mais quand des liens ſi chers ne nous uniroient pas, il n'eſt perſonne à qui je ſouhaitaſſe autant de bonheur qu'à toi. Les effets t'apprendront que je ne ſuis ni faux, ni flatteur. Dis moi; que faut-il faire pour te ſecourir? Non, tu n'auras jamais de plus ſolide ami que l'Océan.

PROMÉTHÉE.

Eh quoi! tu accours ici comme les autres, pour voir un malheureux! Comment

as-tu pu quitter ce vaſte empire des flots qui porte ton nom, & ces grottes formées par la nature, pour venir dans ces lieux ſauvages, où la terre n'engendre que du fer? Eſt-ce un ſentiment de compaſſion qui t'amene auprès de moi! Voi l'état déplorable où Jupiter a réduit ſon ami, celui-là même qui a favoriſé ſon uſurpation. Voi dans quel ſupplice il me fait languir.

L'OCÉAN.

Je le vois, & je veux t'aider d'un conſeil utile, toi qui as d'ailleurs tant de reſſources dans ton eſprit. Rentre en toi-même; obéis aux temps; prens des mœurs nouvelles ſous un nouveau roi. Si tu l'outrages toujours par des traits injurieux & piquans, ils parviendront promptement juſqu'à lui, malgré l'intervalle qui eſt entre ſon trône & ce rocher. Les maux que tu ſouffres à préſent, ſont légers au prix de ceux qui t'accableroient. Dieu malheureux, étouffe ton reſſentiment; ne penſe qu'à obtenir la liberté. Tu trouveras

peut-être que je te parle en vieillard. Tu vois Prométhée, ce qu'attirent des discours trop hardis. Tu n'en es pas cependant humilié; tu ne plies pas sous ton infortune. Il semble au contraire que tu veuilles l'aggraver par de nouveaux attentats. M'en croiras-tu ? Ne te révolte point contre la main qui te frappe. Notre monarque est absolu. Je te quitte, & vais tout mettre en usage pour te délivrer, s'il est possible. Encore une fois reprime tes mouvements. Ne sais-tu pas, toi, qui es si sage & si éclairé, à quoi l'on s'expose par des discours imprudents?

PROMÉTHÉE.

J'admire ton bonheur d'avoir échappé à la colere de Jupiter, toi qui étois mon complice, & qui secondois mes efforts. Mais c'en est assez; ne te charge pas d'un soin superflu. Jupiter est inflexible; tu n'en obtiendras rien. Prens garde seulement que ton voyage ici ne te soit funeste.

L'OCÉAN.

Tu conſeilles mieux les autres que toi-même. J'en juge par l'effet, plus encore que par les diſcours. Mais ne me détourne pas de mon deſſein. Jupiter, j'oſe m'en flatter, oui, Jupiter m'accordera ta grace.

PROMÉTHÉE.

Je loue ta généroſité, je ne l'oublirai jamais. Ton affection pour tes amis eſt inépuiſable, mais inutile à mon égard. Tu t'expoſerois envain. Demeures tranquille, & tien-toi prudemment à l'écart. Quelque déplorable que ſoit mon ſort, je ne veux pas que d'autres le partagent avec moi.

L'OCÉAN.

Non, Prométhée, l'infortune de mes proches m'afflige vivement. Je ſuis percé de douleur en voyant Atlas, mon malheureux frere, courbé vers les portes du couchant ſous le poids énorme de la terre & du ciel. Je ne ſuis guere moins touché des revers de Typhon, cet enfant prodigieux de la terre, ce géant à cent bras qu'on

qu'on a eu tant de peine à vaincre, & qui a réſiſté à tous les dieux. Sa bouche horrible ſouffloit le carnage; des éclairs effrayants ſortoient de ſes yeux. Tout annonçoit en lui l'implacable ennemi de Jupiter. Mais un trait brûlant parti de la main de ce dieu, arrêta ſon audace & ſes efforts. Le feu pénétra juſques dans ſes entrailles, & les dévora. Aujourd'hui ſans force & ſans honneur ſon vaſte corps noirci par les flammes, eſt étendu près de la mer ſous les racines du mont Etna. Vulcain aſſis au ſommet y frappe avec bruſt des maſſes de fer ardentes. De-là s'élanceront un jour ces fleuves embraſés, dont le débordement engloutira les champs ſpacieux de la féconde Sicile. Tels ſeront les effets de la rage deTyphon. Quoique la foudre de Jupiter l'ait preſque réduit en cendres, il lui reſtera aſſez de force, pour vomir au loin d'épais tourbillons de fumée avec un déluge de feux.

PROMÉTHÉE.

Je connois ton expérience, & tu n'as pas befoin de mes leçons. Songe cependant à ta propre fûreté. Pour moi je fupporterai mes maux jufqu'à ce que le courroux de Jupiter fe ralentiffe.

L'OCÉAN.

Et ne fais-tu pas, Prométhée, que la colère eft fouvent appaifée par des difcours?

PROMÉTHÉE.

Oui, pourvu que l'on parle à propos, & qu'on ne la combatte pas dans fa premiere impétuofité.

L'OCÉAN.

Quel danger y a-t-il de l'entreprendre? dis le moi.

PROMÉTHÉE.

C'eft peine inutile, & legéreté d'efprit.

L'OCÉAN.

He bien, j'en veux courir les rifques. Le fage gagne quelquefois à ne pas le paroître autant qu'il l'eft.

PROMÉTHÉE.

On m'imputera la démarche que tu fais.

L'OCÉAN.

Si je t'en crois, je ferai mieux de retourner dans mon palais.

PROMÉTHÉE.

Je te le conseille; une compassion déplacée attireroit sur toi l'inimitié......

L'OCÉAN.

De Jupiter, n'est-ce pas?

PROMÉTHÉE.

De lui-même. Crains son indignation.

L'OCÉAN.

Ton malheur est une leçon pour moi.

PROMÉTHÉE.

Hâte-toi, pars, & dissimule tes sentiments.

L'OCÉAN.

Je pensois déja à m'éloigner. Le quadrupede leger que je monte, secoue impatiemment ses aîles; il reverra volontiers sa demeure. Partons.

SCENE II.

PROMÉTHÉE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

JE plains ton ſort, ô Prométhée! Des ruiſſeaux de larmes coulent de mes yeux. Jupiter exerce une autorité arbitraire. Il abuſe arrogamment de ſon pouvoir envers des dieux plus anciens que lui.

Toutes nos contrées retentiſſent de cris douloureux. Elles déplorent ta honte & celle de tes frères, race illuſtre, qui jouiſſiez de tant d'honneurs. Tous les mortels qui habitent les champs ſacrés de l'Aſie; les filles guerrieres de la Colchide; les Scytes dont la nation eſt répandue autour du marais Meotide, vers les extrémités de la terre; les Arabes belliqueux (*),

(*) Le ſcholiaſte ſe récrie ſur cet endroit en diſant, *comment ſe peut-il que les Arabes ſoient voiſins du Caucaſe?* Le chœur parle d'abord de toute l'Aſie en général, & enſuite de quelques-uns de ſes peuples en particulier. Les Arabes entrent dans ce dénombrement, non comme voiſins du Caucaſe, mais comme peuples d'Aſie.

& les citoyens de cette ville ſituée ſur des rochers voiſins du Caucaſe, peuple de ſoldats, redoutable par ſes arcs; tous ces mortels, dis-je, mêlent leurs regrets à mes douleurs. Je n'avois encore vu ſouffrir qu'un ſeul d'entre les dieux, Atlas, qui porte ſur ſon dos le globe du ciel dont la peſanteur l'accable. Les flots de la mer témoignent par leur choc bruyant la part qu'ils prennent à ton malheur. Ses gouffres profonds en mugiſſent. L'enfer en frémit dans ſes antres ſouterrains, & tous les fleuves de la terre en murmurent.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

PROMETHEE, LE CHŒUR.

PROMÉTHÉE.

NE penfez pas que je garde le filence par orgueil ou par dédain. Mais je n'envifage point fans fureur le traitement ignominieux qu'on me fait fouffrir. A quel autre que moi les nouveaux dieux doivent-ils les biens qu'ils poffèdent? Il eft inutile de le répéter, vous le favez déja. Apprenez feulement ce qu'étoient autrefois les mortels. Apprenez comme de foibles & d'ignorans qu'ils étoient, je les ai rendus intelligents & habiles. Je le dis, non pour m'en plaindre, mais pour vous inftruire de ma bienveillance pour eux. Ils voyoient, mais ils voyoient mal. Ils entendoient, mais ne comprenoient pas. Etres frivoles, femblables à des fonges légers, ils confondoient tout. Ils ignoroient l'art de bâtir des maifons. Tels

que d'avides insectes ils se creusoient sous la terre des cachots obscurs. La froidure des hivers, les fleurs du printemps, les moissons de l'été ne leur apprenoient point à distinguer les saisons. Ils faisoient tout sans discernement. Je leur fis connoître le lever des astres, & leur coucher, qu'il est si difficile de remarquer. Je leur enseignai la science admirable des nombres, & la liaison des lettres. Je formai en eux la mémoire, cette mere des muses, si nécessaire en toutes choses. (a) J'accouplai les animaux sous le joug. Esclaves de l'homme ils succédèrent à ses travaux. J'accoutumai les coursiers au frein; je les attelai à des chars pour servir au luxe & au faste des riches. Personne avant moi n'avoit inventé ces chars aîlés qui volent à l'aide des vents sur la vaste plaine des mers. Telles sont

(a) *ἁπάντων μουσομήτορ' ἐργάτιν*. C'est la Doctrine de Pythagore. Ce philosophe & ses disciples recommandoient aux hommes de cultiver leur mémoire avec un soin particulier. *Rien n'est si utile*, disoient-ils, *pour devenir savant, pour acquérir de l'expérience, & pour se conduire prudemment, que de bien inculquer dans sa mémoire, ce qu'on apprend, & ce qu'on voit.* Jamblicus, vie de Pythagore. Chap. 29.

les découvertes que me doivent les mortels. Et malheureux que je ſuis, je ne trouve rien pour moi-même qui puiſſe rompre mes liens.

LE CHŒUR.

Ce que tu ſouffres eſt horrible, & ton imprudence en eſt la cauſe. Semblable à un mauvais Médecin, tu perds le courage dans tes maux, & tu ne ſais quel remède leur appliquer.

PROMÉTHÉE.

Apprenez le reſte. Vous admirerez bien davantage mon artifice & mes inventions. Voici la plus importante. Les humains dans leurs maladies ne recevoient aucun ſecours. Ils n'avoient ni nourriture, ni boiſſon, ni eſſences qui puſſent les ſoulager. Ils périſſoient faute de médicaments. Je leur ai enſeigné à mêler enſemble des ſucs & des herbes ſalutaires qui les guériſſent. J'ai mis de nouvelles règles dans la ſcience de la divination. C'eſt moi qui le premier ai diſtingué dans les ſonges ce qu'ils ont de vrai. J'ai montré ce qu'il y avoit de plus difficile à diſcerner dans

les préſages & dans les ſignes qui s'offrent aux voyageurs. J'ai expliqué le vol des oiſeaux de proie, en marquant ceux qui de leur nature ſont heureux ou funeſtes; leur inſtinct, leurs haines, leurs amitiés, leurs aſſemblées; la qualité des inteſtins; quelle doit être leur couleur pour que l'offrande en ſoit agréable aux dieux; les différentes formes du fiel & du foie; comme on doit envelopper de graiſſe les membres de la victime, & quels ſignes ils donnent étant jettés dans les flammes. C'eſt par ces inſtructions que j'ai guidé les mortels dans les routes tortueuſes d'un art divin. Les préſages que l'on tire de la flamme des autels, préſages peu connus auparavant, n'ont plus rien d'équivoque ni d'obſcur. Et pour tous ces biens dont la poſſeſſion eſt ſi avantageuſe aux hommes, mais qui étoient enſevelis dans le ſein de la terre, l'airain, le fer, l'argent & l'or, qui ſe vantera de les avoir découverts avant moi? Perſonne aſſurément ne s'en attribuera la gloire, s'il ne veut paſſer pour impoſteur. C'eſt Prométhée en un

mot qui a donné aux mortels toutes les ſciences & tous les arts.

LE CHŒUR.

Garde-toi à l'avenir de leur rendre plus de ſervices qu'il ne faut; & n'oublie jamais ce qu'il t'en coûte pour les avoir trop aimés. J'eſpère que tes liens ſeront briſés, & que ton pouvoir ne le cédera guère à celui de Jupiter.

PROMÉTHÉE.

Ce n'eſt point ainſi que l'a réglé le ſort, & tous ſes décrets s'accompliſſent. Je ne ſortirai des fers qu'après avoir langui longtemps dans les plus horribles ſouffrances. L'art eſt plus foible que la néceſſité.

LE CHŒUR.

Et qui eſt l'arbitre enfin de cette néceſſité ſi redoutable ?

PROMÉTHÉE.

Les trois parques & les Furies qui n'oublient rien.

LE CHŒUR.

Jupiter n'eſt-il pas plus fort qu'elles ?

PROMÉTHÉE.

Non ; il eſt lui-même aſſervi aux arrêts du ſort.

LE CHŒUR.

Que décident-ils à ſon égard, ſinon qu'il regnera toujours?

PROMÉTHÉE.

N'en demandez pas davantage. Vous m'interrogeriez envain.

LE CHŒUR.

C'eſt donc un ſecret bien redoutable.

PROMÉTHÉE.

Parlez de toute autre choſe, & reſpecpeƈtez ce myſtère. Il n'eſt pas temps encore de le découvrir. Je dois moi-même le cacher avec plus de ſoin que jamais. Cette utile diſcrétion me délivrera de mes tourments, & des fers indignes dont je ſuis chargé.

LE CHŒUR.

Puiſſe Jupiter, à qui tout obéit, n'oppoſer jamais ſa force à mes vœux. Puiſſe-je n'approcher des dieux qu'entourée de victimes, & verſer ſur les rivages de l'océan le ſang des animaux immolés. Qu'il ne m'échappe point de paroles imprudentes. Que cette ſage réſolution ſe grave dans

mon efprit, & ne s'en efface jamais.

Qu'il eft doux de vivre dans l'efpérance ! Qu'il eft doux d'augmenter fon être par le plaifir ! Je friffonne en voyant les douleurs qui te déchirent, infortuné prométhée. Tu te révoltois contre un dieu, & tu rendois hommage à des hommes.

Quel en eft le fruit ? Que fait à préfent pour toi leur reconnoiffance ? où font leurs forces pour te fecourir ? Ne fçavois-tu pas que leurs efforts font auffi courts, auffi trompeurs que les fonges ? Leur impuiffance les arrête à chaque pas. Les complots des hommes ne dérangent point les confeils de Jupiter.

Ces vérités ne font que trop juftifiées par ton malheur. Ce difcours eft bien différent des hymnes que je chantois pour célébrer ton hymen, quand tu époufas ma fœur Hermione, après l'avoir gagnée par de magnifiques préfents.

Fin du troifieme Acte.

ACTE IV.

IO, PROMETHÉE.

IO.

QUELLE eſt cette terre? Quels ſont ſes habitants? Quel eſt le malheureux enchaîné ſur ce rocher au milieu des glaces? Infortuné, pour quel crime te punit-on ainſi? Dis moi, de grace, quels ſont ces lieux où me fait errer mon mauvais ſort? Mais les accès de ma fureur recommencent. O contrée qui me ſers d'azyle, écarte de moi l'ombre d'Argus, cet enfant de la terre. Je frémis à la vue des cent yeux de ce monſtre. Il me pourſuit; ſes regards perfides ſont fixés ſur moi. Les liens de la mort ne peuvent le retenir; il ſort des enfers pour me tourmenter. Epuiſée par mes douleurs & par la faim, il me force à courir ſans relâche ſur les ſables qui bordent la mer. J'entens les ſons languiſſants de ſa flûte. Ah! malheureuſe, où

s'arrêteront enfin mes pas? Qu'ai-je fait, ô fils de Saturne, qu'ai-je fait hélas; dequoi ſuis-je coupable pour être ſi cruellement traitée! Pourquoi m'agiter de terreurs frénétiques? Conſumez-moi par le feu; commandez à la terre de m'engloutir; faites-moi dévorer par les monſtres de la mer. Ce ſont là mes vœux; refuſeriez-vous de les exaucer! N'ai-je pas aſſez couru, aſſez gémi, aſſez ſouffert? Ne puis-je au moins ſavoir quand finiront mes tourments?

LE CHŒUR *à Prométhée.*

N'entens-tu pas les cris d'une jeune fille? (a)

PROMÉTHÉE.

Eh! comment ne les entendrois-je pas? C'eſt la fille d'Inachus, en proie aux plus

(a) Le grec ajoute qui porte des cornes de geniſſe. M. Dacier a cru qu'elle paroiſſoit ſur le Théâtre ſous la forme réelle de cet animal. Le P. Brumoi n'eſt pas de ſon avis, & avec raiſon. Le texte même répugne à l'opinion de M. Dacier. Tout ce qu'on doit conclure des expreſſions originales, c'eſt que la Nymphe ſe montroit ſur la ſcène avec un viſage défiguré, & des cornes de géniſſe. On ne doit pas expliquer autrement le βουκέρω παρθένου & μορφῆς διαφθοράν.

violents tranſports. Aimée de Jupiter elle éprouve toute la haine de Junon, qui ſe plaît à la tourmenter par des courſes longues & forcées.

IO.

Qui t'a appris le nom de mon père? qui es-tu toi-même? & comment dans tes malheurs es-tu ſi parfaitement inſtruit des miens? Tu déſignes le mal dont les dieux m'affligent, & qui me déchire par de furieux aiguillons. Privée de nourriture & de repos, je m'élance rapidement de climats en climats; la colère de Junon m'opprime en tous lieux. Hélas! quels infortunés le ſont autant que moi! Mais que me reſte-il encore à ſouffrir? S'il eſt quelque remède à mes maux, ne le cache point à une fille malheureuſe qui ne ſait où fixer ſes pas.

PROMÉTHÉE.

Je te dirai ce que tu ſouhaites d'apprendre. Je le dirai ſans détour, avec la ſimplicité d'un ami. Tu vois Prométhée, ce dieu qui a donné le feu aux mortels.

I o.

Quoi ! vous êtes ce Prométhée qui a été ſi utile au genre humain ! & quelle eſt la cauſe de vos malheurs ?

PROMÉTHÉE.

J'en achevois dans ce moment le déplorable récit.

I o.

Ne puis-je vous demander à mon tour....

PROMÉTHÉE.

Parle ; tu obtiendras tout de moi.

I o.

Qui vous a lié ſur cette roche eſcarpée ?

PROMÉTHÉE.

Jupiter a donné l'ordre ; Vulcain l'a exécuté.

I o.

Quel étoit votre crime ?

PROMÉTHÉE.

Contente-toi de ce que j'ai dit.

I o.

Que je ſache au moins quel ſera le terme de mes courſes.

PROMÉTHÉE.

PROMÉTHÉE.

Il te feroit plus avantageux de l'ignorer.

IO.

Ne me cachez pas ce que je dois fouffrir.

PROMÉTHÉE.

Je ne refufe pas de t'en inftruire.

IO.

Qui peut donc vous en empêcher?

PROMÉTHÉE.

Nul mauvais deffein; je crains d'augmenter ton défefpoir.

IO.

Ah! ne foyez pas plus indulgent à mon égard que je ne veux.

PROMÉTHÉE.

Tu le veux; il faut fe rendre. Ecoute.

LE CHŒUR.

Non, Prométhée. Il faut contenter auffi notre curiofité. Apprenons d'abord d'elle-même l'hiftoire de fes malheurs. Tu lui annonceras après quelle en doit être la fuite.

PROMÉTHÉE.

Tu ne peux, Io, refuser cette satisfaction à des nymphes sœurs de ton pere. C'est une consolation que de raconter ses infortunes à ceux qu'elles attendrissent, & qui pleurent avec nous.

IO.

Je ne puis vous refuser. Vous allez savoir toutes mes avantures. Il m'en coûtera des larmes en vous entretenant de ma frenésie, & de l'altération de mes traits. J'avois chaque nuit des visions extraordinaires. J'entendois des voix touchantes qui me disoient : « Heureuse nym- » phe, pourquoi passer ta jeunesse dans » une triste virginité, quand tu peux aspi- » rer à l'hymen le plus glorieux ? Le sou- » verain du ciel t'adore. O fille d'Ina- » chus, ne résiste pas aux désirs de Jupiter. » Va dans les prairies de Lerne où paissent » les troupeaux de ton pere. Abandonne » tes charmes aux regards amoureux d'un » dieu ». Ces songes troubloient mon sommeil toutes les nuits. J'osai enfin les

révéler à mon pere, qui envoya ſouvent à Delphes & à Dodone pour ſavoir ce qu'exigeoient les dieux. Ses ambaſſadeurs ne rapportoient que des oracles obſcurs & ambigus. Après bien des réponſes il en vint une dont le ſens n'étoit point équivoque. Elle ordonnoit que je fuſſe renvoyée de ma maiſon & de ma patrie, afin que je puſſe courir en liberté juſqu'aux extrémités de la terre. L'oracle ajoutoit que ſi l'on n'obéiſſoit pas, les foudres de Jupiter anéantiroient la famille & la race d'Inachus. Le roi ſe ſoumit. Je ſortis malgré moi de la maiſon paternelle d'où il me chaſſoit malgré lui. Cette violence lui étoit commandée par Jupiter. Auſſi-tôt ma figure changea; mes eſprits ſe troublèrent; je ſentis croître ſur mon front ces cornes que vous y voyez. Déſolée par les piquûres d'un inſecte affreux, je courus comme en fureur juſqu'aux flots ſalutaires de Cenchrée, & juſqu'aux ſources des eaux de Lerne. Un pâtre, enfant de la terre, me ſuivoit par-

tout. Ce gardien impitoyable, couvert d'yeux, les attachoit continuellement ſur mes pas. Un coup imprévu lui ôta la vie. Mais l'animal importun que les dieux ont ſuſcité, me ſuit avec acharnement, & je porte de contrée en contrée mes terreurs & mon déſeſpoir. Voilà ce que j'ai ſouffert juſqu'à préſent. Si vous ſavez ce que je dois ſouffrir encore, apprenez-le moi. Qu'une vaine pitié n'adouciſſe pas vos diſcours. C'eſt commettre une trahiſon que de diſſimuler la vérité.

LE CHŒUR.

Ah! c'en eſt trop; arrêtez. Je ne puis, non je ne puis ſoutenir l'hiſtoire douloureuſe de tant de malheurs. Ce que je vois, ce que j'entens, eſt horrible. Mon ame en eſt déchirée de douleur & glacée d'effroi. Hélas! hélas! ô deſtinée! Les tourments d'Io me font frémir.

PROMÉTHÉE.

Vous gémiſſez trop-tôt; vous manifeſtez trop-tôt votre crainte. Attendez que le reſte vous ſoit connu.

LE CHŒUR.

Hé bien, dis le nous. C'eſt un ſoulagement dans les maux que de ſavoir l'iſſue qu'ils auront.

PROMÉTHÉE.

Vous avez obtenu ſans peine que cette nymphe vous racontât le commencement de ſes diſgraces. Apprenez maintenant quelles en ſeront les ſuites. Et toi, fille d'Inachus, prête une oreille attentive. D'abord en partant de ces lieux, tourne tes pas vers les portes du ſoleil. Tu traverſeras des campagnes où le ſoc n'a jamais tracé de ſillons. Elles te meneront au pays des Scythes errans, qui habitent dans des cabanes de roſeaux, bâties ſur des chars, & qui ſont adroits à lancer des fléches. Mais éloigne-toi de ce peuple & marche le long de la mer ſur des rochers gliſſants que les flots courroucés battent ſans ceſſe avec bruit. Tu auras à ta gauche les Chalybes, qui forgent le fer. Evite leur rencontre. Ces barbares ne connoiſſent pas l'hoſpitalité. Tu trouveras un fleuve ef-

frayant, & bien défigné par le nom ([a]) qu'il porte. Ne tente pas de le traverfer; le paffage en eft dangereux jufqu'au pied du Caucafe ([b]), qui furpaffe toutes les montagnes en hauteur. C'eft-là que ce fleuve impétueux tombe du haut des rochers où il prend fa fource. Après avoir franchi les fommets glacés du Caucafe, qui fe perdent dans les cieux, tu prendras ton chemin vers le midi, en t'approchant des contrées où campent les Amazones, ces guerrieres qui haïffent mortellement les hommes, & qui s'établiront un jour à Themifcyre, fur les rivages du Thermodon. La mer forme en cet endroit le golphe de Salmydeffe, fi funefte aux mariniers & aux vaiffeaux. Les Amazones te recevront avec humanité ; elles te ferviront de guides. Tes détours te meneront dans l'Ifthme Cimmerien à l'embouchure du vafte marais dont il retrécit l'entrée.

([a]) L'Araxe. Sa racine grecque fignifie, faire du bruit, frapper impétueufement.

([b]) Prométhée eft lui même fur le Caucafe. Mais il parle ici d'une autre pointe de cette montagne. Et d'ailleurs Io doit faire bien des courfes avant que d'arriver en cet endroit.

Quitte auſſi-tôt ce continent, & traverſe le canal ſans effroi. Les mortels conſerveront à jamais le ſouvenir de ton trajet; ce détroit ſera nommé Boſphore à cauſe de toi ([a]). Tu ne t'arrêteras point en Europe, & tu regagneras l'Aſie. Et vous qui m'écoutez, que penſez-vous de la violence du tyran des dieux? C'eſt pour marquer ſon amour à cette mortelle, qu'il l'a condamnée à de ſi pénibles courſes. Jeune fille d'Inachus, les apprêts de votre hymen vous coûteront bien des maux. Ce que vous avez entendu, n'en eſt ſeulement pas le prélude.

IO.

O ciel! ah malheureuſe que je ſuis!

PROMÉTHÉE.

Pourquoi tant de cris & de ſanglots? que feras-tu donc quand tu aura appris le reſte?

LE CHŒUR.

Qu'as-tu de ſi terrible encore à lui annoncer?

([a]) Voyez les éclairciſſements hiſtoriques & géographiques ſur les courſes d'Io.

PROMÉTHÉE.

Toutes les tempêtes & tous les orages du malheur.

IO.

Eh que fais-je de la vie? ne devrois-je pas, pour terminer mes douleurs, me précipiter du haut de ce rocher? Il vaut mieux mourir une fois que de souffrir la mort tous les jours.

PROMÉTHÉE.

Comment supporterois-tu tes peines si tu étois immortelle comme moi? La mort finit au moins les souffrances. Les miennes ne finiront qu'avec le règne de Jupiter.

IO.

Quoi, ce dieu doit être un jour chassé du trône? que j'aurois de plaisir d'en être témoin! Il est la cause & l'auteur de mes tourments.

PROMÉTHÉE.

Ma prédiction est sûre; n'en doute pas.

IO.

Qui le privera du sceptre?

PROMÉTHÉE.

Lui-même, par l'imprudence de ſa conduite.

IO.

Expliquez-vous plus clairement, ſi vous le pouvez ſans riſque.

PROMÉTHÉE.

Il formera un hymen dont il aura lieu de ſe repentir.

IO.

Epouſera-t-il une déeſſe ou une mortelle? dites-le-moi, ſi rien ne l'empêche.

PROMÉTHÉE.

C'eſt un ſecret que je ne puis révéler.

IO.

Sera-ce ſon épouſe qui le renverſera du trône?

PROMÉTHÉE.

Elle accouchera d'un fils plus digne de regner que ſon père.

IO.

N'a-t-il aucun moyen de prévenir ce malheur?

PROMÉTHÉE.

Non, si je ne suis plutôt délivré de mes liens.

IO.

Qui oseroit les rompre malgré Jupiter?

PROMÉTHÉE.

Un de tes descendans.

IO.

Que dites-vous? un de mes fils brisera vos fers?

PROMÉTHÉE.

Oui, le treizieme de ta race sera l'auteur de ma liberté.

IO.

Cette prédiction est inconcevable.

PROMÉTHÉE.

Ne cherche pas davantage à t'informer de tes disgraces.

IO.

Ah! ne me refusez pas ce que vous m'avez promis.

PROMÉTHÉE.

De deux éclaircissements je veux bien t'en accorder un.

IO.

Quels font-ils ? & donnez-m'en le choix.

PROMÉTHÉE.

Je te le donne. Choifis de favoir le dénouement de tes avantures, ou le nom de mon libérateur.

LE CHŒUR ([a]).

De ces deux graces qu'elle obtienne la premiere, & moi la feconde. Ne rejette pas mes voeux. Dis-lui quand finiront fes travaux; dis-moi quand finira ton fupplice. Je defire ardemment de le favoir.

PROMÉTHÉE.

Je me rends à tes defirs & vais répondre à ce que tu fouhaites. Je commence par le récit de tes courfes. Grave-le profondément dans ton efprit. Lorfque tu auras traverfé les eaux qui féparent l'Europe & l'Afie, tu t'avanceras au-delà des mers, vers les portes brillantes du foleil, jufqu'à

([a]) Le P. Brumoi met ces paroles dans la bouche d'Io. C'eft faute d'avoir fait attention au texte. On voit bien qu'elles ne peuvent convenir qu'au Chœur, qui les rappellera bien-tôt lui-même à Prométhée, avec le fouvenir de fa promeffe.

ce que tu arrives dans les champs de Cifthine, où les vieilles filles de Phorcus font leur féjour. Elles ont un vifage de cygne, poffedent en commun un œil unique, & n'ont qu'une feule dent. Le foleil ni l'aftre des nuits ne jettent jamais leurs rayons fur ces monftres. Près d'elles habitent trois autres fœurs qui portent des aîles, & dont la tête eft hériffée de ferpents. Ce font les Gorgonnes. Déteftées des hommes, nul mortel ne les envifage qu'il n'expire fur le champ. Je t'avertis du péril, fonge à l'éviter. Mais voici un fpectacle non moins affreux. Garde-toi des gryphons, ces chiens muets de Jupiter. Fui la cavalerie des Arimafpes, ces peuples qui n'ont qu'un œil, & dont la demeure eft fur les bords du fleuve de Pluton, qui roule de l'or dans fes flots. Tu pafferas de-là dans des pays éloignés que poffedent des hommes noirs, établis aux fources du jour, fur le rivage du Nil. Suis le cours de ce fleuve jufqu'à fes cataractes, où il précipite du haut des montagnes des eaux auffi

douces à boire que révérées des mortels. Il te conduira dans cette terre triangulaire ([a]), qu'il baigne de ses ondes. C'est-là que par ordre du destin tu fonderas pour toi & pour tes enfants une nombreuse colonie. S'il y a dans mon discours quelque chose d'embarrassant & d'obscur, interroge-moi, je l'éclaircirai. J'ai plus de loisir que je ne voudrois.

LE CHŒUR.

Si tu n'as pas appris à cette nymphe tout ce qu'elle doit essuyer; acheve de l'en instruire. Si tu as tout dit, acquitte maintenant la promesse que tu nous ([b]) as faite.

PROMÉTHÉE.

Elle sait le terme de ses voyages. Mais pour qu'elle ajoute foi à mes paroles, je lui dirai présentement tout ce qu'elle a souffert avant que d'arriver ici. Ce second récit garantira le premier. Je retrancherai bien des circonstances, pour ne m'arrêter

([a]) Ce qu'on appelle le Delta.

([c]) Ici le Chœur parle au plurier, ce qui est rare dans cette tragédie.

qu'à l'objet intéreſſant de tes courſes. Quand tu fus arrivée aux champs Moloſſiens & dans les forêts élevées de Dodone, oracle & ſéjour du dieu de Theſprotie où des chênes miraculeux te nommèrent tout haut épouſe de Jupiter, ſi ce titre a dequoi te flatter ; de nouveaux accès entraînant tes pas dans un chemin qui borde les flots, te conduiſirent juſqu'au vaſte golphe de Rhée. Tu en es revenue, laſſe & fatiguée, après une infinité de tours & de détours. Ce golphe s'appellera un jour le golphe d'Ionie. Ce ſera pour les mortels un monument de ton paſſage. Tout ce que tu viens d'entendre, eſt un témoignage ſûr que mes yeux percent dans l'avenir, & qu'ils voient ce qui ne paroît pas. Ecoutez, maintenant en commun, vous nymphes, & toi fille d'Inachus ce qui me reſte encore à vous raconter. Je reviens où j'en étois. Près de l'embouchure & des écueils du Nil, à l'extrêmité des régions qu'il arroſe, eſt la ville de Canope. C'eſt-là, nymphe vagabonde,

que Jupiter te rendra la raiſon. C'eſt-là que tu recevras ſes amoureuſes careſſes. Tu engendreras le noir Epaphus qui regnera ſur tous les pays baignés par le Nil. Sa cinquieme génération ſera de cinquante filles, qui retourneront malgré elles dans les murs d'Argos, pour ne pas épouſer les fils de leur oncle. Ceux-ci éperdus d'amour les pourſuivront comme l'épervier pourſuit la colombe. Ils voudront accomplir par force un hymen illégitime. Mais Jupiter ſe déclarera contr'eux. Ils rougiront de leur ſang la terre des Pelages. La nuit prêtera ſon ombre au courage de ces jeunes filles. Chacune d'elles plongera un poignard dans le ſein de ſon époux (je ſouhaite à mes ennemis un pareil hymen). Une ſeule, ſenſible à l'amour, aura pitié de ſon mari. Elle aimera mieux paſſer pour foible & timide, que d'égorger ce qu'elle aime. La maiſon royale d'Argos lui devra ſon origine. Le détail de cette hiſtoire demanderoit bien du temps. C'eſt de ce ſang royal que doit

naître enfin le héros qui ſe rendra célébre dans les combats de l'arc, & qui terminera mes maux. Je l'ai appris de Thémis ma mere, fille vénérable des Titans. Quand & comment s'accomplira cet oracle, c'eſt ce qu'il ſeroit long de t'apprendre, & dont la connoiſſance ne ſeroit pour toi d'aucune utilité.

I O.

Hélas! hélas! mes tranſports ſe renouvellent; mon eſprit s'égare. Un aiguillon brûlant me déchire. Mon cœur palpite d'effroi; mes yeux roulent dans ma tête. Je cours au haſard; ma phrénéſie me tranſporte; je ne puis gouverner ma langue. Mes paroles entrecoupées expriment par leur murmure le déſordre où je ſuis.

LE CHŒUR.

Qu'il fut ſage celui qui connut le premier, & fit connoître aux hommes l'avantage précieux de l'égalité dans les alliances! Le peuple n'eſt point fait pour les filles des riches ni des grands.

O deſtin, ne permets pas que je ſois jamais

mais honorée de la couche de Jupiter, ni de l'hymen d'aucun habitant des cieux. Malheureuse Io, je déplore ta virginité qui fuit les bras d'un époux mortel. Que ne souffres-tu pas, victime de l'amour d'un dieu, & de la rivalité d'une déesse!

On vit sans crainte dans des nœuds bien assortis. Que des yeux immortels ne jettent point sur moi leurs regards. La fuite en est aussi cruelle que l'effet en est inévitable. Et que deviendrois-je alors! comment échapperois-je aux desirs du maître des dieux!

PROMÉTHÉE.

Jupiter, tout impérieux qu'il est, sera humilié. L'hymen qu'il médite, le perdra. Privé du sceptre il verra s'accomplir les imprécations que fit contre lui son père, quand il fut détrôné par ce fils ingrat. Il n'est que moi parmi les dieux qui puisse le préserver de ce malheur. Je le sais, & lorsque le moment en sera venu, qu'il aille s'asseoir hardiment sur un nuage, au milieu des vents & du tonnerre, & qu'il

secoue dans sa main ses foudres brûlants. Cet appareil & ce bruit ne le garantiront pas d'une chûte ignominieuse. Il se prépare lui même un adversaire invincible, un rival dont les coups seront plus puissants que le feu du ciel, & qui par le fracas de ses armes étouffera le bruit de la foudre. Il brisera le trident qui sert de lance à Neptune, & qui est le fléau de la terre comme l'effroi des mers. Après cette révolution Jupiter connoîtra par lui-même qu'il est bien différent de commander ou d'obéir.

LE CHŒUR.

Ta haine pour ce dieu forme tes prédictions.

PROMÉTHÉE.

Je souhaite, il est vrai, ce que je prédis; mais ce que je prédis, arrivera.

LE CHŒUR.

Quoi! Jupiter auroit un maître!

PROMÉTHÉE.

Ce n'est pas le plus grand malheur dont il soit menacé.

LE CHŒUR.

Ne crains-tu pas de parler ainſi ?

PROMÉTHÉE.

Que puis-je craindre! je ſuis immortel.

LE CHŒUR.

Mais il peut aggraver tes maux.

PROMÉTHÉE.

Qu'il me traite comme il voudra; je m'attens à tout.

LE CHŒUR.

Il eſt prudent de ne pas irriter ſa vengeance.

PROMÉTHÉE.

Honorez, invoquez, flattez ce dieu, dont vous croyez l'empire éternel. Je n'ai pour lui que du mépris. Qu'il agiſſe à ſon gré, qu'il emploie comme il voudra ſon autorité paſſagère. Il ne commandera pas long-temps aux dieux. Mais j'apperçois ſon meſſager. Ce digne miniſtre d'un ſouverain ſans expérience vient m'annoncer ſans doute quelque choſe de nouveau.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.*

MERCURE, PROMÉTHÉE, LES NYMPHES.

Mercure.

Esprit dangereux, toi qui t'es ſignalé par une aigreur que rien ne peut adoucir, par tes fautes envers les dieux, & par le larcin que tu leur as fait en faveur des hommes; Prométhée, je te commande de la part de Jupiter, de lui déclarer quel eſt cet hymen funeſte dont tu parles tant, & qui doit lui coûter le trône. Il t'ordonne de t'expliquer clairement ſur toutes les circonſtances de cette prédiction. N'uſe point avec moi de détour. Les voies obli-

(*) Le P. Brumoi a diviſé ſinguliérement le quatrieme & le cinquieme actes de cette tragédie. Il finit le quatriéme aux derniers vers du Chœur ſur l'inégalité dans les mariages, &c, commence le cinquieme par la réponſe de Prométhée à ce diſcours des Nymphes. Cet arrangement me paroît biſarre. Comment un acte peut-il finir où la converſation ne finit pas? La ſéparation de ces deux actes eſt marquée naturellement. Elle s'annonce aſſez par l'arrivée de Mercure, nouvel interlocuteur, dont la préſence forme l'incident qui prépare la cataſtrophe.

ques ne désarment pas un dieu vengeur.

PROMÉTHÉE.

Tu parles insolemment, digne esclave de celui qui t'envoie. Vous êtes jeunes, vous regnez depuis peu de temps. Il vous semble que les palais célestes sont inaccessibles aux revers. N'en ai-je pas vu tomber deux souverains ([a]). Je verrai encore la chûte de leur successeur. Elle sera prompte & honteuse. Crois tu donc que je craigne ou que j'honore les nouveaux dieux ? Va, j'ai pour eux des sentiments bien contraires. Retourne vîte aux lieux d'où tu viens. Tu n'obtiendras rien de moi.

MERCURE.

C'est cette inflexibilité outrée qui t'a perdu.

PROMÉTHÉE.

Apprens, vil flatteur, que je ne changerois pas ma misere pour ton esclavage. J'aime encore mieux être lié à ce rocher que d'être le ministre & le confident de

([a]) Ophion chassé par Saturne ; Saturne détrôné par Jupiter.

ton père. C'eſt tout ce que je puis répon-dre à tes diſcours inſultants.

MERCURE.

Tu prens plaiſir ſans doute aux maux que tu ſouffres.

PROMÉTHÉE.

J'y prens plaiſir! ah! barbare, puiſſent mes ennemis, & toi le premier, goûter de pareils plaiſirs!

MERCURE.

Eh quoi! prétens-tu me reprocher tes malheurs?

PROMÉTHÉE.

Oui, je déteſte tous les dieux. Je les ai comblés de biens; les cruels m'accablent de maux.

MERCURE.

La douleur te fait perdre la raiſon.

PROMÉTHÉE.

Je l'ai perdue en effet, ſi c'eſt la perdre que de haïr ſes ennemis.

MERCURE.

Tu ſerois inſupportable dans la proſ-périté.

PROMÉTHÉE.

Hélas!

MERCURE.

Jupiter ne connoît point ce cri.

PROMÉTHÉE.

Le temps, ce maître universel le lui fera connoître.

MERCURE.

Mais le temps ne t'a pas encore appris à être raisonnable.

PROMÉTHÉE.

Tu dis vrai; car si je l'étois, je ne parlerois pas à un esclave comme toi.

MERCURE.

Ne me diras-tu rien de ce qu'il importe à mon pere de savoir?

PROMÉTHÉE.

J'ai tort de le refuser, après les obligations que je lui ai.

MERCURE.

Quelle ironie? Tu me répons comme à un enfant.

PROMÉTHÉE.

Eh n'en es-tu pas un, & plus simple en-

core que celui qui t'envoie, ſi tu crois tirer de moi quelque lumiere, il n'eſt ruſe ni tourment qui puiſſe m'arracher mon ſecret. Jupiter ne le ſaura point s'il ne briſe plutôt ces inſtruments affreux de mon ſupplice. Qu'il lance ſur moi ſes foudres étincelants. Qu'il mêle aux feux du tonnerre les glaces des hyvers; qu'il ébranle la terre & renverſe le monde entier; il ne me forcera point à lui nommer l'uſurpateur de ſon trône.

MERCURE.

C'eſt à toi de prévoir les ſuites de ton obſtination.

PROMÉTHÉE.

Tout eſt prévu. J'ai pris mon parti.

MERCURE.

Imprudent! tes malheurs ne ſauroient-ils te corriger?

PROMÉTHÉE.

Tu m'es importun comme le bruit des flots. Ne te mets point dans l'eſprit que je puiſſe jamais craindre Jupiter, ni m'abaiſſer à des démarches humiliantes, à des

ſupplications de femme, pour obtenir de lui ma liberté. Tu me connoîtrois bien mal.

MERCURE.

Je le vois, tous mes diſcours ſont inutiles; mes prieres ne peuvent t'émouvoir. Semblable au jeune courſier, nouvellement ſoumis au frein, tu t'efforces de ſecouer le joug. Mais ton indocilité ſera toujours impuiſſante. Rien de plus foible qu'une folle opiniâtreté. Enviſage au moins, ſi tu ne te rends pas à mes conſeils, la tempête inévitable qui fondra bientôt ſur toi. Jupiter à coups de tonnerre va diſſiper en éclats ce rocher. Ton corps enveloppé d'éclairs & de foudres, ſera enſeveli ſous des montagnes de pierre juſqu'à ce que tu revoies le jour. Alors un aigle avide déchirera cruellement ton corps. Cet impitoyable oiſeau viendra tous les jours ſe repaître de ton ſang & de ta chair. Il arrachera ſes aliments du milieu de tes entrailles. Cet horrible tourment ne ceſſera que lorſqu'un dieu voudra bien

braver pour toi les plus grands périls, & ſe précipiter dans les abymes ténébreux du Tartare. Tu dois y penſer. Ce n'eſt point ici un étalage faſtueux de vaines menaces. C'eſt un avertiſſement ſérieux. Jupiter n'ouvre jamais la bouche en vain; ſes paroles ſont infaillibles. Conſidere, examine, mais ſois ſûr que l'opiniâtreté ne ſauroit donner de bons conſeils.

LE CHŒUR.

Le langage de Mercure eſt celui de la raiſon. Il t'exhorte à prendre un parti ſalutaire; défere à ſes avis. L'obſtination eſt indigne d'un ſage.

PROMÉTHÉE.

Il ne m'a rien annoncé que je ne ſuſſe déja. Qu'un ennemi ſoit tourmenté par ſon ennemi, c'eſt le droit de la haine. Que Jupiter épuiſe ſur moi tous ſes carreaux; que d'effroyables tonnerres, de furieux tourbillons de vents ſecouent à l'envi le ciel, & remuent la terre juſques dans ſes fondements, ſoulevent les mers irritées, interrompent le cours des aſtres,

& m'engloutiſſent dans le dernier gouffre des enfers; le tyran qui me perſécute, peut m'accabler de tourments, mais il ne peut me donner la mort.

MERCURE.

Vœux & diſcours de furieux. Quel emportement! quel délire! & que ne feroit-il pas ſi la fortune le favoriſoit! Mais vous nymphes, que ſon malheureux ſort attendrit, retirez-vous promptement. Cherchez un abri contre l'affreux orage qui va gronder.

LE CHŒUR.

Donnez-moi des conſeils dont je puiſſe faire uſage. Voulez-vous que je me deſhonore? Non, je ſouffrirai tout avec Prométhée plutôt que de l'abandonner. Je déteſte la trahiſon. C'eſt le plus mépriſable & le plus odieux des vices.

MERCURE.

N'oubliez pas au moins ce que je vous annonce en ce moment. S'il vous arrive quelque malheur ne l'imputez point au ſort, & ne dites pas que Jupiter vous ait

frappées de coups imprévus. N'en accuſez que vous-mêmes. C'eſt votre imprudence ſeule qui vous perd.

PROMÉTHÉE.

La menace n'eſt point vaine. La terre tremble; la foudre éclate, le ciel ſe remplit de feux; des nuages de pouſſière s'élevent dans l'air; tous les vents déchaînés ſe livrent de bruyants combats; les cieux & les mers ſe confondent. Cette épouvantatable tempête eſt excitée contre moi. O ma mere, ô déeſſe auguſte, ô voûtes céleſtes qui éclairez l'univers, voyez les tourments injuſtes qu'on me fait ſouffrir.

Fin du dernier Acte.



LES SEPT CHEFS

DEVANT THEBES.

TRAGÉDIE.

PRÉFACE.

ESCHYLE, le plus ſublime des poëtes tragiques grecs, a déployé dans cette piece toute la grandeur & toute l'élévation de ſon eſprit. La terreur & la pitié y ſont portées à leur comble. Il faut bien du génie pour intéreſſer par la ſimple expoſition des faits, & par le dialogue. A proprement parler il n'y a point d'acteur dans cette tragédie. Eteocle ne ſe montre que pour écouter des récits, pour gronder des femmes, & pour expliquer des deviſes. Iſmene & Antigone n'arrivent ſur la ſcène qu'après le combat & la mort des deux freres. Mais il y a dans ce poëme deux perſonnages inviſibles qui le rempliſſent depuis le com-

mencement jufqu'à la fin ; la terreur & la pitié.

Le P. Brumoi, tout admirateur qu'il eft des tragiques grecs, n'a pas fenti les beautés de la fcène du troifieme acte, où l'Efpion rend compte à Eteocle des difpofitions de l'ennemi pour l'attaque des portes. Cette fcène eft cependant un chef-d'œuvre de poéfie & d'imagination. Il y a, je l'avoue, quelque chofe de puérile dans l'affectation d'Eteocle à expliquer toujours à fon avantage les devifes de fes ennemis. A ce défaut près la fcène entiere offre un tableau magnifique & animé. Elle eft remarquable fur-tout par le portrait d'Amphiaraus. On regrette de ne pas voir fur la fcène ce devin guerrier, dont Eteocle même eft forcé de louer la valeur & la religion. Ce pourroit être le modèle d'un caractère bien neuf fur le théatre.

L'Auteur

L'auteur d'un très-bon ouvrage anglois ſur les écrivains claſſiques, a penſé qu'Eſchyle auroit pu égaler Pindare, s'il avoit compoſé des odes. Et moi je dis qu'il a réellement fait des odes, & qu'il a ſurpaſſé Pindare. Ce fameux lyrique n'a rien peut-être qu'on puiſſe comparer à certains chœurs d'Eſchyle; ce ſont de véritables odes. Celui du ſecond acte des Sept Chefs devant Thebes, eſt, après les poëſies lyriques de l'Ecriture, le plus admirable morceau que je connoiſſe en ce genre.



PERSONNAGES.

ETEOCLE.

ANTIGONE, } Sœurs d'Eteocle & de
ISMENE, } Polynice.

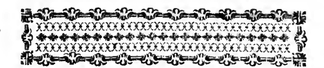
UN ESPION ou SOLDAT.

UN HERAULT.

CHŒUR DE FILLES THEBAINES.

CHŒUR DE THEBAINS.

La scène est à Thebes.



LES SEPT CHEFS DEVANT THEBES.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ETEOCLE, THEBAINS, ET THEBAINES.

ETEOCLE.

PEUPLES de Cadmus, un roi ſage eſt le pilote de ſes ſujets. Leurs jours dépendent de ſa vigilance & de ſon activité. Si nos armes ſont heureuſes, nous en rendrons graces aux dieux. Si nous eſſuyons



des revers, c'eſt moi que nos citoyens en accuſeront. Je ſerai l'objet de leurs cris & de leurs murmures. Puiſſe Jupiter, protecteur de Thebes, la préſerver de ce malheur! Que ceux dont l'âge eſt encore tendre, que les vieillards ranimant leurs forces, que tous, en un mot, occupés des mêmes ſoins, ſoumis aux mêmes devoirs, s'empreſſent de ſecourir nos remparts, les autels des dieux, notre commune patrie, cette mere tendre qui vous a nourris au berceau, qui vous a élevés avec tant de peine & tant de ſoucis en attendant que vous fuſſiez en état de combattre pour elle, & de la ſervir fidelement. Juſqu'à ce jour Jupiter nous a favoriſés. Depuis que le ſiége dure, nous avons ſouvent repouſſé les ennemis. Aujourd'hui Tiréſie, ce devin fameux, qui toujours infaillible dans l'art des augures, n'a pas beſoin de ſacrifices pour pénétrer l'avenir, nous annonce qu'une armée nombreuſe de Grecs doit arriver cette nuit aux pieds de nos murs. Courez aux boulevarts; rem-

pliſſez-les de toutes ſortes d'armes; montez ſur le haut des tours; occupez les avenues des portes; gardez les dehors, demeurez-y fermes, & ne craignez point l'effort de ces troupes étrangères. Le ciel eſt pour nous. J'ai envoyé des eſpions les reconnoître. J'eſpere qu'ils reviendront ſans s'égarer. Leur rapport m'inſtruira de ce que je dois faire pour n'être pas ſurpris.

SCENE II.

ETEOCLE, UN SOLDAT, THEBAINS ET THEBAINES.

LE SOLDAT.

ROI des Thebains, j'apporte des nouvelles de l'ennemi. Il marche; j'ai vu ſes diſpoſitions, & vous en pouvez croire mon récit.

Sept Chefs furieux ont égorgé un taureau ſur un bouclier noir; ils ont trempé leurs mains dans le ſang de la victime, & ont juré par le dieu Mars, par Bellone

& par la terreur affamée de carnage, qu'ils détruiroient Thebes jusques dans ses fondements, ou qu'ils périroient sous ses remparts. Ils ont mis sur le char d'Adraste les présents funebres qui doivent rappeller leur souvenir aux auteurs de leurs jours. Des larmes couloient de leurs yeux; mais la pitié n'étoit point dans leur bouche. Ces cœurs d'airain ne respiroient que la guerre, semblables à des lions féroces qui s'animent au combat. Vous en éprouverez bientôt les effets. Je les ai laissés qui tiroient au sort l'attaque des portes. Opposez-leur sans tarder des guerriers d'élite. Les Argiens s'avancent en bataille; ils marchent rapidement; des tourbillons de poussiere les précedent; les champs blanchissent sous l'écume des chevaux. C'est à vous qui tenez le timon de l'état, à nous mettre en sûreté; prévenez le désordre & le tumulte d'un assaut. L'orage gronde; hâtez-vous de le détourner. Je vais encore observer l'ennemi. Instruit de ses mouvements par des avis sûrs, vous rendrez inutiles tous ses efforts.

ETEOCLE.

O Jupiter ! ô terre ! ô dieux protecteurs ! ô puissante imprécation de mon pere, ne renversez pas sous les coups de nos ennemis une ville grecque, & dont les foyers vous sont consacrés. N'asservissez point sous un joug indigne un pays libre, un pays où regna Cadmus. Secourez-nous ; notre conservation vous intéresse. Une ville protégée des dieux les honore, & les sert avec plus d'ardeur.

SCENE III.

CHŒUR DE FILLES THEBAINES.

QUE de maux nous menacent ! Une armée entiere sort de son camp. Des escadrons nombreux marchent devant elle. La poudre qui obscurcit les airs, ne nous permet plus d'en douter. Tout s'éveille au bruit des armes ; des cris perçants viennent jusqu'à nous. On les entend d'aussi loin que ces torrens impétueux qui tombent

avec fracas du haut des rochers. Hélas! hélas! ô dieux, ô déesses, écartez de si grands malheurs. Les clameurs des Argiens, l'ordre de leurs troupes, l'éclat des armures jettent l'effroi dans nos remparts. Qui de vous nous délivrera? qui sera notre défenseur? à quels autels irons-nous nous prosterner?

Voici le moment de courir en foule aux temples. Qu'attendons-nous malheureuses que nous sommes? Quel son frappe nos oreilles? N'est-ce pas le choc des boucliers? Dans quelle occasion plus triste prendrions-nous des voiles & des couronnes? Quel bruit de piques & de javelots! Antique divinité de ces lieux, ô Mars, abandonneras-tu cette contrée qui t'appartient? Jette tes regards sur une ville qui te fut chere autrefois. Dieux tutélaires de nos murs, venez tous. Voyez de jeunes filles dont les cris suppliants vous appellent, & qui redoutent l'esclavage. Des soldats que la rage enflamme, fondent sur nous comme des flots irrités. O Jupiter, sauvez Thebes de leurs mains.

Les enfants d'Argos aſſiégent le trône de Cadmus. Les armes, les chars, les courſiers forment un bruit confus qui annonce la mort. Sept Guerriers, ſept Chefs de l'armée, ſe ſont partagés entr'eux l'attaque des portes. Fille de Jupiter, guerriere invincible, ô Pallas, combats pour nous délivrer. Et toi, dieu des mers, Neptune ; créateur du courſier, qui d'un coup de trident écartes les monſtres marins, calme nos allarmes & notre effroi. Nous t'implorons encore, Mars, ô Mars, prens ſous ta garde & ſous ta protection, les murs que le fils d'Agenor a conſtruits. Reine de Chypre, toi dont Cadmus épouſa la fille, ô Vénus, viens auſſi à notre ſecours. Ton ſang coule dans nos veines; que nos prieres t'attendriſſent. Souverain du Lycée, écoute nos gémiſſements; lance tous tes traits ſur nos ennemis. Et toi, fille de Latone, ô Diane, objet de notre culte, prépare ton arc.

Ah! c'en eſt fait; les chars approchent. O vénérable Junon, les eſſieux crient

ſous le poids. L'air agité par les armes frémit. Que deviendra cette ville infortunée! Quel ſort les dieux lui réſervent-ils? Un déluge de pierres tombe déja ſur nos tours. Déja le ſon de l'airain retentit aux portes; les horreurs du trépas s'avancent. O déeſſe toujours victorieuſe, ô Minerve que les Thebains adorent, arme-toi pour eux. O vous tous qui habitez l'Olympe, ne nous livrez pas à des étrangers. Rendez-vous aux pleurs d'un ſexe timide. La juſtice & la pitié vous parlent pour les Thebains. Dieux que nous révérons, dieux que nous aimons, faites voir aujourd'hui que vous ne rebutez pas nos hommages. Sauvez-nous, ſauvez vos temples. Souvenez-vous d'une ville où tant de jeux & tant de ſacrifices vous ſont offerts.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ETEOCLE, CHŒUR DE FILLES THEBAINES.

ETEOCLE.

QUE faites-vous troupe importune? Eſt-ce ainſi que vous ſervez la patrie? Eſt-ce ainſi que vous donnez du courage à nos citoyens aſſiégés! Faut-il accabler les dieux de cris & de plaintes inſenſées? Sexe odieux dans le bonheur & dans l'adverſité; capable de révolter tout un peuple par votre orgueil, ou de lui communiquer votre foibleſſe & vos terreurs. L'effroi s'empare des Thebains; le ſoldat fuit entraîné par votre exemple. Vous exagerez les forces de nos ennemis. Vous nous combattez au-dedans quand il nous attaque au dehors. Funeſte effet du pouvoir des femmes! Le premier qui me déſobéira,

homme ou femme, enfant ou vieillard; lapidé par le peuple, servira d'exemple à quiconque oseroit l'imiter. Que les hommes agissent; que les femmes se taisent. Entendez-vous mes ordres, les entendez-vous ?

LE CHŒUR.

O fils d'Œdipe, & comment ne serions nous pas effrayées du bruit des chars & des chevaux !

ETEOCLE.

Insensées que vous êtes! est-ce en fuyant de la poupe à la proue que les matelots dérobent leur vie à la fureur des mers ?

LE CHŒUR.

Nous avons couru au pied des autels, remplis de confiance en nos dieux. On entendoit déja retentir aux portes le bruit effrayant d'une grêle de traits. Nous espérons que nos prieres armeront pour nous les immortels.

ETEOCLE.

Priez que nos murailles repoussent l'ennemi.

LE CHŒUR.

Les dieux ſeuls peuvent les défendre.

ETEOCLE.

Eh ! ne ſavez-vous pas qu'une ville priſe eſt abandonnée des dieux ?

LE CHŒUR.

Ah ? qu'ils ne ſortent jamais de nos murs ces dieux protecteurs. Que nos yeux ne voyent jamais l'étranger parcourir la flamme à la main cette ville déſolée.

ETEOCLE.

Il n'eſt plus temps de prier quand il faut agir. L'obéiſſance eſt la mere de la ſûreté.

LE CHŒUR.

Le pouvoir des dieux eſt encore plus efficace. Souvent il nous arrache des plus grands périls, & diſſipe dans les airs l'orage prêt à nous accabler.

ETEOCLE.

C'eſt aux hommes à faire les ſacrifices avant le combat. C'eſt aux femmes à ſe taire & à ſe cacher.

LE CHŒUR.

La ville que nous habitons, doit sa force aux dieux. Ils la rendront imprenable. Nous blâmeriez-vous d'implorer leur appui?

ETEOCLE.

Honorez les dieux, j'y consens; mais n'épouvantez pas les citoyens. Soyez tranquilles, & rassurez-vous.

LE CHŒUR.

Le tumulte affreux des armes nous a fait fuir dans ce lieu sacré.

ETEOCLE.

Que la vue des morts & des mourants ne vous arrache point de nouveaux cris. Le carnage est inséparable du combat.

LE CHŒUR.

Le frémissement des chevaux redouble.

ETEOCLE.

Fermez l'oreille à ce bruit.

LE CHŒUR.

Thebes gémit déja des malheurs d'un siége.

ETEOCLE.

C'eſt à moi d'y pourvoir.

LE CHŒUR.

Le bruit augmente aux portes. Nous ſuccombons à nos frayeurs.

ETEOCLE.

Miſérables que vous êtes ne sauriez-vous ſupporter ces maux en ſilence !

LE CHŒUR.

O conſeil ſuprême des dieux, ne quittez point l'enceinte de nos remparts.

ETEOCLE.

Eſt-ce par de vaines clameurs que vous ſauverez vos jours ?

LE CHŒUR.

Divinité de Thebes, garantiſſez-nous de l'eſclavage.

ETEOCLE.

Vous le hâtez cet eſclavage funeſte par l'excès de votre effroi.

LE CHŒUR.

Puiſſant Jupiter, repouſſez ſur l'ennemis les traits qu'il lance ſur nous.

ETEOCLE.

O Jupiter, qu'est-ce donc que les femmes!

LE CHŒUR.

Des victimes comme les hommes, dans les villes prises d'assaut.

ETEOCLE.

Toujours les mêmes gémissements!

LE CHŒUR.

L'effroi nous les arrache.

ETEOCLE.

Il vous feroit facile de m'obéir.

LE CHŒUR.

Nous sommes vos sujettes; parlez.

ETEOCLE.

Cessez vos cris, je vous l'ordonne. N'effrayez pas les Thebains.

LE CHŒUR.

Hé bien, nous attendrons en silence les arrêts du sort.

ETEOCLE.

J'approuve ce langage. Continuez, n'embrassez plus les genoux de ces statues. Ce qu'il faut demander aux dieux, c'est qu'ils

qu'ils combattent avec nous. Priez-les comme fait votre roi, & formez enſuite ces chants ſacrés & militaires qui retentiſſent dans les armées grecques aux approches du combat, ces accens mâles & fiers qui inſpirent le courage & domptent la peur. Pour moi je promets aux dieux de Thebes, à ceux de ſon territoire, de la fontaine ſacrée de Dircé, du fleuve Iſmene, que ſi la victoire nous ſeconde, je rougirai leurs autels du ſang des taureaux; que je leur conſacrerai des trophées pompeux, & qu'après avoir purifié nos maiſons, je les remplirai des dépouilles de nos ennemis. Voilà les vœux que vous devez faire, mais ſans pleurer, ſans gémir, ſans vous livrer à d'inutiles tranſports; car ce n'eſt point ainſi qu'on détourne les malheurs. Je vais choiſir ſix de nos plus braves guerriers auxquels je me joindrai pour la garde des portes. Mettons nos ſoldats en bataille, avant que le retour précipité des coureurs ne trouble & ne dérange nos diſpoſitions.

SCENE II.

LE CHŒUR.

Nos terreurs ne peuvent s'aſſoupir. Tout les réveille, tout les augmente. Un peuple d'ennemis nous environne. Quel ſpectacle effrayant pour nous! Ainſi la triſte colombe craint pour ſes petits le dragon qui ſiffle autour d'elle. Voyez-les qui s'avancent vers nos retranchements en ordre de combat. Qu'allons nous devenir! Quel nuage affreux de pierres & de traits! O dieux, ne différez point, ſecourez la ville & l'armée de Cadmus!

Quelle contrée irez-vous habiter préférable à celle-ci, quand vous aurez abandonné aux Argiens nos ſillons fertiles & les ſources de Dircé, ces eaux ſi célèbres, & les plus pures que donnent aux mortels Neptune & les enfants de Thétis. Envoyez à ceux qui nous aſſiégent, l'effroi, la fuite & la mort. Affermiſſez le courage de nos

citoyens; que nos veux mêlés de larmes vous retiennent parmi nous.

Quoi! la fameuſe Thebes, quoi, cette ville antique, réduite en ſervitude par le tyran d'Argos, ne feroit plus qu'un monceau de cendres! Quelle horreur de voir des femmes & des filles Thebaines chargées de fers, les cheveux épars, les habits déchirés, traînées en eſclavage comme de vils troupeaux! O ville déſerte, tu pouſſes des cris lugubres, tu pleures tes habitants captifs.

Qu'il eſt affreux pour de jeunes filles deſtinées aux chaſtes plaiſirs de l'hymen, d'être la proie d'un vainqueur inſolent, & de quitter leurs maiſons pour le ſuivre en des terres étrangeres! Heureux ceux que la mort a déja frappés! Ah! qu'une ville priſe d'aſſaut éprouve de rigueurs! La violence, le meurtre, le feu la déſolent: des tourbillons de fumée la couvrent. Le ſoldat altéré de carnage ſouille ſes mains de ſacrileges& de ſang.

Ce ne ſont par-tout qu'horribles rugiſ-

fements, que bruit de chaînes & de fers. Les hommes font maffacrés; les enfants égorgés fur les mamelles qui les allaitent, meurent en pouffant de foibles cris. Des foldats Grecs ravagent avec furie une ville grecque. Ceux-ci font chargés de dépouilles; ceux-là courent au pillage. Tous veulent avoir part au butin. Que de crimes commis, & qui peut les concevoir!

La terre eft jonchée de grains & de fruits de toute efpece. Difperfés au hafard, ou entaffés confufément, ils font foulés aux pieds, diffipés comme des tas mouvants de pouffiere. Des filles nourries dans l'abondance & dans le bonheur, font condamnées aux plus vils travaux. Un maître arrogant les appelle dans fa couche, & leur unique foulagement eft de fervir à fes voluptés.

UNE FILLE DU CHŒUR.

O mes compagnes, j'apperçois, fi je ne me trompe, un efpion qui revient en

diligence. Nous ſaurons des nouvelles de l'ennemi.

AUTRE FILLE DU CHŒUR.

Je vois auſſi le roi qui court au-devant du ſoldat pour l'interroger.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ETEOCLE, L'ESPION, LE CHŒUR.

L'ESPION.

APPRENEZ, ſeigneur, l'ordre de bataille des ennemis. Apprenez ce que le ſort a décidé entr'eux pour l'attaque des portes. Le violent Tydée eſt poſté vis-à-vis celle de Prœtus. Le devin Amphiaraus ne veut pas qu'il paſſe encore l'Iſmene, parce que les entrailles des victimes ne ſont pas favorables. Tydée ne reſpirant que le combat & furieux comme un ſerpent échauffé par les rayons du ſoleil, accable le fils d'Oïclée de cris & d'injures, le traite de lâche, & d'homme qui craint la mort. En s'emportant ainſi il ſecoue les trois aigrettes de ſon caſque. A ſes côtés des

trompettes d'airain ([a]) rendent des ſons perçans & terribles. Il porte pour ſymbole ſur ſon bouclier un ciel clair & parſemé d'étoiles. La lune dans ſon plein, aſtre vénérable, œil brillant de la nuit, occupe le milieu du bouclier. Couvert d'armes éclatantes, il fait retentir de ſa voix les bords du fleuve; il voudroit déja combattre. Tel un courſier, rongeant le frein, n'attend pour s'élancer que le ſignal de la trompette. Quel guerrier oppoſerez-vous à ce redoutable chef? A qui confierez-vous la défenſe de la porte de Prœtus?

ETEOCLE.

Je ne crains ni l'éclat ni la richeſſe de ſes armes. Des deviſes ne bleſſent pas; les aigrettes ni les clairons ne donnent point

([a]) Le texte traduit littéralement pourroit ſignifier qu'il y avoit des ſonnettes d'airain attachées au bouclier de Tydée,

ὑπ' ἀσπίδος δὲ τῷ
χαλκήλατοι κλάζουσι κώδωνες φόβον.

Κώδων ſignifie également ſonnette & trompette. Mais un bouclier à ſonnetes m'a paru ridicule. D'ailleurs les métaphores outrées d'Eſchyle ſont ſouvent ſuſceptibles de pluſieurs ſens.

la mort. Cette nuit repréſentée ſur ſon bouclier eſt un ſymbole funeſte. Qu'il prenne garde que cet ornement faſtueux ne ſoit un préſage infaillible de ſon deſtin. J'oppoſerai à Tydée le généreux fils d'Aſtacus, ce guerrier irréprochable, qui ne vante pas ſa valeur, mais qui la montre dans les combats. Digne rejetton de ces combattants que la terre engendra tout armés, & dont quelques-uns ſurvécurent à leurs mutuelles fureurs, Melanippe eſt vraiment originaire des champs Béotiens. Les haſards de la guerre ſont faits pour lui. Armé par la juſtice, il ſauvera du fer étranger les ſillons qui lui ont donné le jour.

LE CHŒUR.

Puiſſent les dieux favoriſer ſon courage. Puiſſions-nous ne pas voir périr ce que nous avons de plus cher.

L'ESPION.

Que les immortels exaucent vos vœux. La porte d'Electres eſt échue à Capanée. Tydée n'approche pas de ce formidable

géant; ſon audace eſt plus qu'humaine. Que le ſort préſerve nos murs des menaces qu'il leur fait. Il prendra cette ville, que le ciel le veuille ou ne le veuille pas. Il défie Jupiter même de l'arrêter. Les éclairs & les foudres de ce dieu ne ſont pour lui que les chaleurs paſſageres du midi. Sa deviſe eſt un homme nud qui porte un flambeau avec ces mots en lettres d'or : *Je brûlerai Thebes.* Donnez à ce fier guerrier un digne adverſaire. Mais quel Thebain oſera lui réſiſter?

ETEOCLE.

Nous lui oppoſerons un redoutable rival. Des diſcours inſolents n'annoncent qu'un homme vain & préſomptueux. Capanée nous menace; il inſulte les dieux. Il s'abandonne à une fauſſe joie, & tout mortel qu'il eſt, il remplit ſa bouche impie de blaſphêmes contre Jupiter. J'eſpere que ce flambeau peint ſur ſes armes tournera contre lui des feux plus brûlants que ceux du ſoleil. C'eſt l'avant-coureur de la foudre qui doit le conſumer. Quel-

que confiance qu'il ait en ſes forces, l'impétueux Poliphonte n'en ſera pas étonné. Il défendra vaillamment le poſte que je lui deſtine. Diane & les autres dieux l'aſſiſteront.

LE CHŒUR.

Périſſe ce mortel audacieux. Que la foudre l'écraſe avant qu'il enfonce nos maiſons, & que la pique à la main il nous arrache de nos foyers.

L'ESPION.

Le troiſieme ſort a donné la porte de Neïle à Eteoclus. Ses chevaux ſuperbement harnachés, & bridés à la façon des barbares, exhalent de leurs naſeaux un ſouffle embraſé. Son bouclier eſt orné d'une deviſe ſinguliere. C'eſt un ſoldat qui eſcalade une tour. On lit ces paroles qui ſortent de ſa bouche : *Mars lui-même ne me repouſſeroit pas.* Envoyez contre ce guerrier un Thebain qui ne lui ſoit pas inférieur.

ETEOCLE.

Je l'enverrai ſans doute, & la victoire

le ſuivra. Ce ſera le fils de Créon, l'intrépide Mégarée qui ne chargera pas ſes mains d'ornements frivoles, qui ne craindra pas le henniſſement des chevaux ; mais qui mourra pour ſa patrie, ou qui remportera du combat le cadavre de ſon ennemi, ſa deviſe & ſon bouclier. Hâte-toi ; nomme les autres.

LE CHŒUR.

Triomphe, ô généreux Mégarée, triomphe de nos ennemis. Que Jupiter, qu'ils oſent braver, les foudroye de ſes regards.

L'ESPION.

Le quatrieme eſt celui qui doit attaquer la porte de Minerve. C'eſt le prodigieux Hippomedon. Il ſecoue un bouclier immenſe, dont l'aſpect, je l'avoue, m'a glacé d'effroi. Une main habile y a gravé Typhée dont la bouche ardente vomit des flots d'une fumée noire. Des ſerpents entortillés forment à l'entour un cercle affreux. Ce guerrier pouſſe de grands cris, & roule des yeux farouches comme une bacchante

en fureur. Nous avons tout à craindre de ſes efforts. L'épouvante marche devant lui.

ETEOCLE.

La porte honorée du nom de Minerve éprouvera ſon ſecours. Cette déeſſe réprimera l'inſolence d'Hippomedon, de ce dragon menaçant. Le ſage fils d'Œnops, Hyperbius tentera contre lui le ſort des combats. La figure, la valeur, les armes, tout eſt recommandable dans ce guerrier. C'eſt Mercure ſans doute qui m'a inſpiré ce choix. Hyperbius & Hippomedon ſont faits pour combattre enſemble. La deviſe de l'un eſt Typhée; le ſymbole de l'autre eſt Jupiter. La foudre a toujours terraſſé les géans. Je reconnois à ce trait la providence des dieux. Le type de la victoire eſt ſur nos armes. Le ſigne de la défaite eſt ſur le bouclier des nos ennemis. Hippomedon ſubira le ſort de Typhée; le triomphe de Jupiter ſera celui d'Hyperbius.

LE CHŒUR.

Oui, nous l'eſpérons comme vous. Les

dieux feront indignés qu'on ofe leur oppofer le fimulacre de leur ennemi; d'un monftre qui n'eft pas moins odieux aux hommes, & que la foudre a depuis long-temps enfeveli dans les entrailles de la terre. Que celui qui fe confie en ce protecteur, foit écrafé aux portes de Thebes.

L'ESPION.

J'accepte l'augure. Le cinquieme chef eft deftiné pour la porte du nord, près du tombeau d'Amphion. Il jure par fa propre lance, qu'il a l'audace de préférer aux dieux, que Jupiter même ne l'empêchera point de renverfer le Palais de Cadmus. Ce guerrier, fils d'une mere élevée dans les montagnes, eft encore dans la premiere fleur de la jeuneffe. Un duvet naiffant lui couvre les joues. Mais il n'a ni les regards ni la douceur du fils d'une nymphe. Il porte comme les autres une devife infultante pour nous. Son bouclier rappelle à nos yeux notre honte & nos malheurs. Il y a fait clouer un fphinx, monftre effrayant qui tient dans fes griffes

la figure d'un ſoldat Thebain, pour qu'elle ſoit en butte à tous les traits qui ſeront lancés. Parthenopée, c'eſt ſon nom, ne combattra point mollement. Il n'eſt pas venu d'Argos pour ſe deshonorer devant Thebes. Né en Arcadie, mais réfugié chez les Argiens, la reconnoiſſance l'attache à eux; il joint ſes armes aux leurs pour nous détruire. Que les dieux confondent ſes projets.

ETEOCLE.

Si le ciel leur fait juſtice, ils périront tous avec tous leurs deſſeins cruels, & leurs bravades impies. Ce fier Arcadien, dont tu parles, aura un redoutable adverſaire dans le frere d'Hyperbius. Celui-ci laiſſe aux autres les paroles, & ſe réſerve les actions. Il ne ſouffrira pas qu'on nous outrage impunément, ni que la vue du ſphinx épouvante encore une fois la ville de Thebes. Ce monſtre percé de dards & de javelots ſera funeſte à celui qui le porte ſur ſon bouclier. Ratifiez ce que j'annonce, ô juſtes dieux!

LE CHŒUR.

Que les discours de ces guerriers sont effrayants ! Nos cheveux se dressent d'horreur sur nos têtes. Dieux exterminez ces blasphémateurs ; vengez Thebes, vengez-vous.

L'ESPION.

Le sage & vaillant Amphiaraus, ce devin fameux, est le sixieme chef. On l'a placé vis-à-vis la porte d'Homoloïs ([a]). C'est lui qui s'emporte avec tant de chaleur contre Tydée. Il lui reproche tous ses meurtres, les troubles de Thebes, les malheurs qui menacent les Argiens. Il le traite publiquement de flambeau des furies, d'instrument du carnage, & de séducteur d'Adraste. Amphiaraus n'épargne pas davantage votre frere. Il lui cherche des crimes jusque dans le nom ([b]) qu'il porte. » Certes, lui dit-il, c'est une action » digne de plaire aux immortels & d'être » célébrée par nos descendants que de

([a]) Homoloïs étoit une des filles de Niobé.

([b]) Les deux mots grecs qui forment le nom de Polynice, signifient *auteur de beaucoup de querelles*.

» livrer à des armées étrangeres ton pays
» natal & les temples de tes dieux. Malheureux Polynice, comment essuiras-tu les pleurs de ta patrie ? Comment t'obéira-t-elle après que tu l'auras ravagée par le fer ? Pour moi, je le sais, mon tombeau fut marqué par le sort dans les champs Thebains. Ils seront bientôt rougis de mon sang. Combattons, puisqu'il le faut ; je mourrai du moins avec honneur «. Ainsi parle ce devin. Son bouclier d'airain n'est chargé d'aucun symbole. Il ne fait point le brave, il se contente de l'être. Des résolutions généreuses, d'utiles conseils sont les fruits de sa profonde sagesse. Que son adversaire lui soit égal en prudence & en valeur. Tout guerrier qui craint les dieux est bien redoutable.

ETEOCLE.

O destin, devois-tu associer un mortel si vertueux à des hommes si scélérats ! Que la société des méchants est funeste ! C'est un champ pestiféré qui engendre la mort.

Embarquez-vous

Embarquez-vous avec des matelots impies, votre piété ne vous ſauvera point du naufrage; vous périrez avec eux. Qu'un homme juſte ſoit dans une ville aſſiégée, où l'on ne connoît ni les droits de l'hoſpitalité ni les dieux, la colere céleſte ne le diſtinguera point; il tombera comme les autres ſous le fer vengeur. Ainſi ce fils d'Oïelée, le ſage, le juſte, le vaillant, le religieux Amphiaraus, ce devin reſpectable, pour s'être joint à des alliés qui outragent les dieux par leurs blaſphêmes, éprouvera comme eux le courroux du ciel, & ne reviendra de Thebes que par le chemin des enfers. Je ſuis perſuadé qu'il n'attaquera point nos portes, non qu'il manque de courage ou de réſolution; mais il ſait le ſort qui l'attend, ſi les oracles d'Apollon ne ſont pas menteurs. Ce dieu ſe tait, ou ne dit que la vérité. J'ordonnerai à Laſthène de combattre Amphiaraus. Ce citoyen déteſte les étrangers qui nous attaquent. Jeune, il a toute la prudence d'un vieillard. Le coup d'œil

prompt, la main hardie, il eſt adroit à déſarmer ſon ennemi. Quoi qu'il en ſoit, Jupiter ſeul décidera de la victoire.

LE CHœUR.

Dieux, qui aimez la juſtice, favoriſez les Thebains. Rejettez ſur nos ennemis les calamités de la guerre. Que la foudre vengereſſe les écraſe au pied de nos tours.

L'ESPION.

Le ſeptiéme enfin des Chefs, celui qui marche vers la ſeptiéme porte, il eſt temps de vous le nommer; c'eſt votre frere. Quelles imprécations ne fait-il pas! Quels diſcours furieux ne ſortent pas de ſa bouche! Il ne veut entrer dans nos murs que pour vous combattre à la vue des Thebains, content de mourir, s'il peut vous donner la mort; à moins que ſurvivant l'un & l'autre au combat, il ne ſe venge de ſon exil en nous exilant nous-mêmes. Telles ſont les menaces de Polynice; il en prend à témoin les dieux que révèrent les Thebains. On a repréſenté ſur ſon bouclier deux figures; un guerrier avec des

armes dorées, & une femme qui le précede & le conduit gravement. L'inſcription nous apprend que c'eſt la Juſtice, & on y lit ces mots : *Je le rétablirai dans ſa ville & dans le palais de ſon pere.* Tel eſt la deviſe de votre rival. Voyez qui d'entre les Thebains eſt en état de lui réſiſter. Je vous ai fait un rapport fidele. Donnez à préſent vos ordres pour la ſûreté de nos remparts.

ETEOCLE.

O haine inexorable des dieux! ô race infortunée d'Œdipe! Hélas! les imprécations de mon pere ont leur effet. Mais arrêtons nos larmes; c'eſt irriter ſes maux que de les pleurer. J'éprouverai bientôt ce que peuvent les armes de Polynice. Je ſaurai ſi la deviſe inſolente gravée ſur ſon bouclier a la vertu de briſer nos portes. Si c'eſt la Juſtice qui l'inſpire & qui le guide, elles cederont à ſes efforts. Mais il n'a jamais connu cette fille de Jupiter. Elle n'a préſidé ni à ſon enfance ni à ſa jeuneſſe. Lui donneroit-elle aujour-

d'hui un trône dont il eſt indigne? Ce ne feroit plus la Juſtice, ſi des prétentions injuſtes armoient ſon bras. Plein de confiance en ma cauſe j'irai au-devant de Polynice. Quel autre que moi doit le combattre? Roi contre roi, frere contre frere, rival contre rival, je ſoutiendrai ſa fureur. Allons, qu'on m'apporte mon épée, ma lance & mon bouclier.

SCENE II.

ETEOCLE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

O CHER prince! ô fils d'Œdipe, n'imitez pas la rage d'un ennemi violent. C'eſt aſſez que vos chefs & vos ſoldats combattent les Argiens. Leur ſang verſé n'offenſera pas les dieux. Mais un fratricide eſt un forfait inexpiable.

ETEOCLE.

Succomber ſans honte ce n'eſt pas un malheur. La mort eſt un bien pour les

malheureux. L'opprobre eſt le comble des maux.

LE CHŒUR.

Ah! jeune prince, où vous emporte une ardeur guerriere? Réprimez des mouvements trop furieux.

ETEOCLE.

C'eſt le ciel qui me les donne. Il a proſcrit la famille de Laius; qu'elle périſſe donc. Les flots du Cocyte ſont ouverts pour l'engloutir.

LE CHŒUR.

Cruel, épargnez-vous d'éternels remords. Le ſang que vous brûlez de répandre, eſt ſacré pour vous.

ETEOCLE.

Plus de tendreſſe, ni de pitié. Les imprécations de mon pere ont ſéché les pleurs dans mes yeux. Elles me ſuivent par-tout, & me diſent: venge-toi, tu mourras après.

LE CHŒUR.

Quel aveuglement! Craignez-vous qu'on vous reproche une vie pure & in-

nocente? Les furies ne ſuivront plus vos pas quand vous ſerez agréable aux dieux.

ETEOCLE.

Aux dieux! Ils nous ont rejettés depuis long-temps. La gloire d'un trépas illuſtre eſt la ſeule qui me reſte. La mort nous appelle; je ſerois un lâche de la fuir.

LE CHŒUR.

Elle ne vous paroît pas affreuſe dans ce moment. Mais les tranſports de l'homme changent; les vôtres ſe ralentiront peut-être. Ils ſont encore dans tout leur feu.

ETEOCLE.

Les vœux cruels de mon pere rempliſſent mon cœur. La haine, les combats, la mort s'offrent à mes yeux toutes les nuits. C'eſt l'héritage qu'il nous laiſſe; il eſt temps de le partager.

LE CHŒUR.

Ecoutez encore des femmes, malgré la haine que vous leur portez.

ETEOCLE.

Ne demandez rien d'impoſſible.

LE CHŒUR.

N'allez pas à cette porte fatale.

ETEOCLE.

Le dessein en est pris; vous ne gâgnerez rien sur moi.

LE CHŒUR.

Eh croyez-vous plaire aux dieux par un triomphe criminel?

ETEOCLE.

De pareils discours n'arrêtent point un guerrier.

LE CHŒUR.

Voulez-vous verser le sang de votre frere?

ETEOCLE.

Oui, je le veux; & fasse le ciel qu'il expire sous mes coups.

SCENE III.

LE CHŒUR.

Que je crains la furie qui dictoit à Œdipe les exécrations qu'il prononça contre ses enfants avant sa mort! Déesse

impitoyable, qui ne reſſemble point aux autres dieux, & dont les préſages ne ſont jamais vains. Ils s'accompliſſent, hélas! ces noirs préſages. Eteocle & Polynice vont périr.

Le fer, ce mortel préſent des Scythes, le fer devenu l'arbitre des hommes, va diviſer entre deux fils malheureux l'héritage paternel. Et que leur laiſſera-t-il de tant de vaſtes poſſeſſions? L'eſpace néceſſaire pour leurs tombeaux.

S'ils ſe percent mutuellement de coups; ſi la terre eſt abreuvée de leur ſang, qui ſera l'expiateur de ce crime horrible? Qui fléchira pour eux les immortels! O race déplorable! De nouveaux malheurs ſe joignent à tes anciennes calamités.

L'antique faute de Laïus a été promptement punie. Le châtiment a duré juſqu'à ſes petits-fils. Trois fois l'oracle de Delphes, forcé par ſes inſtances, lui avoit répété qu'il perdroit la ville de Thebes, s'il engendroit des enfants.

Vaincu par les conſeils imprudents de

ſes amis, il mit au jour ſon propre aſſaſſin. Œdipe ajoutant l'inceſte au parricide, ſe forma des héritiers dans les flancs mêmes qui l'avoient nourri. Hymen abominable! Epoux inſenſés!

Tels que des flots écumants qui fondent l'un après l'autre ſur un vaiſſeau battu de la mer, nos maux & nos périls ſe ſuccedent ſans relâche. Tout notre eſpoir eſt dans de foibles retranchements. Malheureuſe Thebes, te verrons-nous périr avec tes rois?

Les haines qu'on leur a prédites, ne ſauroient s'appaiſer. Ils touchent enfin au terme fatal; ils y touchent ſans pouvoir l'éviter. Ainſi des vaiſſeaux chargés de richeſſes ſont dévorés en un inſtant par les flots.

Quel mortel fût plus admiré des dieux & des hommes que ce fameux Œdipe, qui délivra ſa patrie dévouée à la mort?

Quand il ſut qu'il étoit lié par cet hymen déteſtable, la rage & le déſeſpoir s'emparèrent de ſon cœur. Il tourna

ſes mains parricides ſur ſes propres yeux; il les déchira cruellement pour ne plus voir les fruits odieux de ſon inceſte.

Il chargea ſes enfants d'effroyables exécrations. Il ſouhaita qu'un glaive enſanglanté fit entr'eux le partage de ſon trône. Les furies reçurent ſes voeux; & c'eſt peut-être en ce jour qu'elles vont les accomplir.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

UN SOLDAT, LE CHŒUR.

LE SOLDAT.

CALMEZ votre effroi, filles Thebaines. Le joug qu'on nous préparoit eſt rompu. Les inſolentes menaces de nos ennemis n'auront point d'effet. Notre ville après tant d'aſſauts eſt dans un plein calme. On ne craint plus pour les remparts ni pour les portes. Nous avons eu l'avantage à ſix attaques. Mais à la ſeptiéme Apollon a rempli les prédictions funeſtes qu'il fit autrefois à Laïus.

LE CHŒUR.

Qu'eſt-il donc arrivé de nouveau?

LE SOLDAT.

La ville eſt ſauvée; mais les rois ſe ſont mutuellement égorgés dans le combat.

LE CHŒUR.

Quels rois ? Que voulez-vous dire ? Nous en ſommes troublées d'effroi.

LE SOLDAT.

Je le répete, vos rois & les miens ; les fils d'Œdipe.

LE CHŒUR.

Ah ! malheureuſes ! nous ne l'avions que trop prévu.

LE SOLDAT.

C'en eſt fait ; ils ont mordu la pouſſiere.

LE CHŒUR.

Quel excès de rage & de déſeſpoir ! Racontez-nous cet horrible événement ?

LE SOLDAT.

Les deux freres ſe ſont tués l'un l'autre.

LE CHŒUR.

Hélas ! le même deſtin leur étoit donc réſervé !

LE SOLDAT.

Oui, tel étoit le deſtin de cette race infortunée ; elle devoit périr par ce dernier crime. Mais le ſalut de Thebes eſt une conſolation dans nos maux. Les deux

rois ont partagé le fer à la main la succession paternelle ; il en auront chacun un tombeau. C'est ainsi que les imprécations d'Œdipe ont eu leur entier accomplissement. Thebes subsiste ; les enfants qu'a produit l'inceste ont par les mains l'un de l'autre souillé la terre de leur sang.

SCENE II.

LE CHŒUR.

GRAND Jupiter, dieux conservateurs de la ville de Cadmus, chanterons-nous des hymnes de joie dans vos temples? ou donnerons-nous plutôt des larmes au sort de deux jeunes princes, morts sans postérité? Quel meurtre impie a terminé leurs querelles !

O voeux d'Œdipe ! O voeux infâmes & trop exaucés ! Un froid mortel a glacé nos cœurs. Le sort de ces infortunés nous arrache des sons funebres. Guerriers proscrits, ils-ont combattu sous de noirs auspices.

Les imprécations du pere, l'imprudence indocile de l'ayeul, les oracles d'Apollon, tout eſt conſommé. Malheureux freres, vous avez commis un crime incroyable. Vous périſſez par le coup le plus déſaſtreux.

Le récit du ſoldat n'eſt que trop vrai. Nos deux rois ſe ſont donnés la mort l'un à l'autre. O maiſon célèbre par tes revers, ce fratricide inoui met le ſceau à tes infortunes. Pleurons, filles Thebaines, pleurons. Que le bruit de nos gémiſſements accompagne ces ombres malheureuſes dans la barque des morts; qu'il les ſuive dans ce ſéjour de larmes, dans ces contrées lugubres, derniere demeure des mortels, & que les rayons du jour n'éclairent jamais.

Mais Iſmene & Antigone paroiſſent. Elles viennent déplorer ici la cruelle deſtinée de deux freres qu'elles aimoient. C'eſt à nous de les prévenir; c'eſt à nous de commencer ces chants triſtes, ces concerts lamentables qui ſe font entendre juſqu'aux enfers.

SCENE III.

CHŒUR DE FILLES THEBAINES, CHŒUR DE THEBAINS *qui portent ſur le théâtre les corps de Polinice & d'Eteocle*, ANTIGONE ET ISMENE.

CHŒUR DE FILLES THEBAINES.

O SŒURS dignes de pitié, nous crions, nous gémiſſons avec vous. Nous partageons ſincérement vos douleurs. (*Ici le Chœur ſe partage en deux*).

PREMIER CHŒUR.

Hélas ! hélas ! malheureux princes, vous n'avez pas cru les conſeils de vos amis. La haine aveugloit vos cœurs. Vous êtes morts par le glaive en vous diſputant l'un à l'autre le royaume paternel.

SECOND CHŒUR.

Vous périſſez miſérablement, & vous entraînez la perte de votre race.

PREMIER CHŒUR.

Deſtructeurs de vos foyers, la ſoif de

régner vous rendoit irréconciliables. Le fer a tranché vos querelles. L'amitié ne pouvoit plus être votre arbitre; la mort a été votre juge. Œdipe avoit prononcé l'arrêt; les furies l'ont exécuté.

SECOND CHŒUR.

Quels coups ils se portoient!

PREMIER CHŒUR.

Avec quelle rage ils se sont perçés!

SECOND CHŒUR.

Comme ils se menaçoient en combattant!

PREMIER CHŒUR.

Quelles profondes blessures!

SECOND CHŒUR.

Les mêmes coups ont frappé toute leur maison.

PREMIER CHŒUR.

La malédiction de leur pere éclatoit dans leurs transports.

SECOND CHŒUR.

Ces remparts, ces tours, les champs qui les environnent, tout gémit, tout pleure ces jeunes rois. D'autres hériteront

de

de leur ſceptre, de ce ſceptre fatal qui a cauſé leurs diſſentions & leur mort. Le deſtin leur a fait à tous deux une portion égale. Hélas! ce n'étoit point ainſi que nous voulions terminer leurs différends.

PREMIER CHŒUR.

Le fer les a mis d'accord.

SECOND CHŒUR.

Le fer leur ouvrira le tombeau de leurs ayeux.

PREMIER CHŒUR.

Que de cris accompagneront leurs funérailles! Les larmes, le déſeſpoir, la conſternation, le découragement regnent dans ces lieux. Une douleur profonde abat nos eſprits. Nous pleurons nos rois, malgré les maux qu'ils ont faits à leur patrie; malgré les ravages exercés dans nos champs par les ſoldats étrangers.

SECOND CHŒUR.

O la plus malheureuſe des meres! Tu as épouſé ton propre fils, tu lui as donné des enfants; & ces enfants, freres de leur pere, ſe ſont immolés l'un l'autre ſans pitié.

ISMENE.

Ennemis implacables, quoique ſortis des mêmes flancs; rivaux cruels, freres malheureux, vos inimitiés ſont finies. Le ſang qui ne pouvoit vous unir, ce ſang verſé par vos mains, ſe mêle ſur la terre, & s'y confond malgré vous.

LE CHŒUR.

Fléau des humains, le fer inſtrument du carnage, & Mars ce barbare exécuteur des malédictions d'Œdipe, ont diſtribué ſon héritage à ſes enfants.

ANTIGONE.

Jupiter a également appeſanti ſon bras ſur tous deux. Ils combattoient pour regner; ils n'ont de royaume que celui des morts.

LE CHŒUR.

O maiſon féconde en malheurs! Les furies ont pouſſé des cris aigus au bruit effrayant de ſa chûte. Le trophée de la vengeance étoit dreſſé dans le lieu même où combattoient les deux freres. Un dieu jaloux les animoit; ils ſont morts, & le dieu s'eſt appaiſé.

ANTIGONE.

O mon frere, en portant des coups tu recevois des blessures!

ISMENE.

O mon frere, en donnant la mort tu courois au trépas!

ANTIGONE.

Combat odieux!

ISMENE.

Haine abominable!

ANTIGONE.

Pleurons, Ismene, pleurons à jamais.

ISMENE.

Ils sont étendus à nos pieds. Je m'égare, je perds la raison.

ANTIGONE.

Mon ame est troublée; mon cœur gémit.

ISMENE.

O Polynice!

ANTIGONE.

O Etéocle!

ISMENE.

Ton frere t'a donné la mort.

ANTIGONE.

Tu donnes la mort à ton frere.

ISMENE.

A nos yeux, aux yeux mêmes de deux ſœurs.

ANTIGONE.

Nous le ſommes, hélas! par nos malheurs comme par le ſang.

ISMENE.

Nous partageons les déſaſtres de nos freres.

ANTIGONE.

Ombre implacable d'Œdipe, cruelles parques, noires furies, que votre pouvoir eſt grand!

ISMENE.

Que le retour de Polynice eſt fatal pour moi!

ANTIGONE.

Quel retour, & quelle mort!

ISMENE.

Il meurt dans l'inſtant qu'il tue.

ANTIGONE.

Il ôte la vie à qui lui ravit le jour.

ISMENE.

Race déplorable!

ANTIGONE.

Tes calamités & tes forfaits ſont ſans exemple.

ISMENE.

Il eſt horrible de le dire.

ANTIGONE.

Horrible de le voir. Ombre implacable d'Œdipe, cruelles parques, noires furies, que votre pouvoir eſt grand! Tu le ſavois, ô Polynice!

ISMENE.

Eteocle, tu ne l'ignorois pas.

ANTIGONE.

Tu as cependant aſſiégé Thebes.

ISMENE.

Tu as combattu Polynice.

ANTIGONE.

Qu'il eſt affreux de le dire!

ISMENE.

Qu'il eſt affreux de le voir!

ANTIGONE.

Leurs malheurs retombent ſur nous.

ISMENE.

Sur notre famille entière, ſur les Thebains, & plus encore ſur moi.

ANTIGONE.

Sur moi-même encore plus que ſur vous.

ISMENE.

Eteocle! auteur de nos maux!

ANTIGONE.

Ils l'ont été l'un & l'autre.

ISMENE.

Leur fureur étoit égale.

ANTIGONE.

Où porterons-nous leurs corps ſanglans?

ISMENE.

Dans la ſépulture des rois.

ANTIGONE.

Hélas! ils feront à côté d'Œdipe.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

UN HERAULT, ANTIGONE, ISMENE, LES CHŒURS.

LE HERAULT.

THEBAINS, apprenez le décret du Sénat. Etéocle fera enfeveli dans fon pays natal avec tous les honneurs dûs à fon rang. Ce prince eft mort en combattant pour fa patrie & pour fes autels. Il eft glorieux à un jeune roi de mourir ainfi. Pour le corps de Polynice, qu'il foit jetté hors des murs, privé de fépulture, & livré aux oifeaux, comme le corps d'un ennemi de Thebes, d'un oppreffeur du royaume de Cadmus, & qui l'eût entierement détruit fi les immortels ne s'y fuffent oppofés. Que par cette expiation il fatisfaffe à la colere des dieux, de ces dieux qu'il a

outragés en attaquant son pays avec des armes étrangères. Il ne mérite point d'autres funérailles. Qu'on n'entende autour de lui ni soupirs, ni gémissements; qu'il ne soit point honoré de libations ni de cercueil, & que ses amis mêmes craignent de toucher son cadavre impur.

ANTIGONE.

Et moi, je déclare au Sénat que je n'obéirai point à son décret; que quand même il ne se trouveroit pas un seul Thebain pour ensevelir mon frere, je lui rendrai ce funébre honneur, quelque péril qui me menace; & que dans la confusion présente du gouvernement je donnerai sans en rougir ce premier exemple de révolte. Formé comme moi dans les entrailles d'une mere infortunée, né comme moi d'un pere malheureux, mon frere est l'objet de ma tendresse & de ma douleur. Il fut coupable malgré lui. Mon ame le suit au tombeau; elle voudroit s'y confondre avec la sienne. O mon frere, ta sœur ne t'abandonnera point après ta

mort. Non, des animaux féroces ne se rassasieront pas de ses membres épars. Mes mains, ces mains foibles lui creuseront un tombeau. Je l'y porterai moi-même; je l'envelopperai de mes voiles. Nul ordre, nul effort ne sauroit m'en empêcher. Oui mon frere, je te le promets, tu recevras les derniers devoirs.

LE HERAULT.

Gardez-vous de désobéir aux volontés des Thebains.

ANTIGONE.

Garde-toi de m'importuner davantage.

LE HERAULT.

Ue peuple qui ne craint plus rien, est intraitable & violent.

ANTIGONE.

Que m'importe? Mon frere ne sera point privé du tombeau.

LE HERAULT.

Pouvez-vous accorder cet honneur à l'ennemi de vos citoyens!

ANTIGONE.

Les dieux ne l'en ont pas déclaré indigne.

LE HERAULT.

Il le devient pour avoir porté la guerre dans ſa patrie.

ANTIGONE.

Injuſtement perſécuté, il a rendu le mal pour le mal.

LE HERAULT.

Devoit-il ſe venger ſur tous de l'injuſtice d'un ſeul?

ANTIGONE.

La mort a terminé leurs querelles. Polynice ſera enſeveli; c'eſt trop de diſcours.

LE HERAULT.

Votre réſiſtance eſt vaine; obéiſſez.

LE CHŒUR.

O furies vengereſſes, furies qui n'aimez que le ſang, vous avez détruit la famille de Laïus.

ANTIGONE.

Quel deſtin m'attend! Que ferai-je? Quel parti prendre! ô Polynice! dois-je te refuſer des larmes & le tombeau! J'ai tout à craindre de la fureur des Thebains.

UNE MOITIÉ DU CHŒUR.

Les funérailles d'Eteocle seront honorées de pleurs & de gémissements. Le corps de son frere ne sera baigné que des larmes de sa sœur. Obéira-t-on à cet arrêt rigoureux?

L'AUTRE MOITIÉ DU CHŒUR.

Que Thebes nous épargne ou nous punisse, nous rendrons les derniers devoirs à ce prince, nous lui donnerons des pleurs. C'est une douleur commune à sa famille. & parmi les Thebains, plusieurs approuveront notre zele.

AUTRE MOITIÉ DU CHŒUR.

Et nous, suivons le corps d'Eteocle, nos citoyens & la Justice l'ordonnent. Après Jupiter & les dieux, c'est Eteocle qui a sauvé la ville de Thebes; c'est lui qui a délivré nos contrées des rages de l'ennemi. Nous lui devons la vie & la liberté.

Fin du dernier Acte.

LES PERSES,

TRAGÉDIE.



PERSONNAGES.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

ATOSSA, veuve de Darius & mere de Xercès.

UN ENVOYÉ.

L'OMBRE DE DARIUS.

XERCÈS.

La scène est à Suze au pied du tombeau de Darius.

PRÉFACE.

On voit ici un poëte consommé dans l'art de peindre les caractères & les passions sans confondre les mœurs nationales. Nous trouvons dans cette piece toute l'emphase & toute la foiblesse des Orientaux. Ce ne sont pas des gémissements de Grecs, des gémissements pathétiques d'un peuple libre & fier. Ce sont des cris & des hurlements d'hommes efféminés qui regrettent leurs richesses & leurs plaisirs.

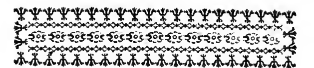
La majesté des rois de Perse, & le respect des Asiatiques pour leurs souverains, qu'ils regardoient comme des divinités, dominent dans cette Tragédie. Le spectacle en devoit d'autant plus flatter les Grecs que c'étoit un véritable trophée pour eux. Ceux qui assistoient à cette représentation,

avoient eux-mêmes quelques années auparavant remporté les victoires qui y ſont décrites. Eſchyle y fait paroître l'ombre de Darius, contre l'armée duquel il avoit combattu à Marathon. Le ſujet même de la piece étoit bien récent. C'eſt l'expédition de Xercès contre les Grecs, & principalement contre les Athéniens, entrepriſe huit ans auparavant. Le poëte & la plupart des ſpectateurs s'étoient trouvés aux combats de Salamine & de Platée. C'eſt un ſoldat qui met ſur la ſcène une action dont il a été témoin. On croit voir ſur-tout la bataille de Salamine, tant il y a d'exactitude & de feu dans la deſcription de l'auteur. Ce n'eſt pas une relation d'après autrui; c'eſt un récit original. On doit remarquer qu'il ne donne que trois cents voiles à l'armée navale des Grecs. Suivant Herodote,

dote,elle étoit de ſept cents vaiſſeaux. Les poëtes flattent ; un hiſtorien dit la vérité.

L'évocation de l'ombre de Darius ſe fait avec une cérémonie & des chants lugubres. Son apparition a cependant je ne ſais quoi de doux & d'affable qui diminue beaucoup l'effroi que devoit cauſer la viſion d'un mort. Les Perſes ſe proſternent; ils n'oſent l'enviſager ni lui parler, non par frayeur à la vue d'une ombre, mais parce que c'eſt leur roi. Quel trait de caractere ! Corneille n'a pas mieux peint les Romains. Les ſpectres n'ont pu réuſſir encore ſur le théatre François. Celui qui paroît dans la tragédie d'Hamlet de Shakeſpear, y produit un effet terrible. Ce genre de machine étoit du goût des anciens. Il eſt bien difficile de l'employer heureuſement.

Il n'y a point d'acte foible dans la tragédie des Perses. Dans le cinquieme, Eschyle porte la pitié jusqu'au sublime, si j'ose risquer cette expression. Xercès arrive les habits déchirés, sans trésor, sans armes, & ne rapportant de son expédition qu'un carquois vuide de fleches. Sa douleur n'est pas celle d'un furieux. Ce sont des regrets d'un Prince magnanime qui gémit de sa défaite, qui s'impute à lui-même le malheur de ses sujets, & qui rend justice à la valeur de ses ennemis. Enfin ce dénoument est conduit avec tant d'art & tant d'intérêt, que les spectateurs en s'applaudissant de la ruine de Xercès, ont dû le plaindre, & que la présence de ce roi sur la scène étoit en même-temps pour les Grecs un sujet de triomphe & un objet de pitié. Cette tragédie est parfaite dans sa simplicité.



LES PERSES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

UN DES VIEILLARDS.

SAGES adminiſtrateurs de cet empire, dépoſitaires du pouvoir & des tréſors de Xercès, pendant que ce fils illuſtre de Darius porte la guerre au fond de la Grece, quel ſera le ſort de ce monarque & de l'armée innombrable qui le ſuit? Mon eſprit eſt agité de fâcheux préſages. Toutes les forces de l'Aſie ſont en Europe. Nos

provinces rappellent en vain leurs jeunes guerriers. En vain nous attendons tous les jours des nouvelles de cette expédition; personne n'arrive. Les murs de Suse, de Cissie & d'Ecbatane sont déserts. Tous leurs habitants ont pris les armes. Les uns servent dans l'armée de terre; les autres sur les vaisseaux. Amistrès, Artapherne, Megabase, Astaspe, rois de différents peuples, mais sujets eux-mêmes du grand roi, commandent sous lui les Perses. La cavalerie & les archers qu'ils menent sont terribles à voir, & plus terribles dans le combat. On compte encore parmi eux Artambare, si adroit à manier un cheval; Masistrès, le vaillant Imœe, habile à tirer de l'arc, Pharandace, & Sosthane, ce fameux dompteur de coursiers. Le Nil nous a aussi envoyé ses héros, Susiscane, Pegastagon, Arsame qui tient sous ses loix la ville sacrée de Memphis, Ariomardus, roi de Thebes; enfin une multitude infinie de matelots Egyptiens. Les peuples efféminés de Lydie ont marché comme

les autres. Metragathe & le généreux Arcée font à leur tête. Les riches citoyens de Sardis ont fourni un grand nombre de superbes chars attelés de quatre & de six coursiers, spectacle effrayant pour l'ennemi. Les Myssiens, voisins du Tmole, armés de lances & de javelots, & qui ont pour chefs, Mardon & Tharubis, veulent partager avec nous l'honneur d'asservir la Grece. L'opulente Babylone a donné des navires & des archers. Tout ce qui est en état de combattre a été assemblé sous les drapeaux de Xercès. On a épuisé d'hommes les vastes contrées de l'Asie. La Perse entiere soupire après le retour de ses enfants. Les peres, les épouses comptent les jours; ce long retardement les fait trembler.

LE CHŒUR.

L'armée royale, cette armée devant qui tombent les remparts, est déja sur le rivage des Grecs. La mer est enchaînée par les vaisseaux de Xercès; ils forment un chemin flottant qui traverse l'Hellespont.

LE CHEF DES VIEILLARDS.

Tout cede au maître belliqueux de l'Asie. La terre disparoît sous ses bataillons; ses flottes couvrent les mers. Ses généraux sont pleins de valeur; ses richesses sont immenses. Ce monarque est égal aux dieux.

Tel qu'un dragon dont l'œil étincelle, ce héros suivi d'armées nombreuses de terre & de mer, pousse impétueusement son char contre l'ennemi. Il mene avec lui le terrible dieu de la guerre. Quels soldats assez braves, quels retranchements assez forts résisteront à ce torrent? La valeur des Perses abat & renverse tout. Mais enfin quel mortel échappe aux coups trompeurs de la fortune? On ne les évite point par adresse. Ses faveurs cachent le piege; on y tombe, & l'on n'en sort plus.

LE CHŒUR.

Le destin l'avoit ainsi résolu depuis long-temps. C'est lui qui inspire aux Perses l'amour effréné de la guerre, le

désir de livrer des combats, & de renverser des villes.

Ils ont appris à naviger sur les vastes plaines de la mer; à braver dans de fragiles vaisseaux ces montagnes d'écume, & ces vagues courroucées que le choc des vents éleve jusqu'aux cieux.

De noires images troublent mon esprit. Hélas! notre armée est loin de ces lieux. Ah! si nos ennemis savoient que l'immense ville de Suze est sans défenseurs.

Cissie, également dépourvue de soldats, court le même danger. Qu'opposeroit-elle à des assauts imprévus? des femmes épouvantées qui ne peuvent que gémir & déchirer leurs vêtements.

Tous les escadrons des Perses, tous leurs bataillons se sont éloignés de ces contrées avec leur roi. Ils ont franchi le détroit qui sépare les bords de l'Europe des rivages de l'Asie.

Les couches nuptiales sont trempées de pleurs. L'époux s'est arraché des bras de l'hymen pour prendre la lance & le bou-

clier. Son épouſe abandonnée le cherche en vain dans ſes foyers triſtes & déſerts.

LE CHEF DES VIEILLARDS.

Pour nous qui habitons ce palais antique de nos ſouverains, qui formons leur conſeil, ne perdons pas de vue l'état préſent de cet empire. Tel eſt notre devoir. Nous ignorons ce que fait le roi, ce reſpectable fils de Darius, que ſa naiſſance rend ſi cher aux Perſes. Nous ne ſavons s'il ſoumettra les Grecs à ſes armes, ou ſi cette fiere nation remportera ſur lui la victoire. Mais la reine ſa mere paroît. Quelle reſpectable princeſſe ! La majeſté des dieux eſt ſur ſon front. Tombons à ſes pieds; rendons à notre ſouveraine les hommages qui lui ſont dûs.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ATOSSA, LES VIEILLARDS.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Reine des Perſes, auguſte épouſe de Darius, vous à qui Xercès doit le jour, mere d'un dieu, femme d'un dieu, puiſſent les armes de votre fils ne point éprouver de revers.

ATOSSA.

Je ſors des appartements que j'occupois avec Darius, & je viens ici vous conſulter, ô ſages vieillards. Je crains que les richeſſes de ce prince ne ſe diſſipent. Leur deſtruction entraîneroit la perte d'un empire autrefois favoriſé des dieux. Que ſervent à un roi de grands tréſors s'il manque de ſujets? Quel ſecours tire-t-il d'un peuple nombreux, ſi ce peu-

ple eſt miſérable? Tout l'or de la terre eſt en ces lieux; mais la terreur y habite, & le monarque en eſt abſent. L'œil du monarque eſt le ſalut de l'état. Vous en qui j'ai tant de confiance, vous dignes chefs de la nation, dans l'incertitude où nous ſommes, aidez-moi de vos conſeils. Votre âge & votre expérience me les rendent précieux.

LES VIEILLARDS.

O reine, un ſeul mot de votre bouche eſt un arrêt. Faut il parler? faut-il agir? Nous n'avons d'intérêts que les vôtres. Commandez.

ATOSSA.

Depuis le départ de mon fils pour l'expédition d'Athènes, d'effroyables ſonges interrompent toujours mon repos. Le plus affreux de tous eſt celui qui m'a tourmenté la nuit derniere. Ecoutez-moi. J'ai vu deux femmes d'une beauté remarquable, & d'une taille au deſſus de la nôtre. L'habit de l'une étoit perſien; le vêtement de l'autre étoit dorique. Elles paroiſ-

ſoient ſœurs. Le ſort avoit donné la Perſe à la premiere ; la ſeconde occupoit la Grece. Il étoit ſurvenu entr'elles un différent. Mon fils a voulu le calmer ; il croyoit y réuſſir en les attachant toutes deux à un même char. L'une docile au frein, ſembloit s'enorgueillir du poids de ſon maître. L'autre s'agitant dans ſes liens a tourné ſes mains furieuſes contre le char, a rompu les rênes & briſé le joug. Xercès eſt tombé dans la pouſſiere. Darius eſt d'abord venu à ſon ſecours ; il avoit pitié de ſon fils ; mais celui-ci rempli de honte & de confuſion déchiroit ſes vêtements. Je me ſuis levée avec terreur ; j'ai baigné mes mains dans une ſource pure, & j'ai couru aux autels des dieux pour les appaiſer par des offrandes. Un aigle eſt venu chercher un aſyle ſur le foyer ſacré. Ce ſpectacle a redoublé ma frayeur. Auſſi-tôt un vautour a fondu ſur l'aigle, & s'eſt mis à le déchirer. L'aigle s'eſt abandonné ſans réſiſtance aux coups redoublés de cet oiſeau. Ce préſage m'épouvante, & vous

en frémissez. Si Xercès triomphe, il est au comble de la gloire. S'il est vaincu, ne lui en faites pas un crime; son entreprise avoit été généralement approuvée. Echappé du péril, il reprendra le gouvernement d'un empire dont il fait le bonneur.

LES VIEILLARDS.

Vous ne devez, princesse, ni trop craindre, ni trop espérer. Priez les dieux de détourner tout ce qu'il y a d'allarmant dans votre songe. Si vous avez vu quelque chose d'heureux, qu'ils l'accomplissent pour nous, pour nos enfants, pour cette ville, & pour tous ceux qui nous sont chers. Offrez des libations à la terre & aux morts. Conjurez votre époux qui vous est apparu cette nuit, de ne vous envoyer du séjour des ombres que de favorables augures, & d'y retenir tous les présages malheureux. Ce n'est pas l'art des devins, c'est la raison même qui nous inspire ces conseils. Nous croyons qu'ils nous seront utiles.

ATOSSA.

Je vais les ſuivre : vous ne pouviez me rien propoſer de mieux ſur les viſions nocturnes qui m'effraient. Détournons-en l'effet en implorant les immortels. De retour au palais nous offrirons des ſacrifices aux dieux du ciel, & aux manes infernaux. Mais ſatisfaites plutôt ma curioſité. En quel pays du monde eſt ſituée la ville d'Athenes ?

LES VIEILLARDS.

Dans les contrées où le ſoleil que nous adorons, diſparoît à nos regards.

ATOSSA.

Mon fils a toujours voulu s'en emparer.

LES VIEILLARDS.

S'il étoit maître d'Athènes, il le feroit bien-tôt de toute la Grece.

ATOSSA.

Les Athéniens ont-ils des armées nombreuſes ?

LES VIEILLARDS.

Ils ont ces mêmes soldats qui ont si souvent vaincu les Perses ([1]).

ATOSSA.

Possedent-ils de grandes richesses?

LES VIEILLARDS.

Ils ont chez eux les trésors de la terre, des sources d'argent.

ATOSSA.

Se servent-ils de l'arc, lancent-ils des fleches?

LES VIEILLARDS.

Non; ils combattent de près avec l'épée & se couvrent de boucliers.

ATOSSA.

Quel est leur roi? Quel souverain commande leurs troupes?

LES VIEILLARDS.

Ils ne sont ni esclaves, ni sujets. C'est un peuple libre.

ATOSSA.

Comment donc peuvent-ils résister à leurs ennemis?

([1]) Gr. Les Medes.

LES VIEILLARDS.

Non ſeulement ils ont reſſiſté à Darius; mais ils l'ont défait. Ils ont détruit ſon armée.

ATOSSA.

Quel funeſte préſage pour nous!

LES VIEILLARDS.

Princeſſe, vous ſaurez bien tôt des nouvelles du roi. Je reconnois un de ſes envoyés qui s'avance vers nous à grands pas. Il nous apprendra quelque événement heureux ou malheureux.

SCENE II.

ATOSSA, LES VIEILLARDS, UN ENVOYÉ DE XERCÈS.

L'ENVOYÉ.

O VILLES de l'Aſie! ô riche empire de la Perſe! un ſeul coup flétrit ta gloire, détruit ta proſpérité. Tout eſt perdu. Quel malheur pour moi d'annoncer de ſi grands malheurs! Mais je ne dois rien diſſimuler.

O reine, ô vieillards, il n'y a plus d'armée; elle a péri.

LES VIEILLARDS.

O revers terrible! ô revers inattendu! Perſes fondez en larmes.

L'ENVOYÉ.

La défaite eſt totale. Je n'eſpérois pas moi-même de revoir ces lieux.

LES VIEILLARDS.

Vieilleſſe importune! N'avons-nous tant vécu que pour être témoins de cette cataſtrophe imprévue!

L'ENVOYÉ.

J'étois préſent à l'action. J'ai vu moi-même tout ce que je viens raconter.

LES VIEILLARDS.

C'eſt donc en vain que les différents peuples de l'Aſie s'étoient unis, qu'ils avoient paſſé les mers pour détruire cette heureuſe Grece, ce pays ſi cher aux dieux.

L'ENVOYÉ.

Les rivages de Salamine, tous les champs voiſins ſont couverts de cadavres de

de nos ſoldats, de ces braves Perſes qui ont péri miſérablement.

LES VIEILLARDS.

Ainſi donc les corps de nos amis & nos proches errent au gré des ondes parmi les débris flottants de nos vaiſſeaux.

L'ENVOYÉ.

Nos arcs n'ont été d'aucun ſecours. Notre flotte n'a pu ſoutenir l'abordage des navires Grecs.

LES VIEILLARDS.

Rempliſſons ces lieux de cris lugubres. Les Perſes n'ont plus d'eſpoir après la deſtruction de leur armée.

L'ENVOYÉ.

Salamine, nom funeſte à nos citoyens! ô ville d'Athènes, je ne penſe point à toi ſans gémir.

LES VIEILLARDS.

O ville d'Athènes, tu remplis de deuil nos familles! Que de femmes de Perſe te demanderont leurs époux! que de filles d'Aſie te demanderont leurs peres!

ATOSSA.

Je me tais, malheureuse que je suis. Le poids de mes infortunes m'accable. Je ne puis parler, ni interroger ce soldat. Mais les dieux l'ordonnent, c'est aux mortels de souffrir. Et toi, retiens tes pleurs, fais nous sans te troubler le récit de ce combat. Quels chefs nous restent? Quels rois avons-nous à regretter?

L'ENVOYÉ.

Leur maître vit encore; Xercès voit la clarté du jour.

ATOSSA.

Tu me rends la vie. La nuit qui enveloppoit déja notre palais, disparoit à mes yeux.

L'ENVOYÉ.

Artembare, commandant de dix mille chevaux, a été tué sur les rochers de Silénie. Dadacès s'est vu renverser de son bord par un coup de lance. Tenagon, ce vaillant chef des Bactriens, est étendu sur les sables de Salamine. Liloee, Arsame,

& Argeste ont trouvé la mort sur la même terre. Arctée venu des sources du Nil, Adevès, Pherès, Sebès & Pharnuebus sont tombés de leur vaisseau. Matallus, couvert d'armes dorées, & qui avoit sous ses ordres trente mille cavaliers noirs (a), le Mage Arabus, Artame de Bactriane, Amistris, Amphistrée, Ariomardus que les peuples de Sardes regretteront long-temps, le beau Tarybis, natif de Lyrnée, suivi de deux cents cinquante vaisseaux, ont aussi perdu le jour. Syennésis, commandant des Ciliciens, le plus intrépide de nos chefs, est mort glorieusement après avoir combattu lui seul un grand nombre d'ennemis. Voilà ceux dont je me rappelle les noms. Mais ce n'est encore que la moindre partie de nos malheurs.

(a) Les Interprétes Latins ont traduit ainsi ce vers *ἵππου μελαίνης ἡγεμὼν τρισμυρίας*. *Dux triginta millium equorum nigrorum*. Il falloit mettre *equitum* au lieu d'*equorum*. Le mot *ἵππος* signifie cheval & cavalerie. Ὁ *ἵππος* cheval; ἡ *ἵππος* cavalerie. C'est le genre masculin ou féminin qui en décide. On a vu par le dénombrement des troupes de Xercès, qu'il avoit dans son armée des noirs, puisqu'on y comptoit des soldats de la haute Egypte; de la Thébaïde qui confine à l'Ethiopie.

ATOSSA.

Hélas! quelle perte pour nous! Que de gémiſſements je vais entendre! Mais reviens ſur tes pas, dis-moi combien ils avoient de vaiſſeaux pour oſer combattre les Perſes.

L'ENVOYÉ.

Notre flotte étoit infiniment plus nombreuſe que la leur. Les Grecs n'avoient en tout que trois cents navires, parmi leſquels ils en avoient choiſi dix, qui formoient un corps ſéparé. Xercès menoit avec lui mille vaiſſeaux de guerre, & deux cents ſept bâtiments légers qui voguoient avec une extrême vîteſſe. Notre armée étoit, comme vous voyez, bien ſupérieure à celle des ennemis. Un dieu jaloux a peſé nos deſtins dans une balance inégale.

ATOSSA.

Les dieux ont voulu ſauver la ville de Minerve.

L'ENVOYÉ.

Oui, cette ville eſt imprenable. Elle a

autant de remparts que de citoyens.

ATOSSA.

Qui a commencé l'attaque? eſt-ce l'armée grecque? eſt-ce mon fils par un excès de confiance dans le nombre de ſes vaiſſeaux?

L'ENVOYÉ.

Un mauvais génie, une divité fatale aux Perſes a commencé le combat. Un Soldat de l'armée Athéniene vint dire au roi que les Grecs épouvantés n'attendoient que les ombres de la nuit pour ſe dérober par la fuite à une mort certaine. Sur cet avis Xercès ne ſe méfiant point des dieux, ni de la bonne foi du ſoldat, ordonna à tous les commandants, qu'auſſitôt que le ſoleil auroit abandonné les cieux aux voiles obſcures de la nuit, ils fermaſſent tous les paſſages par des vaiſſeaux rangés ſur trois lignes, & que le reſte de la flotte inveſtît de toutes parts l'iſle d'Ajax ([a]). Il en devoit coûter la vie aux officiers chargés de cet ordre, ſi

([a]) Salamine.

les Grecs venoient à s'échapper. Le roi faisoit ces dispositions avec assurance. Il ne prévoyoit pas ce que lui préparoient les dieux. Elles furent exécutées sans négligence & sans confusion. Les troupes se rafraîchirent, & les pilotes préparerent tout sur les vaisseaux Quand les rayons du soleil eurent disparu, & que la nuit profonde eut enveloppé le ciel, les rameurs se placèrent sur les bancs; les soldats prirent leur poste. Tous s'encouragent mutuellement. On leve l'ancre, les rangs sont gardés, & à la faveur des ombres les commandants disposent leurs vaisseaux suivant les ordres du roi. Cependant la nuit s'avance & les Grecs ne pensent point à fuir. L'aurore blanchit de ses feux la terre & le ciel. Aussi tôt il s'éleve de l'armée des Grecs un cri perçant, que les rochers de l'isle nous renvoyent avec éclat. Les Perses trompés dans leurs projets, sont saisis d'effroi. Le cri des ennemis n'étoit point une clameur confuse qui annonçât la fuite. C'étoit le signal du

combat. Le ſon de la trompette les embraſe; l'onde gémit ſous les rames. Tous leurs vaiſſeaux ſe déploient devant nous. L'aile droite ſe met la premiere en mouvement; le reſte de la flotte ſuit. Nous entendons partout voler ces mots: *Allez ſoldats Grecs, ſauvez votre patrie, ſauvez vos enfants, vos femmes, les temples de vos dieux & les tombeaux de vos ancêtres. Un ſeul combat décidera de leur ſort.* Nous répondons par nos cris accoutumés. Il falloit ſe hâter. Les proues d'airain ſe heurtent. Les Grecs commencent le choc. Un de leurs navires frappe un bâtiment Phénicien. Tous les autres attaquent chacun le leur. Notre flotte ſoutient avec ſuccès leur premier effort. Mais ſe trouvant reſſerrée dans le détroit, nos vaiſſeaux ne pouvoient plus ſe donner mutuellement de ſecours. Ils s'entrechoquent, les rames ſe briſent. Les Grecs toujours en bon ordre nous accablent de tous côtés. Nos vaiſſeaux ſont renverſés, coulent à fond. La mer diſparoît ſous un amas prodigieux

de débris flottants & de morts. Les rivages, les rochers voifins font couverts de cadavres. Le défordre fe met parmi les Perfes; ils prennent la fuite. Les Grecs les pourfuivent comme des animaux épouvantés, les bleffent, les écrafent, les tuent avec des tronçons d'armes ou de rames brifées. Des voix lamentables, d'affreux hurlements fe faifoient entendre fur les flots; le carnage dura jufqu'à la nuit. Non, dix jours entiers ne me fuffiroient pas pour raconter en détail les pertes que nous avons faites. Sachez feulement que jamais en un feul jour il n'a péri tant de mortels.

ATOSSA.

Hélas! hélas! un déluge de maux va fondre fur la Perfe, & fur toutes les nations barbares!

L'ENVOYÉ.

Il s'en faut bien que ce foient-là nos plus triftes calamités. Ce premier revers a été fuivi d'un accident qui le furpaffe.

ATOSSA.

Eh que pouvions nous essuyer qui l'emportât sur cette infortune ! Ne me cache rien. Qu'est-il arrivé de plus à notre armée ?

L'ENVOYÉ.

L'élite des Perses, ces jeunes guerriers si distingués par leur naissance, par leur valeur, par une fidélité à toute épreuve pour le roi, ont péri misérablement & sans honneur.

ATOSSA.

O déplorable journée ! & quel coup du sort nous les a ravis ?

L'ENVOYÉ.

Il y a vis-à-vis de Salamine, une petite isle déserte, consacrée au dieu Pan, & dangereuse pour les vaisseaux. C'est-là que le roi avoit envoyé cette troupe choisie de guerriers pour faire main-basse sur tous les Grecs qui s'y réfugieroient après leur défaite, & pour secourir les Perses que la mer y jetteroit. Il se trompoit bien dans son espérance. Les vainqueurs ont

débarqué dans cette iſle, & l'ont entourée, ſans laiſſer aucune iſſue à ces malheureux Perſes qu'ils ont d'abord aſſaillis d'une grêle de pierres & de traits. Ils fondent enſuite ſur eux, les percent à coups d'épée, les hachent en pieces, les égorgent inhumainement juſqu'au dernier. Xercès, témoin de ce maſſacre, d'une hauteur où il s'étoit placé, ſur le rivage de la mer, pouſſoit des cris pitoyables, & déchiroit ſes vêtements. Auſſitôt il a commandé à ſes troupes de terre de prendre la fuite. Il a fui lui-même avec précipitation. Voilà le malheur que vous aurez encore à pleurer.

ATOSSA.

O fortune ennemie, que tu trompes l'eſpoir des Perſes! C'eſt donc ainſi que mon fils s'eſt vengé des Athéniens! Quoi! nos pertes de Marathon ne ſuffiſoient-elles pas? Xercès comptoit les réparer; il en eſſuie de plus grandes. Mais en quel lieu ſe ſe ſont retirés les malheureux reſtes de la flotte? où les a tu laiſſés?

L'ENVOYÉ.

Ils ont fui de toutes parts & en défordre où le vent les pouffoit. Les débris de l'armée de terre ont été détruits dans les champs Béotiens. Plufieurs font morts de foif. D'autres, & je fuis du nombre, réduits aux derniers abois, ont gagné la Phocide, le pays des Doriens, & les bords du golphe Maliaque, où le fleuve Sperchius décharge fes eaux. De-là nous avons paffé dans l'Achaïe, & chez les Theffaliens (a)

(a) Tout ce détail topographique depuis ces mots *ont gagné la Phocide*, a befoin d'éclairciffement. L'Achaïe prife en général étoit la *pure Grece* ou l'*Hellade*. Elle renfermoit l'Attique, la Béotie, la Doride, les Locres, la Phocide, & l'Etolie. Si Efchyle n'avoit voulu parler que de l'Achaïe prife dans ce fens général, il n'y auroit pas ajouté l'énumération de lieux qui en faifoit partie Il a moins voulu défigner encore l'Achaïe proprement dite, terminée au feptentrion par le golphe de Corinthe, qui étoit directement oppofé au chemin que prirent les troupes de terre de Xercès après leur déroute. On voit par le récit de l'Envoyé que ces troupes laifferent à leur gauche le Golphe de Corinthe, & par conféquent l'Achaïe propre, & fe jetterent fur la droite pour traverfer la Phocide, la Doride, & gagner le Sperchius. Quelle eft donc cette Achaïe qu'Efchyle place au-delà de cette riviere & du golphe Maliaque ? Strabon nous l'indique. C'eft la Phtiotide, contrée méridionale de la Theffalie. Strabon devient ici le fcholiafte d'Efchyle. Ce même géographe nous apprend que fuivant la tradition des Grecs, les Phtiotes Achéens avoient accompagné Pélops dans le Péloponèfe, qu'ils s'étoient établis dans la Laconique, & que non

qui nous ont fourni des vivres. Mais la plûpart de nos soldats y ont péri de misere. Nous avons ensuite parcouru la Magnésie, la Macédoine, la riviere d'Axius, les marais de Thrace, le mont Pangée, & la terre des Edoniens. Un froid soudain nous surprit en ces lieux pendant la nuit. Les eaux du Strymon se glacerent. Ceux qui se piquoient le moins de Religion, imploroient ardemment la terre & le ciel. Nous traversâmes le fleuve sur la glace. Les troupes qui passerent avant le lever du soleil, n'essuyerent point d'accident. Mais quand ses rayons eurent pénétré le sein des eaux, & que le dégel eut commencé, la glace se rompit en mille endroits sous les pieds des soldats. Ils tomboient les uns sur les autres; heureux celui qui étoit d'abord suffoqué. Après tant de périls, après avoir souffert dans la Thrace de nouvelles fatigues & de nouveaux dangers, nous

seulement le Péloponèse, mais particuliérement la Laconique, en avoient pris le nom d'Achaïe; d'où il faudroit conclure que la Phtiotide est la véritable Achaïe, l'Achaïe primitive. Il semble en effet que c'étoit aussi l'opinion d'Eschyle.

ſommes arrivés enfin, en bien petit nombre, dans notre patrie & dans nos maiſons. La Perſe ne ſauroit aſſez pleurer cette jeuneſſe guerriere, l'ornement & l'eſpoir de ce royaume. Je vous ai fait un récit fidele; mais j'ai omis bien des circonſtances de ce déſaſtreux événement

LES VIEILLARDS.

Fatal deſtin, tu as épuiſé tes rigueurs ſur cet empire.

ATOSSA.

Reine malheureuſe! Déplorable armée! ô ſonges! ô apparitions nocturnes, avant-coureurs trop certains de nos revers! Et vous en qui je me confiois, vous m'avez trompée par de vaines conjectures. Je ſuivrai cependant vos premiers conſeils. J'offrirai des ſacrifices aux dieux du ciel, à la terre & aux divinités infernales. Hélas! quand j'en ai fait le vœu tout étoit déja perdu. Mais il nous ſera peut-être utile, ſi nos maux ne ſont pas ſans remede. Continuez à nous ſervir fidélement. Conſolez mon fils s'il arrive avant que je ſois

de retour, accompagnez-le au palais. Qu'il n'ajoute pas ſon propre déſeſpoir à tant de malheurs.

SCENE III.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

O JUPITER, tu as donc anéanti l'armée des Perſes, cette fiere & nombreuſe nation! tu as rempli de deuil les villes de Suſe & d'Ecbatane. Les femmes & les filles participent à nos douleurs; elles verſent des torrents de larmes; elles déchirent leurs voiles. Ce ſexe tendre & délicat ne ſoutient plus la vue des couches voluptueuſes où l'hymen lui prodiguoit ſes plaiſirs. L'épouſe pleure ſon époux ; nous pleurons nous-mêmes le malheur général.

La Perſe entiere eſt dépeuplée d'habitants. Xercès les a tous emmenés ; Xercès les a tous perdus; Xercès a mis imprudemment ſes tréſors & ſes ſoldats ſur une flotte qui a péri. A quoi nous

ſert aujourd'hui le regne heureux de Darius ſon pere, ce prince ſi utile & ſi cher aux peuples qu'il gouvernoit!

Tous les ſoldats, tous les matelots de l'empire s'étoient embarqués. Il ne reſtoit plus de navires dans nos ports. Les vaiſſeaux des Grecs les ont tous briſés, ou les flots les ont engloutis. Le roi lui-même ne s'eſt échappé qu'avec peine des mains de l'ennemi, à travers les froides ſolitudes de la Thrace.

Hélas! que de cadavres de Perſes ſont étendus ſur les rivages de Cychrée & de Salamine! Pleurez, livrez-vous au déſeſpoir, provinces d'Aſie. Gémiſſez, & que vos cris retentiſſent juſqu'aux cieux.

Les corps de nos compatriotes ſont le jouet des tempêtes & des monſtres marins. Point de famille qui ne ſoit en deuil; point de pere qui ne regrette ſon fils. Les vieillards entendent ces plaintes; ils les partagent, ils ſont accablés de douleur.

L'Aſie va changer de face. Nos loix

feront fans pouvoir, nos monarques fans tributs, le trône fans adorateurs. La force de nos rois eft détruite. Plus de frein qui contienne les murmures. Quand le maître eft foible, le peuple eft hardi. Les foutiens de l'autorité royale n'exiftent plus; ils ont abreuvé de leur fang les fillons de l'ifle d'Ajax.



ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATOSSA, LES VIEILLARDS.

ATOSSA.

AMIS, la crainte accompagne le malheur ; la confiance fuit la profpérité. Les dieux n'offrent à mes regards que des objets effrayants ; le cri du malheur retentit à mon oreille. Je fuccombe à ma terreur. J'ai quitté les ornements royaux ; j'arrive ici du palais fans fuite & fans char, pour préfenter au pere de Xercès les dons expiatoires qui appaifent les morts. J'apporte le lait le plus doux, du miel délicieux, de l'eau d'une fontaine pure, du vin que des vignes choifies ont produit, de l'huile dont l'odeur flate les fens, & des couronnes formées des plus belles fleurs. Et vous, fages Perfes, chantez des

hymnes en l'honneur des dieux infernaux. Appellez l'ombre du divin Darius, pendant que je fais ces libations.

LE CHŒUR.

Acquittez-vous, grande reine, acquittez-vous d'un devoir ſacré. Nous allons invoquer dans nos chants ces dieux terribles. Déités du royaume ſombre, ô terre, ô Mercure, & toi Monarque des morts, divinités ſaintes, rendez à la clarté du jour l'ame du héros que nous attendons! Si de nouveaux coups nous menacent, lui ſeul peut nous apprendre à les éviter.

Il nous écoute, ce roi fortuné, ce prince égal aux dieux. Il prête l'oreille à nos voix barbares, à nos funèbres gémiſſements. Il entend le récit de nos miſeres; oui, ſon cœur en eſt ému dans les enfers.

O terre, ô vous tous à qui les mânes obéiſſent, ouvrez les portes de vos régions obſcures à notre auguſte ſouverain. Laiſſez-nous revoir encore le plus grand roi qui ait jamais régné ſur les Perſes.

Quel prince! quelles vertus! quelles

mœurs! ô tombeau qui renfermes des restes si précieux! ô Pluton, tu feras paroître devant nous ce roi respectable, ce roi modele des rois!

Il n'exposoit point inutilement ses armées. Il ne les livroit pas à d'inévitables périls. Nous trouvions en lui toute la prudence & toute la bonté des dieux. Jamais nos soldats n'ont eu de chef plus sage ni plus expérimenté.

O roi, ô notre ancien maître, viens, parois, monte sur le sommet de ce monument avec tout l'appareil de la majesté royale! O Darius, pere de ton peuple, ô Darius!

Pere & seigneur de Xercès, apprends ses adversités & les nôtres. La nuit des enfers a déployé sur nous ses ombres. Toute notre jeunesse a péri. O Darius! ô pere de ton peuple! ô Darius!

Hélas! hélas! ô souverain adoré que nous regrettons encore, pourquoi tant de malheurs affligent-ils ton empire? Tu n'y trouveras plus de vaisseaux ni de soldats.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

L'OMBRE DE DARIUS, ATOSSA, LE CHŒUR.

L'OMBRE DE DARIUS.

DIGNES héritiers de la fidélité de vos peres, généreux vieillards, autrefois compagnons de ma jeunesse, quels fléaux menacent vos villes? Vos gémissements ont déchiré la terre pour venir jusqu'à moi. Je frémis en voyant mon épouse, saisie d'effroi, me présenter au pied de ce mausolée des offrandes d'expiation. Je les ai reçues. Vous-même, vous versez des pleurs sur mon tombeau; vous m'avez appellé par des évocations lamentables. On sort difficilement des enfers. Les dieux souterrains reçoivent avidemment leur proie, & ne la rendent

point. Mais ils me traitent avec clémence. Je suis venu promptement. Quel nouveau revers accable les Perses ?

LE CHŒUR.

Nous n'osons t'envisager, ombre (*) de notre maître ; nous n'osons t'adresser la parole. Notre ancien respect pour toi renaît dans nos cœurs.

L'OMBRE DE DARIUS.

Vos pleurs m'ont arraché du séjour des morts. Ne perdez point le temps en vaines excuses ; parlez en peu de mots. Laissez-là cette vénération outrée ; parlez.

(*) Les anciens croyoient que les ombres n'avoient que l'espace d'une nuit pour revenir sur la terre. C'est pour cela qu'Anchise dit à Enée :

Jamque vale, torquet medios nox humida cursus ;
Et me sævus equis oriens afflavit anhelis.

Tiresie dans une des satyres d'Horace, termine ainsi sa conversation avec Ulysse :

. . . . *sed me*
Imperiosa vocat Proserpina.

Shakespear dans sa tragédie d'Hamlet à suivi ce préjugé des anciens, l'ombre du Roi se retire aussitôt que le jour paroît :

. . . . fare thee well at once ;
The glow-wom shews the matin to be near . . .

LE CHŒUR.

Nous n'osons nous flater par des mensonges; nous n'osons nous affliger par de tristes vérités.

L'OMBRE DE DARIUS.

Puisque je ne saurois les rassurer, c'est à vous que je m'adresse, ô reine illustre, vous qui partagiez si dignement mon trône & ma couche. Suspendez vos larmes; parlez-moi sans rien déguiser. Les mortels ne sont que trop sujets à l'adversité; elle les suit sur les flots & sur la terre. Il n'est point de longue vie sans de grands malheurs.

ATOSSA.

O le plus fortuné des hommes, ô prince dont la félicité égaloit celle des dieux, comment avez-vous joui d'une prospérité si durable? heureux sur-tout d'être mort avant ce dernier triomphe des Grecs qui nous couvre d'opprobre & de douleur. O Darius, je n'abuserai pas de vos moments. Je n'ai qu'un mot à dire. Tout est renversé dans ce royaume; tout est perdu.

L'OMBRE DE DARIUS.

Que m'apprenez-vous ! Sont-ce des maladies contagieuſes, ſont-ce des troubles inteſtins qui déſolent vos contrées ?

ATOSSA.

Non. Mais toutes nos forces ont été détruites par les Athéniens.

L'OMBRE DE DARIUS.

Lequel de mes enfants commandoit cette expédition ?

ATOSSA.

L'impétueux Xercès qui y avoit mené toutes les troupes de l'empire.

L'OMBRE DE DARIUS.

Eſt-ce par terre ou par mer qu'il a fait une ſi téméraire entrepriſe ?

ATOSSA.

Par terre & par mer.

L'OMBRE DE DARIUS

Eh comment une armée ſi nombreuſe a-t-elle pu traverſer les flots ?

ATOSSA.

Sur des vaiſſeaux liés enſemble qui for-

moient un large chemin au travers de l'Hellefpont.

L'OMBRE DE DARIUS.

Quoi ? Il a ofé fermer ainfi le paffage du Bofphore!

ATOSSA.

Il l'a ofé. Un mauvais génie lui en avoit infpiré le deffein.

L'OMBRE DE DARIUS.

Redoutable & pernicieux génie qui lui a troublé la raifon.

ATOSSA.

L'événement en eft la preuve.

L'OMBRE DE DARIUS.

Et qu'eft-il enfin arrivé ?

ATOSSA.

La perte de nos vaiffeaux a caufé la perte de nos troupes.

L'OMBRE DE DARIUS.

Toute l'armée a donc été détruite ?

ATOSSA.

Sa défaite a dépeuplé la ville de Sufe.

L'OMBRE DE DARIUS.

Quel fuccès d'un fi formidable armement!

ATOSSA.

La Bactriane y a perdu toute ſa jeuneſſe.

L'OMBRE DE DARIUS.

Roi malheureux! de quel ſecours il ſe voit privé !

ATOSSA.

Xercès s'eſt ſauvé, dit-on, avec un petit nombre de ſoldats.

L'OMBRE DE DARIUS.

Comment l'a-t-il pu? Quels lieux lui ſervent d'aſyle? Que fait-il ?

ATOSSA.

Il a repaſſé ſur ce pont de vaiſſeaux qui joignoit les deux continents.

L'OMBRE DE DARIUS.

Eſt-il bien ſûr qu'il ait regagné l'Aſie?

ATOSSA.

Le bruit en eſt général; perſonne n'en doute.

L'OMBRE DE DARIUS.

Que les prédictions de l'oracle ont été promptement remplies! Jupiter en a conſommé l'effet ſur mon fils. J'avois conjuré les immortels de reculer au temps le plus

éloigné cet accompliſſement ſiniſtre. Mais qui court vers l'abyme, y eſt entraîné par les dieux. Mon fils a ouvert dans cet empire une ſource intariſſable de maux. L'imprudent! Il a cru commander à l'Helleſpont comme à un eſclave. Ces flots qui coulent ſous l'empire d'un dieu, il a voulu leur donner des fers, les enchaîner ſous ſes vaiſſeaux. Mortel, il a prétendu diſputer aux dieux leur pouvoir, & ſubjuguer Neptune. Que je crains pour les tréſors amaſſés pendant mon regne? Ils deviendront la proie de l'ennemi.

ATOSSA.

Votre fils a trop écouté les diſcours dangereux des courtiſans. Ils lui diſoient ſans ceſſe que vous aviez acquis par vos armes de grandes richeſſes pour vos enfants, & qu'au lieu de les augmenter, il ſe contentoit d'en jouir, & ne faiſoit d'exercices militaires que dans ſon palais. Excité par leurs reproches, il réſolut enfin cette expédition contre la Grece.

L'OMBRE DE DARIUS.

Conſeils déteſtables, ſuivis d'un affront qu'on n'oublira jamais, du coup le plus accablant qui ait frappé la ville de Suſe, depuis que Jupiter a réuni ſous un ſeul roi toutes les provinces de l'Aſie. Le premier fut un Mede. Son ſucceſſeur, qui étoit ſon fils, gouverna ſes états avec ſageſſe. Le troiſieme fut Cyrus, ce monarque ſi fortuné, ſi cher à ſes ſujets. Il ſoumit les peuples de Lydie, les Phrygiens & l'Ionie entiere. Le ciel le favoriſa toujours à cauſe de ſes vertus. Son fils fut le quatrieme roi. Mardis lui ſuccéda, prince qui deshonoroit ſa patrie & le trône. Le vaillant Artapherne, & quelques-autres conjurés le tuerent en trahiſon dans ſon palais. Après lui, regnerent ſucceſſivement Maraphis & Artapherne. Enfin le ſort me décerna la couronne. J'ai porté la guerre en pluſieurs contrées, mais je n'ai jamais eſſuyé de ſi grand revers. Mon fils eſt dans la fougue de l'âge; il ne ſe ſouvient plus de mes

avis. Vous l'éprouvez, ô mes fideles contemporains; tous les regnes de mes prédécesseurs, joints au mien, n'ont pas causé de si grands maux à la Perse que le regne seul de Xercès.

LE CHŒUR.

O notre ancien maître, quel conseil nous donnerez-vous? Comment ce peuple abattu se relevera-t-il de sa chûte?

L'OMBRE DE DARIUS.

En ne faisant plus la guerre aux Grecs, quand vous auriez encore une armée plus nombreuse que la premiere. La terre même s'est soulevée contre vous; la terre combat pour eux.

LE CHŒUR.

Que prétendez-vous dire? En quoi leur donne-t-elle du secours.

L'OMBRE DE DARIUS.

En détruisant par la faim leurs ennemis présomptueux.

LE CHŒUR.

Mais si nous levions des troupes sûres & choisies.

L'OMBRE DE DARIUS.

Celles mêmes qui vous reſtent encore en Grece, n'en reviendront pas.

LE CHŒUR.

Quoi toute l'armée des barbares ne retourne-t-elle pas d'Europe en Aſie par le détroit de l'Helleſpont ?

L'OMBRE DE DARIUS.

Vous n'en reverrez qu'un petit nombre, s'il faut juger de l'avenir par le paſſé; car les oracles des dieux ne s'accompliſſent point à demi. C'eſt donc en vain que mon fils, toujours plein d'un fol eſpoir, laiſſe en Europe une armée d'élite. Elle campe ſur les bords du fleuve Aſopus, où bien-tôt détruite par le fer, elle engraiſſera les champs Béotiens. Ce ſera le digne prix de l'audace impie des chefs & de l'inſolence des ſoldats. Les dieux vengeront le pillage & l'incendie de leurs temples, leurs autels abattus, leurs ſtatues traînées dans la fange, & foulées aux pieds. Le châtiment égalera le crime. Ces maux ne ſont pas encore à leur comble;

ils ne font que commencer. Des montagnes de cadavres s'éleveront dans les campagnes de Platée. Les Grecs feront un carnage si horrible des Perses, que des monceaux d'ossements entassés diront encore aux mortels, jusqu'à la troisieme génération, que l'homme ne doit pas s'élever au-dessus de la condition humaine, & que les disgraces & les pleurs sont les fruits d'une insolente témérité. Témoins de la vengeance des dieux, souvenez-vous à jamais des Athéniens & de la Grece. Que vos rois, contents de leur sort, ne forment plus des projets d'usurpation qui ruineroient leurs états. Jupiter, vengeur inflexible, punit les desseins violents. Vous qui possédez la confiance de mon fils, vous dont la sagesse doit éclairer ses actions, conseillez-lui sur-tout de ne plus offenser les dieux par des entreprises téméraires. Et vous, mere de Xercès, allez au-devant de ses pas, & portez-lui des vêtements royaux. Dans l'excès de sa douleur il a déchiré les siens. Tâchez

de le consoler; je sais qu'il n'écoutera que vous. Adieu, je retourne au séjour des morts. Adieu, sages vieillards, dédommagez-vous de vos malheurs par les plaisirs de la vie, & songez que les richesses sont inutiles aux morts.

UN VIEILLARD.

Je frémis du récit & des prédictions que je viens d'entendre.

ATOSSA.

O destin ! que tu m'accables de rigueurs ! mais rien ne m'afflige tant que le désespoir de mon fils, & l'état humiliant où je vais le voir. Hâtons-nous, exécutons les ordres de Darius. Je n'abandonnerai point ce qui me reste de plus cher.

SCENE II.

LE CHŒUR.

QUE notre bonheur étoit grand pendant la vie de Darius! Que notre administration étoit tranquille pendant que ce

roi capable de suffire à tout, irrépro-chable, invincible, égal aux dieux, te-noit les rênes de l'empire!

La victoire suivoit nos armes. La justice & les loix gouvernoient nos villes. Heu-reux & triomphants à la guerre, nous en revenions sans être épuisés de fa-tigues & de travaux, & nous retrouvions dans nos maisons tous les plaisirs de la paix.

Que Darius a pris de villes! Qu'il a fait de conquêtes sans traverser les bords de l'Halys, sans sortir même de son palais! Il avoit subjugué les Acheloïdes dans la mer de Thrace, les terres du Continent voisin, leurs places fortes. Les rivages de l'Hellespont, la Propontide, l'embou-chure de l'Euxin, les isles de ces mers, Lesbos, Samos si fertile en oliviers, Chio, Paros, Naxe, Mycone, Tenos & Audras le reconnoissoient pour maître. Il s'étoit emparé des isles qui touchent presque le Continent. Il possédoit Lemnos, la Crete, Rhodes, Gnide, les villes de Chypre

Chypre, Soles, Paphos, Salamine ([a]), dont les fondateurs étoient sortis de cette isle où nous venons d'éprouver un si grand revers. L'Ionie, cette contrée grecque, si riche & si peuplée, avoit embrassé ses loix. Ses troupes nationales & ses alliés formoient une armée invincible. Tout a changé; la fortune & les dieux nous abandonnent. Les Perses sont vaincus sur terre & sur mer.

([a]) Eschyle parle ici de Salamine, ville de Chypre, fondée par Teucer, frere d'Ajax, & fils de Telamon qui regnoit à Salamine sur les côtes de l'Attique, où se donna la fameuse bataille que perdit Xercès. Teucer honora du nom de Salamine, la ville qu'il bâtit en Chypre.



ACTE V.

XERCÈS, LE CHŒUR.

XERCÈS.

MALHEUREUX! Ah malheureux que je suis! Quel destin! Quel coup imprévu! Fortune injuste, que tu frappes cruellement les Perses! Comment survivrai-je à tant de honte! Mes genoux chancellent sous moi; je frissonne à la vue de ces citoyens éplorés. O Jupiter, pourquoi ne m'as tu pas plongé dans l'ombre éternelle avec mes soldats?

LE CHŒUR.

Prince infortuné, qui commandiez une armée si nombreuse & si brillante, le sort des combats l'a donc détruite. La Perse vous redemande en pleurant cette multitude innombrable de sujets dont vous avez peuplé les enfers. Tant de guerriers, l'espérance & la fleur de cet

empire, ont été maſſacrés par le fer des Grecs.

XERCÈS.

Ah! quelle armée j'ai perdue!

LE CHŒUR.

L'Aſie ſuccombe, ô grand roi. L'Aſie eſt dans l'opprobre & dans la douleur.

XERCÈS.

Oui, je le reconnois, oui, je ſuis la cauſe unique des malheurs de ma famille & de la nation.

LE CHŒUR.

Votre retour excite nos larmes; il eſt annoncé par des gémiſſements univerſels. Nous ne pouvons vous recevoir qu'au bruit de nos plaintes, de nos pleurs & de nos cris.

XERCÈS.

Pleurez, ô mon peuple. Elevez juſqu'au ciel vos voix lamentables. Je ſuis en proie à toutes les horreurs du ſort.

LE CHŒUR.

Soumis à vos ordres, nous pleurerons l'infortune de nos citoyens; nous pleure-

rons leurs enfants ensevelis dans les mers. Les cieux retentiront de nos sanglots & de nos soupirs. Mars a redoublé la force & le courage des Grecs; il a profité des ombres de la nuit pour attaquer notre armée.

XERCÈS.

Hélas! criez, murmurez, interrogez-moi, je répondrai à tout.

LE CHŒUR.

Comment remplacerez-vous tant d'amis? Où trouverez-vous des chefs tels que Pharandace, Susas, Pelagon, Dotame, Agabate, Psammis & Susiscane?

XERCÈS.

Précipités du vaisseau Phénicien qu'ils montoient, ils ont rougi de leur sang les bords escarpés de Salamine.

LE CHŒUR.

Hélas! qui nous rendra Pharnuchus, Ariomardus, ce guerrier si intrépide, le roi Sebalcès, Memphis, Tharubis, Masistrès, Artambare & Hystæmas?

XERCÈS.

Infortunés! Ils font tous morts dans un feul combat, en tournant leurs regards vers les murs odieux d'Athènes!

LE CHŒUR.

Auriez-vous auffi perdu ce miniftre fidele en qui vous aviez tant de confiance, cet infpecteur général de vos armées, le fils de Batanochus? Où font Alpifte, Parthée, Œbarès?

XERCÈS.

O fort de la guerre!

LE CHŒUR.

Vous annoncez aux Perfes les derniers malheurs.

XERCÈS.

C'eft vous-même qui rouvrez mes plaies en me rappellant tant de guerriers que j'aimois, & dont la perte m'eft affreufe. La douleur & l'amitié crient au fond de mon cœur.

LE CHŒUR.

Vous ne parlez point de Xante qui commandoit dix mille foldats Mar-

des ([a]), du vaillant Ancharès, d'Arface, de Diexis, de Cidagate, ni du hardi Lytimne, fi terrible aux ennemis, la lance à la main.

XERCÈS.

Ils ont perdu la vie; mais leurs corps n'ont pas été mis fur des chars couverts de riches pavillons, à la fuite de l'armée. Ils font reftés fur le champ de bataille, étendus dans la pouffiere comme de fimples foldats ou de vils coureurs.

([a]) Sranley a rendu cet endroit bien differémment dans fa verfion larine. *Attamen aliud quod defideramus*, dit le Chœur, *Mardonem virorum miriadum principem*. Certe verfion a été adoprée par Corneille de Paw, dans fa belle édition d'Efchyle en 2 vol. in-4°. On l'a auffi employée dans l'édirion in-12 de Glafgow. Si ce n'eft pas le fens d'Efchyle, ce n'eft pas du moins un contre-fens. Ils onr lû Μάρδων' par élifion, c'eft-à-dire Μάρδωνα. Paw le dit formellement en un feul mor : *mallem* Μάρδων'. Moyennant quoi la phrafe grecque eft réguliete, & la verfion exacte. Je crois cependant que le vérirable fens d'Efchyle eft celui que j'ai employé dans ma traduction. Toutes les éditions de ce Poëte, fans en excepter celles où fe trouve la verfion latine, font uniformes dans la maniere dont le rexte de ce paffage eft imprimé ; point d'apoftrophe entre Μάρδων, & ἀνδρῶν, ni de virgule entre μυριόνταρχον & Ξάνθην. Elle eft au conrraire après ce dernier mot. Au furplus les Mardes étoient des peuples voifins des Perfes, & qui pouvoient leur être foumis, quoique Strabon ne le dife pas.

LE CHŒUR.

Cruels destins! nos maux assouviroient les regards même de la vengeance.

XERCÈS.

O honte éternelle, accablante!

LE CHŒUR.

Accablante à jamais. L'univers en est témoin. Les Perses ont attaqué les Grecs; les Grecs ont battu les Perses.

XERCÈS.

J'ai perdu mon armée, & je vis encore!

LE CHŒUR.

Tout est-il donc anéanti? Tout est-il détruit?

XERCÈS.

Vous voyez ce qui me reste.

LE CHŒUR.

Quoi, prince?

XERCÈS.

Ce carquois unique.

LE CHŒUR.

Que voulez-vous dire?

XERCÈS.

Oui, ce carquois où étoient mes fleches.

LE CHŒUR.

C'eſt-là ce que vous rapportez d'un ſi prodigieux armement.

XERCÈS.

Soldats, équipage de guerre, armes, tréſors, tout a diſparu.

LE CHŒUR.

Le courage des Grecs ne nous étoit pas connu.

XERCÈS.

Ah ! c'eſt une nation pleine de valeur. Nous l'avons éprouvé contre notre attente.

LE CHŒUR.

Ainſi nos vaiſſeaux ont pris la fuite devant les leurs.

XERCÈS.

J'en ai déchiré de rage mes vêtements.

LE CHŒUR.

Hélas ! hélas !

XERCÈS.

Exclamation bien foible dans nos malheurs.

LE CHŒUR.

Nous le sentons, rien ne les égale.

XERCÈS.

Quelle affliction pour les Perses! Quelle joie pour les Grecs!

LE CHŒUR.

O perte irréparable!

XERCÈS.

J'en reviens sans suite & sans escorte.

LE CHŒUR.

Vos amis ont eu la mer pour tombeau.

XERCÈS.

Donnez-leur des larmes, & retirez-vous dans vos maisons.

LE CHŒUR.

O calamités! ô miseres!

XERCÈS.

Partagez mes gémissements.

LE CHŒUR.

C'est un cruel remede à nos maux.

XERCÈS.

Formons des concerts lugubres; unissez votre désolation à la mienne.

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! ô jour de deuil & de déſeſpoir!

XERCÈS.

Frappez vos poitrines; imitez les tranſports des Myſiens.

LE CHŒUR.

O douleurs! O douleurs!

XERCÈS.

Déchirez vos vêtements; arrachez vos cheveux.

LE CHŒUR.

O douleurs! ô douleurs!

XERCÈS.

Pleurez avec moi, pleurez, & retirez-vous dans vos maiſons.

LE CHŒUR.

La terre eſt baignée de nos pleurs.

XERCÈS.

Pleurez encore, pleurez toujours.

LE CHŒUR.

O Perſe! O malheureuſe Perſe!

XERCÈS.

Traverſez lentement la ville; rempliſſez-là de vos cris.

LE CHŒUR.

O Perſe ! ô malheureuſe Perſe !

XERCÈS.

Hélas ! hélas ! ô mon armée ! ô mes vaiſſeaux !

LE CHŒUR.

O honte ! ô défaite ! nous ſuivons vos pas ; nous gémiſſons avec vous.

Fin du dernier Acte.

AGAMEMNON,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

AGAMEMNON.

CLYTEMNESTRE.

ÆGYSTHE.

CASSANDRE.

UN OFFICIER DU PALAIS.

UN HERAULT.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

La scène est devant le palais des rois d'Argos.

PRÉFACE.

La tragédie d'Agamemnon a le défaut de plusieurs de nos pieces modernes. Ses premiers actes ne sont qu'une longue exposition ; l'action commence au quatrieme. Le spectacle en devoit être fort beau. Le cinquieme acte est du plus grand intérêt. Ici comme ailleurs Eschyle se soutient parfaitement dans l'art des caractères. Les personnages de Clytemnestre & de Cassandre ne laissent rien à désirer.

Les loix de la vraisemblance sont ridiculement violées dans cette tragédie. Agamemnon arrive à Mycènes moins de vingt-quatre heures après la prise de Troye, c'est-à-dire, que dans ce court espace de temps, il s'est em-

paré de cette ville, & l'a renverſée de fond en comble, a fait allumer les ſignaux du mont Ida, a partagé le butin, donné ſes ordres pour le départ de l'armée, s'eſt embarqué ſur ſes vaiſſeaux, a eſſuyé une violente tempête qui a diſperſé la flotte, & s'eſt vu dans les murs d'Argos. Eſchyle, qui avoit fait la guerre ſur la mer Egée, n'ignoroit pas que le trajet depuis Troye juſqu'aux ports de l'Achaïe, eſt d'autant plus conſidérable, qu'après avoir traverſé obliquement une aſſez vaſte étendue de mer, il faut tourner une partie de l'iſle d'Eubée, & entrer par le golphe Mœliaque dans le canal de l'Euripe pour ſe rendre par un long circuit dans les ports de l'Aulide, où Agamemnon vient débarquer. On a accuſé Racine d'avoir péché contre la vraiſemblance quand il a fait dire à Mithridate

Mithridate dans l'expoſition magnifique de ſes projets contre les Romains :

> Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.
> Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
> Aux lieux où le Danube y vient finir ſon cours ?

& je ne vois pas cependant ſur quoi ſe fondoient les cenſeurs de Racine ; car où eſt l'impoſſibilité que des vaiſſeaux faſſent dans deux jours le trajet de Nymphée, à l'embouchure du Danube, & qu'une armée de terre ſe rende enſuite en trois mois des bords de cette riviere dans la campagne de Rome ? C'eſt tout au plus une ſuppoſition qui, quoique un peu forcée, ne va pas contre l'ordre poſſible des événements. Mais la narration d'Eſchyle eſt abſurde. On n'a pas la reſſource de le juſtifier par l'obſcurité des expreſſions. Dans cet endroit ſon texte eſt clair comme le jour.

En général, le ſtyle de cette tragédie eſt obſcur. Il eſt plus concis, plus métaphorique & plus hardi que celui des autres tragédies du même poëte. On devine cette piece plus qu'on ne l'entend. L'ancien ſcholiaſte n'a pu la ſuivre; il l'abandonne preſque par-tout. Je me flate cependant que ceux à qui la langue grecque eſt familiere, & qui prendront la peine d'examiner avec ſoin, & le texte à la main, cette traduction, y trouveront de l'exactitude & de la clarté. J'eſpere au moins qu'ils me pardonneront mes fautes en faveur des difficultés peut-être inſurmontables que j'ai eu à combattre. Saumaiſe ne connoiſſoit rien de ſi obſcur que cette tragédie d'Agamemnon. Il eſt vrai que ce ſavant homme n'avoit pas les ſecours que nous avons eus depuis, & ſans leſ-

quels j'aurois encore plus mal réuſſi qu'un autre. J'ai rendu littéralement, mais avec autant d'élégance qu'il m'a été poſſible, les figures & les métaphores dont cette piece eſt remplie. Les lecteurs jugeront par-là du ſtyle & du génie d'Eſchyle.

On doit beaucoup aux commentaires & aux notes de Stanley; ſans lui Paw eut été bien embarraſſé dans pluſieurs endroits, ce qui ne l'empêche pas d'orner la plûpart de ſes remarques, de cet honnête refrain: *Stanleius ineptit, Stanleius cæcutit, Stanleius delirat.*

Ce Corneille de Paw a très-bien reſtitué ou interprêté un grand nombre de paſſages d'Eſchyle, & nous lui devons une ſuperbe édition de ce poëte en deux volumes in-4°.

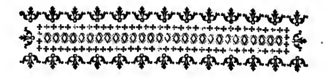
Seneque ou l'auteur des tragédies

qui lui ſont attribuées, a fait un Agamemnon. C'eſt une déclamation dramatique, ornée quelquefois d'aſſez beaux vers ſententieux, mais languiſſante, froide, dépourvue d'action & d'intérêt. Il y a dans cette piece une deſcription de tempête de cent vingt-un vers. Eſchyle n'en a employé que vingt-un pour décrire la même tempête. Mais quelle différence de de force & d'expreſſion! On apperçoit déja dans l'Agamemnon grec, quoiqu'il ne ſoit pas de Sophocle,

Cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la foibleſſe latine.

La tragédie d'Agamemnon fut repréſentée pour la premiere fois ſous l'archonte Philoclès, la ſeconde année de la vingt-huitieme olympiade. Elle remporta le prix.





AGAMEMNON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

UN OFFICIER DU PALAIS.

QUAND les Dieux me délivreront-ils du pénible emploi dont on m'a chargé? Du haut de ce palais où je ſuis comme enchaîné, je conſidere ſans relâche la vaſte étendue des cieux, le concours nocturne des étoiles (1), le coucher & le lever des

(a) *Le Grec*; l'aſſemblée des aſtres nocturnes.

aſtres, la viciſſitude des ſaiſons. J'épie l'inſtant où brillera le ſignal de feu dont on eſt convenu pour annoncer la priſe de Troye. Ainſi le veut la reine dont j'entrevois les deſſeins ſecrets. Expoſé pendant la nuit à toutes les injures de l'air, je ne puis ni je n'oſe m'abandonner au ſommeil. Si je veux charmer mes inſomnies par des chants, un torrent de larmes coule de mes yeux, à la vue du déſordre affreux qui regne dans ce palais. Mais nos peines vont finir. J'apperçois de loin au milieu des ténebres cette lueur tant déſirée. Je te ſalue, flambeau ſalutaire, garant certain d'un événement qui remplira d'allegreſſe les contrées d'Argos. Eveillons ſans tarder l'épouſe d'Agamemnon; que le palais retentiſſe de cris de joie, puiſqu'Ilion eſt enfin au pouvoir des Grecs comme cette flamme m'en avertit. Grace au ſignal, je publierai le premier la victoire de nos maîtres. Que j'aurai de ſatisfaction de baiſer la main de mon roi! Je n'en dis pas davantage; il y auroit trop de riſque

à parler. Si ces voûtes pouvoient ſe faire entendre, que ne diroient-elles pas !

SCENE II.

CHŒUR DE VIEILLARDS D'ARGOS.

LE CHŒUR.

VOICI la dixieme année que les redoutables ennemis de Priam, Ménélas & Agamemnon, ces deux puiſſants rois, fils d'Atrée, ſont partis de ce rivage avec la flotte grecque, compoſée de mille vaiſſeaux. Ils ne reſpirent que guerre & que vengeance, ſemblables à des vautours qui ayant perdu leurs petits, voltigent inutilement autour de leur nid déſert, & pouſſent des cris aigus pour exciter Apollon, Pan ou Jupiter à livrer les raviſſeurs aux furies.

Ainſi le maître des dieux a voulu que les Atrides priſſent les armes contre Alexan-

dre, à cauſe d'une femme qui a ſouvent changé d'époux. Il expoſe pour elle les Grecs & les Troyens aux fatigues d'un long ſiege, & à toute l'horreur des combats. Le ſort décidera du ſuccès. Les pleurs ni les libations ne touchent pas les Parques. Elles ſont inſenſibles aux ſacrifices lugubres que nous leur offrons.

Pour nous dont l'âge a épuiſé les forces, & qui n'avons pu marcher à cette expédition, nous traînons ici une vieilleſſe inutile. Le ſang pur & vif qui anime la jeuneſſe, s'eſt épaiſſi dans nos veines. Inhabiles aux travaux de Mars, conſumés par les années, nous ſommes plus foibles que des enfants. Nos jours paſſent comme un ſonge.

Et vous, fille de Tyndare, reine d'Argos, quel beſoin, quel événement vous oblige de faire tant de ſacrifices aux dieux? Les autels des divinités domeſtiques, ceux des déités céleſtes, terreſtres & infernales, ſont couverts de feux & de préſents. Une eſſence pure & précieuſe en-

tretient des clartés qui s'élevent jusqu'au ciel; on apporte du palais les gâteaux préparés pour les offrandes. Dites-nous ce qu'il vous est permis de révéler. Guérissez nos peines qui augmentent quelquefois, & quelquefois sont appaisées par des présages heureux.

Nous pouvons prédire le sort de nos guerriers. L'âge & l'expérience nous instruisent. Les deux plus grands princes de la Grece, suivis de leurs alliés & de la fleur de nos soldats, sont partis sous de favorables auspices pour renverser les murs de Troye. Deux aigles, oiseaux de Jupiter & rois des oiseaux, l'un blanc & l'autre noir, avoient dévoré sous le vestibule du Palais un animal timide & fécond qui n'avoit pu se dérober à leur poursuite. Chantez, chantez des vers lugubres; mais que le présage en soit heureux.

Le respectable devin de l'armée reconnut dans ces oiseaux, les vaillants fils d'Atrée & les autres chefs, qui s'empa-

roient de leur proie & leur dit: Après un long siége vous prendrez la ville de Priam. Ses remparts seront détruits; ses trésors pillés, les citoyens mis dans les fers. Mais craignez que les maux d'Ilion ne retombent sur ses vainqueurs. Diane irritée contre les oiseaux de Jupiter, vengera sur eux leur cruauté. Le festin barbare des aigles leur coûtera cher. Chantez, chantez des vers lugubres; mais que le présage en soit heureux.

La déesse qui protege les petits oiseaux que leur foiblesse empêche encore de voler, & les nourrissons des hôtes des bois, veut que nous annoncions en même-temps la victoire des aigles & leur punition. O divinité redoutable, n'excite pas des vents qui retardent la navigation des vainqueurs. Ne leur prépare pas quelque nouveau sacrifice qui engendre des haines, qui ne soit point accompagné de festin, & où l'on foule aux pieds les droits de l'hymen & du sang. Il est encore dans ce palais des femmes offensées qui n'ont

pas oublié leur fille (a). Tels sont les triomphes mêlés de revers, que Calchas a prédits à nos rois. Remplis du même esprit, chantez, chantez des vers lugubres; mais que le présage en soit heureux.

Que Jupiter, quel qu'il soit, & sous quelque nom qu'on l'adore, nous écoute favorablement. C'est sur lui seul, si nous sommes sages, que nous devons nous reposer des soins embarrassants qui nous occupent.

Tel sorti de la poussiere étoit parvenu au plus haut degré de puissance. Son audace bravoit tout. Un pouvoir plus grand que le sien l'a fait rentrer dans le néant. Quiconque l'honore avec joie en obtient ce qu'il désire, s'il se soumet respectueusement à ce dieu. Il donne la prudence aux mortels. Ses châtiments les corrigent. Les songes mêmes de la nuit leur donnent de

(a) Allusion au sacrifice d'Iphigénie. Clytemnestre, mere de cette Princesse, prétendoit venger la mort de sa fille par le meurtre d'Agamemnon; mais ce ne fut qu'un prétexte dont elle se servit pour sacrifier son époux à son amant. Cet endroit, ainsi que quelques autres, prépare obscurément & laisse entrevoir la catastrophe.

triſtes leçons. C'eſt malgré nous quelquefois que la ſageſſe nous éclaire; & cette utile violence eſt un bienfait des dieux.

Le chef général des Grecs ſupportoit patiemment les obſtacles qui l'arrêtoient, ſans en accuſer les devins, tandis que l'armée étoit retenue au-delà de Chalcis ſur les bords orageux de l'Aulide. Des vents contraires ſoufflant des rives du Strymon repouſſoient ſans ceſſe leurs vaiſſeaux. Pilotes & ſoldats, tous ſe conſumoient en de vains efforts. Ils périſſoient miſérablement ſur ce rivage. Mais Diane les menaçoit encore de plus grandes rigueurs. Calchas déclara aux deux rois ce qu'elle exigeoit d'eux. Accablés de douleur, ils frappoient la terre de leur ſceptre, & pleuroient amérement.

Les Grecs ſont perdus ſi je déſobéis, s'écria l'aîné des Atrides. Je me perds moi-même ſi je livre une fille, l'eſpoir & l'ornement de ma maiſon, & ſi ces mains paternelles verſent ſon ſang ſur l'autel. Quelque parti que je prenne, il m'en coû-

tera des pleurs. Que ferai-je hélas! Abandonnerai-je la flotte grecque & la cause de mes alliés? Non, que le sacrifice d'Iphigénie désarme le courroux des Dieux, & nous rende les vents propices. Poursuivons à ce prix notre vengeance, & partons.

Ainsi prit-il malgré lui cette résolution impie & barbare. Il subit le joug de la nécessité, source cruelle pour les hommes, d'audace & de repentir. Que les conseils de l'infortune & du besoin sont dangereux! Ce pere dénaturé immola sa propre fille pour venger l'enlèvement d'une femme, & pour assûrer à sa flotte une heureuse navigation. Les prieres, les pleurs ni la virginité de cette jeune princesse ne toucherent point les Grecs, qui ne soupiroient qu'après le combat.

Agamemnon ordonna aux prêtres de l'enlever comme une victime, & de l'étendre sur l'autel, enveloppée de voiles, après lui avoir fermé la bouche pour empêcher qu'elle ne poussât des cris, ni ne

[illegible] des imprécations dont il redoutoit l'effet. Pendant que les flots de son sang rougissoient la terre, ses regards mourants portoient la pitié dans le cœur même des sacrificateurs. Elle sembloit parler encore à son pere ; lui rappeller les marques de tendresse qu'il avoit reçues de sa fille, ces festins solemnels qu'elle embellissoit par sa voix, ce temps où l'on félicitoit Agamemnon d'avoir donné le jour à Iphigénie.

Nous n'avons pas vu le reste & nous n'en saurions parler. Calchas obtint ce qu'il voulut. Ceux qui ont beaucoup souffert désirent de connoître l'avenir, parce qu'ils espérent un changement heureux. Mais ne cherchons point à lire dans ce même avenir s'il nous doit être funeste. C'est s'affliger avant le temps. Les décrets du sort sont infaillibles. Puissent-ils nous ramener de beaux jours, & couronner ainsi les vœux du peuple d'Argos.

❁

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLYTEMNESTRE, CHŒUR D'ARGIENS.

LE CHŒUR.

RECEVEZ nos respects, grande reine. L'hommage vous en est dû, comme épouse d'un roi puissant qui vous a confié pendant son absence le gouvernement de l'état. Est-ce pour rendre grace aux dieux ou pour les fléchir que vous offrez des sacrifices? Daignez répondre à des sujets empressés, mais qui respecteront votre silence.

CLYTEMNESTRE.

Que l'aurore qui a succédé à cette nuit, répande en ces lieux d'heureuses nouvelles. Vous en apprendrez qui surpasse-

ront votre espoir. La ville de Priam est enfin sous la puissance des Grecs.

LE CHŒUR.

Que dites-vous? j'ai peine à le croire.

CLYTEMNESTRE.

Oui, Troye est prise, n'en doutez pas.

LE CHŒUR.

La joye qui me saisit, m'arrache des larmes.

CLYTEMNESTRE.

Votre zèle éclate dans vos yeux.

LE CHŒUR.

Mais quelle certitude avez-vous de ce grand événement?

CLYTEMNESTRE.

Toute la certitude possible, si les dieux eux-mêmes ne me trompent.

LE CHŒUR.

Ajouteriez-vous foi aux visions d'un songe?

CLYTEMNESTRE.

Non, je me défie trop des effets trompeurs du sommeil.

LE CHŒUR.

Vous vous livrez peut-être à des bruits incertains qui vous flattent.

CLYTEMNESTRE.

Je ne suis pas d'un âge à être si crédule.

LE CHŒUR.

Dans quel temps les Grecs se sont-ils emparés de Troye?

CLYTEMNESTRE.

La nuit derniere, la nuit qui a précédé ce jour.

LE CHŒUR.

Et qui vous en a informée si promptement.

CLYTEMNESTRE.

Les feux allumés sur le mont Ida [a].

[a] Tout ce détail géographique est très-clair, & ne contient que des particularités possibles, quoique des censeurs en ayent chicané la vraisemblance en quelques endroits. Le savant Vossius en a démontré l'exactitude & la possibilité. Je vais rapporter ses propres expressions, dont Corneille de Paw a fait usage dans ses notes sur Eschyle. *Quod si fabulosæ sint faces istæ Agamemnoniæ quas Æschylus memorat, Clytemnestræ fuisse nuntias Trojæ captæ, saltem certum est veras esse potuisse; cum faces in Ida accensæ facile possint videri ab iis qui in summo Athone versantur, ac quivis nuntius similiter per faces traduces ex uno monte in altum ad remotissima etiam loca momento pene possit pervagari . . . clarè conspicitur Athos cum cælum*

Des fanaux placés de diſtance en diſtance, ont ſervi de ſignal; celui du mont Ida pour le promontoire de Mercure dans l'iſle de Lemnos; celui-ci pour le mont Athos, conſacré à Jupiter, d'où la lumiere d'un troiſieme fanal, qui pouvoit éclairer les flots de l'Helleſpont, a porté ſon éclat juſqu'aux ſommets de Maciſte. Là de nouveaux feux ſe ſont élevés ſoudain, & tout auſſi-tôt apperçus ſur les ondes de l'Euripe, ont averti les gardiens

eſt ſerenum, ex Helleſponto & Aſiatico; multò autem clarius ex Ida monte. (*Iſaac. Voſſius ad Melam Lib. I. cap.* 2). L'emplacement du Maciſte paroît d'abord cauſer quelque embarras. Il faut néceſſairement que cette montagne ſe trouve dans la direction la plus naturelle & la plus commode pour la circulation des ſignaux. Toute difficulté à cet égard eſt levée par Pline, qui met le Maciſte au nombre des cinq montagnes de l'iſle de Leſbos. Cela poſé, prenons les cartes du royaume de Priam & de l'ancienne Grece, & notre Eſchyle à la main, traçons une ligne droite du mont Ida en Phrygie, au mont Athos en Macédoine par l'iſle de Lemnos & le Promontoire de Mercure; une autre ligne du mont Athos au mont Maciſte dans l'iſle de Leſbos, ſans iſle, cap, ni promontoire entre deux, qui puiſſe empêcher la vue du ſignal; une troiſieme ligne partant du mont Maciſte, laquelle traverſera l'iſle d'Eubée & l'Euripe juſqu'au Meſſape, montagne de Béotie, ainſi des autres lignes. Nous trouverons après cette opération que la géographie d'Eſchyle eſt exacte; qu'elle eſt nettement décrite dans ſes vers, & que l'hiſtoire des ſignaux, quoique fabuleuſe, eſt au moins très-vraiſemblable.

du Meſſape. Ceux-ci, par un immenſe braſier, ont rendu le ſignal qu'ils recevoient. La flamme brillante, tel qu'un aſtre radieux, a éclairé au-delà des champs d'Aſope, le faîte du Citheron, où des gardes vigilants ont d'abord allumé un fanal plus grand que les autres. Son éclat s'eſt répandu rapidement ſur le lac Gorgopis, & juſques ſur les montagnes de Mégare, qui n'ont point interrompu cette communication, & l'ont continuée à leur tour par des matieres combuſtibles, dont la clarté s'élevant au-deſſus des bords eſcarpés du Golphe Saronique, eſt parvenue ſur le mont Arachné, ſur les hauteurs voiſines de Mycènes, & enfin dans le palais des Atrides. C'eſt par cette diſpoſition exacte de ſignaux, que la lumiere du mont Ida, renvoyée d'un lieu à l'autre, a dans peu d'inſtants, frappé nos regards. Ce ſont-là des nouvelles ſûres, que le roi mon époux m'envoye des rivages Troyens.

LE CHŒUR.

Nous en rendrons bien-tôt grace aux Dieux. Mais dans l'étonnement où nous sommes, daignez, grande reine, nous assurer encore si cet indice est certain.

CLYTEMNESTRE.

Oui, je le répete, Troye est au pouvoir des Grecs. Je crois entendre un mélange affreux de clameurs diverses ([a]). Les voix des vainqueurs & des vaincus; des cris de triomphe, des cris de désespoir. Les uns étendus sur les corps mourants de leurs peres & de leurs freres, les serrent avec douleur, dans des bras qui ne sont plus libres. Les soldats fatigués d'un combat nocturne, affamés des biens que renferme cette ville, courent en désordre de tous côtés. Ils entrent au hasard dans les maisons des Troyens pour s'y délasser des travaux du jour, & de la rigueur des nuits. Ils y

(a) Il y a ici dans le texte Grec deux vers ridicules sur le melange de l'huile avec le vinaigre, que j'ai supprimés dans la traduction, mais que j'indique au lecteur dans cette note, pour lui faire connoître exactement l'original. Ce sont au surplus les seuls vers de cette nature que j'aie eu à retrancher dans toutes les tragédies de cet auteur.

dorment paiſiblement ſans avoir beſoin de garde. Qu'un reſpect religieux pour les divinités de Troye, pour les dieux de Phrygie, pour leurs temples, pour leurs autels, aſſûre aux Grecs leur conquête, & les préſerve de tout accident. Puiſſe l'armée victorieuſe ne pas s'abandonner à l'yvreſſe des ſuccès, & ne point former de vœux coupables. Les vainqueurs ne doivent plus penſer aujourd'hui qu'au retour. S'ils reviennent chargés de la colere céleſte, ils pourront échapper aux coups ordinaires du haſard; mais la vengeance des dieux veille toujours; ils ne l'éviteront pas. C'eſt ce que je penſe. Faſſe le ciel que leur félicité ne ſoit pas mêlée de revers. Je leur ſouhaite un bonheur parfait.

LE CHŒUR.

Reine d'Argos, vos ſentiments ſont au-deſſus de votre ſexe. Perſuadés de la vérité de vos diſcours, nous allons offrir aux dieux nos hommages. La reconnoiſ-

ſance des humains eſt agréable aux immortels.

SCENE II.

LE CHŒUR.

Je te ſalue, ô roi des dieux, ô nuit favorable, nuit bienfaitrice, qui as déployé tes ombres ſur les tours de Troye, comme des rêts inviſibles, où les citoyens de tout âge & de tout rang ſont tombés dans la ſervitude, ſans en pouvoir ſortir. Honorons le protecteur de l'hoſpitalité, Jupiter, qui a puni les attentats du raviſſeur. Il tenoit depuis long-temps ſon arc; il attendoit le moment; le trait eſt parti, & ne s'eſt point égaré dans les airs.

A ces coups on reconnoît ſa main. Quiconque oſe dire que les dieux ne daignent pas regarder les actions des hommes, & qu'ils laiſſent impunément fouler aux pieds les droits les plus ſaints, eſt un impie. Nous voyons le contraire dans la poſtérité

de tant de mortels coupables. La providence punit ſur les enfants les guerres injuſtes & l'inſatiable cupidité des pères. Ne déſirons que la ſageſſe, pour nous mettre à l'abri des revers. Les richeſſes ne ſont point un rempart contre la juſtice outragée. Les violateurs de ſes autels, y trouvent la mort.

([a]) Le fils de Priam n'a pu réſiſter à l'amour indomptable des plaiſirs. Vainement éclairé ſur ſon malheur, il n'a que trop vu l'abyme où il ſe précipitoit. Toujours vicieux malgré ſes infortunes & ſes défaites, & tel qu'un enfant qui court après l'oiſeau fugitif, il a perdu le fruit de ſes crimes, & a cauſé la perte entiere des Troyens. Au milieu des forfaits le recours aux dieux eſt inutile. Ils puniſſent le coupable auteur de tant de maux. Paris a ſuccombé ſous leur vengeance; Paris, qui ſans reſpect pour

(a) Tout ce morceau eſt ſinguliérement difficile & obſcur dans le Grec. J'ai tâché avec le ſecours des notes de Stanley & de Paw, de lui donner un ſens raiſonnable & analogue au ſujet.

les droits de l'hoſpitalité, n'a pas rougi de ſouiller le palais des Atrides, & de ravir l'épouſe de Ménélas.

Cette femme infidelle laiſſant aux Grecs les apprêts effrayants de la guerre, le bruit des ſoldats, le tulmute des matelots, a porté pour dot à Troye les batailles & la mort. Elle s'enfuit ſecrettement, mais ſans crainte, comme ſans pudeur, de la maiſon de ſon époux. Les devins pouſſoient des cris lugubres. O palais déſert! ô roi malheureux! ô lit nuptial! ô ſouvenir des voluptés de l'hymen? Abſente, on croyoit la voir encore dans ce palais infortuné. Son image regnoit toujours ſur ſon époux, dont les déſirs la ſuivoient au-delà des mers. Tout autre objet étoit odieux à ce prince. Il ne voyoit qu'elle; il ne reſpiroit que pour elle.

Un ſommeil troublé par des regrets, lui rappelloit en vain ſes plaiſirs. Biens trompeurs que l'on croit poſſéder, mais qui s'échappent de nos mains, évanouis avec le ſonge. Tels, & plus cruels encore,

étoient les tourments domeſtiques de Ménélas. Ils ſont retombés ſur la Grece entiere. Ses campagnes & ſes villes ſont dans l'affliction & dans le deuil. Pour tant de guerriers qu'elle a envoyés au ſiege de Troye, il ne lui revient que des armes, des cendres & des oſſements.

Funeſtes échanges de Mars! Ce ſanglant arbitre des combats, après avoir immolé nos héros ſur les rivages d'Ilion, nous renvoye leurs triſtes reſtes dans de funebres urnes d'airain. On déplore leur ſort; on exalte la ſcience militaire des uns, le trépas honorable des autres. Hélas! dit-on en murmurant, il ſont morts pour une femme adultere. Les fils d'Atrée en gémiſſent en ſecret au milieu de leur triomphe. Les champs Phrygiens ſont couverts de tombeaux de jeunes Grecs. La terre conquiſe eſt le cercueil des conquérants.

Les reproches du peuple ſont le châtiment des rois. Je crains d'apprendre encore de nouveaux malheurs. Les dieux ne ſont point grace aux mains meur-

trieres. La prospérité ne dérobe pas l'homme injuste aux furies vengeresses ; elles le sont rentrer dans le néant d'où il étoit sorti. La gloire est un fardeau quand elle attire la haine. C'est un coup de foudre qui brûle les yeux. Pour moi, je ne désire que des biens qui n'excitent point l'envie. Je ne veux ni prendre des villes, ni me voir moi-même réduit en captivité.

L'apparition des signaux a répandu dans tout Mycènes le bruit de la victoire des Grecs. Qui sait si cette nouvelle est vraie ? Elle n'est point fausse si elle vient des dieux. Mais seroit-il raisonnable de s'en rapporter uniquement à un prétendu signal ? A la cour des femmes on triomphe avant l'événement. Leur crédulité trompe d'abord le public ; mais ces bruits vains qu'elles répandent sont bien-tôt dissipés([a]).

(a) Je ne puis croire avec les Commentateurs & le P. Brumoy, que le chœur prononce devant Clytemnestre un dicours aussi insultant pour elle. Qu'eut-elle fait sur le Théatre pendant qu'on y a chanté des hymnes ? Ce qu'elle dit en ouvrant le troisiéme acte, se rapporte aux premiers doutes que les vieillards lui avoient temoignés sur la vérité de son récit.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR.

CLYTEMNESTRE.

Nous faurons dans peu s'il faut ajouter foi au préfage de tant de feux allumés, ou fi ce n'eft qu'un indice impofteur, femblable aux vifions incertaines d'un fonge. Mais j'apperçois fur le rivage un hérault couronné d'olivier. Il eft tout couvert de pouffiere. Ce fignal eft plus fûr que celui des feux. Son récit mettra le comble à notre joye. Ecartons toute autre idée. Puiffe l'événement furpaffer encore notre efpérance & nos défirs.

LE CHŒUR.

Que celui qui feroit des vœux contraires en foit le premier puni.

SCENE II.

CLYTEMNESTRE, LE HÉRAULT, LE CHŒUR.

LE HÉRAULT.

O MA PATRIE, ô rives d'Argos, je vous revois enfin après une absence de dix ans. Malgré tant de naufrages j'entre dans le port. Non, je n'espérois plus de mourir dans le pays de mes peres, & de mêler ma cendre à la leur Je vous salue ô terre natale, ô lumiere du soleil. O Jupiter, souverain de ces contrées, reçois mon hommage; ô vainqueur du serpent Pithon, ne nous accable plus de tes traits. Nous n'avons que trop éprouvé tes rigueurs sur les rivages du Scamandre; sois aujourd'hui notre protecteur. Je conjure aussi les divinités des combats, Mercure le dieu des héraults & leur vengeur, les héros qui nous ont vu partir pour aller à Troye, je les conjure de recevoir favo-

rablement ſur ces bords les reſtes de notre armée. O palais des rois, ô reſpectable demeure, ô dieux domeſtiques, ſi jamais la préſence d'Agamemnon vous a cauſé de la joye, faites-lui l'accueil qu'il mérite, après avoir été ſi long-temps ſans le voir. Il nous ramene les beaux jours éclipſés par ſon abſence. Honorez un vainqueur qui a renverſé les murs de Troye avec les armes vengereſſes de Jupiter. Les temples & les autels de cette ville ne ſubſiſtent plus; ſes campagnes ſont entiérement ravagées. C'eſt l'ouvrage de votre roi, de l'aîné des Atrides, ce prince heureux & plus digne qu'aucun autre de l'hommage des mortels. Paris ni ſes citoyens ne ſe vanteront point de nous avoir fait plus de mal qu'il n'en ont ſouffert de notre part. Coupables de fraude & de rapt, le fils & les ſujets de Priam ont été doublement punis. En perdant le fruit de leur crime, ils ſe ſont perdus eux-mêmes, & leur empire eſt anéanti.

CLYTEMNESTRE.

Soyez le bien venu, hérault des Grecs.

LE HÉRAULT.

Mes vœux ſont comblés. Je mourrai content, quand les dieux l'ordonneront.

CLYTEMNESTRE.

L'amour de la patrie a bien tourmenté votre cœur.

LE HÉRAULT.

Je ne puis la revoir ſans pleurer de joye.

CLYTEMNESTRE.

Vous connoiſſez donc les tranſports que ce ſentiment inſpire.

LE HÉRAULT.

Eh! comment pourrois je les exprimer!

CLYTEMNESTRE.

Hélas! ceux qui en ont éprouvé de pareils, vous l'apprendront.

LE HÉRAULT.

Vous attendiez impatiemment une armée qui n'étoit pas moins impatiente d'arriver.

CLYTEMNESTRE.

Je ne gémiſſois que trop en ſecret.

LE HÉRAULT.

Pouviez-vous voir avec peine une ſi importante expédition ?

CLYTEMNESTRE.

Le ſilence eſt depuis long-temps l'unique remede à mes maux.

LE HÉRAULT.

L'abſence de nos rois vous a-t-elle ſuſcité des ennemis ?

CLYTEMNESTRE.

Oui, & qui me feroient dire, comme à vous, que je ne crains plus de mourir.

LE HÉRAULT.

Oubliez des malheurs paſſés. Dans un long intervalle de temps on éprouve néceſſairement du bien & du mal. Les dieux ſeuls jouiſſent d'une éternelle & pure félicité. Quel récit touchant ne pourrois-je pas vous faire des incommodités & des veilles de la navigation, des devoirs pénibles qui ſuccédoient pendant le jour aux fatigues de la nuit ! Mais notre condition

fut bien pire après le débarquement. Couchés ſous les remparts des ennemis, rien ne pouvoit nous garantir de l'humidité de la terre, ni de la roſée du ciel. Les neiges du mont Ida rendoient l'hyver intolérable. Les chaleurs de l'été nous étouffoient ſur les bords d'une mer calme & immobile.

Grace au ciel, nos travaux ſont finis; ils le ſont au moins pour les morts; ce qui ſe paſſe ſur la terre ne les touche plus. Pourquoi rappeller leur ſouvenir? Pourquoi retracer aux vivants des calamités paſſées? Pour nous qui voyons encore le jour, ne parlons plus de diſgraces ni de revers. Nos avantages l'emportent ſur nos pertes. Que tous les lieux éclairés par le ſoleil, que la terre & les mers retentiſſent de notre victoire. Qu'on diſe à jamais: *Les Grecs, après avoir pris la ville de Troye, ont orné de ſes dépouilles tous les temples de la Grece.* Ceux qui verront ces monuments, ceux qui en entendront parler, ne ceſſeront de louer les chefs de cette glorieuſe

glorieuse entreprise, ni d'honorer les dieux qui en ont décidé le succès. Ma commission est remplie ; vous savez tout.

LE CHŒUR.

Je me rends à ce témoignage. La vieillesse ne veut rien savoir imparfaitement. Quel bonheur pour Clytemnestre & pour sa famille ! Nous devons le partager.

CLYTEMNESTRE.

Ce palais a retenti de mes cris de joie à la premiere vue du signal. On m'a reproché cependant ma crédulité. Quoi me disoit-on, vous croyez sur le simple rapport d'un garde qui a vu des feux allumés, que les Grecs ont pris enfin la ville de Troye ? Notre sexe est naturellement présomptueux. Piquée de ces reproches je n'en offrois pas moins des sacrifices (a). Aussi-tôt diverses clameurs se sont élevées confusément dans la ville ; on est accouru dans les temples pour y rendre grace aux dieux ; on a allumé les feux des autels ;

(a) C'est une preuve que Clytemnestre est sortie du théâtre au second acte avant les hymnes du chœur.

on a brûlé des parfums. Mais que me diriez-vous de plus? Le roi m'apprendra le reste. Que j'ai d'impatience de le recevoir! Eh quel jour plus fortuné pour une épouse que celui qui rend à ses voeux un époux triomphant & favorisé du ciel! Annoncez-lui mes transports. Qu'il se hâte d'arriver à Mycenes. Il retrouvera son épouse telle qu'il l'a laissée en partant pour Ilion, attachée à ses devoirs; n'ayant d'amis ni d'ennemis que les siens; fidelle pendant sa longue absence, au dépôt sacré de l'hymen, qui ne s'est permise aucun plaisir, & dont l'oreille n'a point entendu de discours contraires à la pudeur.

LE HÉRAULT.

Dans une femme vertueuse ce discours n'est point vanité, c'est justice.



SCENE III.

LE CHŒUR, LE HÉRAULT.

LE CHŒUR.

La reine en vous racontant ainſi ſa vie, n'a rien dit que de vrai. Mais répondez-moi ; que fait Ménélas ? Arrive-t-il avec vous ? Ce prince eſt le ſoutien & les délices de la Grece.

LE HÉRAULT.

Quand je croirois bien faire en vous déguiſant la vérité, vous ne jouiriez pas long-temps de votre erreur.

LE CHŒUR.

Comment la déguiſer ! Une foule de témoins nous démentiroit.

LE HÉRAULT.

Le vaiſſeau qui portoit Ménélas a diſparu du milieu de la flotte.

LE CHŒUR.

S'en eſt-il ſéparé lui-même en partant de Troye ? Ou n'eſt-ce pas la tempête qui l'en a écarté ?

LE HÉRAULT.

Vous l'avez dit; c'eſt ſon aventure en peu de mots.

LE CHŒUR.

Hélas! a-t-il perdu le jour, ou reſpire-t-il encore? Quels bruits en courent parmi les Grecs?

LE HÉRAULT.

On ignore ſon deſtin. Le ſoleil ſeul qui voit toutes choſes, ſait ce que Ménélas eſt devenu.

LE CHŒUR.

Quel eſt donc cette effroyable tempête que le courroux des dieux a ſuſcitée contre nos vaiſſeaux?

LE HÉRAULT.

Je ne dois pas profaner cet heureux jour par de funeſtes récits. Il eſt conſacré à des actions de graces. Celui qu'on envoie après une défaite, & qui porte triſtement à ſes citoyens la nouvelle de leur déſaſtre, & de la mort ſanglante de tant de braves ſoldats que Mars a immolés; ce meſſager ſiniſtre de tant de maux ne doit parler

que le langage des enfers. Mais moi qui viens annoncer à cette ville floriſſante la victoire & le retour des Grecs, puis-je mêler des images funèbres à des diſcours de joie & de congratulation? Puis-je vous attriſter par le tableau d'une tempête effrayante? L'onde & le feu s'étoient unis contre nous; une nuit épaiſſe redoubloit l'horreur du danger. Les vents de Thrace pouſſoient impétueuſement nos vaiſſeaux l'un contre l'autre. Briſés, renverſés par ce choc, pluſieurs ont péri. Quand le ſoleil a reparu, nous avons vu les flots couverts des débris de nos navires, & de cadavres des Grecs. Un dieu, car ce ne pouvoit être un homme, un dieu a ſauvé le vaiſſeau que nous montions; il a pris en main le gouvernail. La Fortune étoit ſans doute aſſiſe au milieu de nous, ſoit pour nous faciliter l'entrée du port malgré l'agitation des mers, ſoit pour nous garantir des écueils. Mais nous n'en étions pas plus tranquilles, quoique le péril fut paſſé. Nous pourſuivions notre courſe à la faveur

d'un jour ferein, en déplorant le fort de nos malheureux compagnons. Si quelques-uns refpirent encore, ils croyent peut-être que nous ne vivons plus. Nous fommes dans la même crainte à leur égard. Puiffe l'événement nous raffurer. Efpérez fur-tout le prochain retour de Ménélas. Jupiter ne veut pas anéantir la maifon des Atrides. Si par les foins du maître des dieux, ce prince jouit encore de la clarté du foleil, nous pouvons nous flatter de le voir bien-tôt ici. Croyez d'ailleurs que tout eft vrai dans le rapport que je vous ai fait.

SCENE IV.

LE CHŒUR.

QUE c'eft avec vérité qu'on a donné à l'époufe de Ménélas le nom (a) qu'elle porte! Elle n'a point été nommée Helene

(a) L'original eft un jeu de mots puérile fur le nom d'Helene.

par un effet du hasard. On prévoyoit les combats qu'elle causeroit. Que de vaisseaux, que de remparts ont été détruits pour elle! Que de soldats ont perdu le jour! Elle quitta le séjour tranquille de son palais pour s'abandonner sur les mers au souffle orageux des vents. Une armée nombreuse poursuivit le ravisseur à travers les flots jusqu'aux rivages du Simoïs qui furent bien-tôt inondés de sang.

La colere des dieux s'est épuisée sur Ilion. Elle a vengé l'hospitalité violée, sur ceux qui ont osé célébrer par des fêtes & par des chants l'hymen de deux adulteres. Hymnes funestes que la ville antique de Priam a changés en cris lamentables, en regrets éternels, en imprécations contre Paris, unique auteur du renversement de sa patrie.

Priam a nourri dans son sein un lion pernicieux. Ce prince si corrompu fut dans ses premieres années un enfant doux, aimable, que la jeunesse & les vieillards chérissoient également. Son pere le pre-

noit ſouvent dans ſes bras, & ce bon roi s'amuſoit des jeux folâtres de ſon fils.

Il ne tarda pas à découvrir ſon naturel ſauvage. Pour récompenſer ceux qui avoient eu ſoin de ſon enfance, il égorgea leurs troupeaux, en fit un feſtin qu'on ne lui demandoit pas, & porta la déſolation chez les paſteurs infortunés qu'il ruinoit par ce carnage. Ils ſe préparoit ainſi à cauſer de plus grands malheurs.

Helene vint à Troye. On eût dit que cette beauté menoit avec elle la paix, les richeſſes, les douceurs & les plaiſirs de l'amour. Elle accomplît un hymen fatal, un hymen qui fut ſuivi de la plus ſanglante cataſtrophe. Conduites par le dieu vengeur de l'hoſpitalité, les furies ſe jetterent ſur les nouveaux époux, & ſur la famille de Priam.

On dit depuis long-temps que la grande proſpérité eſt féconde, & qu'elle porte dans ſon ſein un germe inépuiſable de diſgraces. Pour moi, je penſe que le crime n'enfante jamais qu'une poſtérité qui lui

reſſemble ; les familles vertueuſes ont des enfants dignes d'elles.

L'injure a beau vieillir. Le moment fatal arrive où elle engendre à ſon tour de nouvelles injures. De celles-ci naiſſent le déſeſpoir, la haine du jour, l'indomptable remords, l'audace impie, enfants ſemblables à leur mere, & qu'elle nourrit dans ſon antre ténébreux.

L'équité ſe plaît ſous des toîts obſcurs ; elle y fait le bonheur des hommes juſtes. Elle ſort avec horreur de ces ſuperbes palais, ſouillés par tant de crimes, pour ſe retirer dans des lieux ſaints, où elle ne proſtitue point ſon encens à des richeſſes mal acquiſes. La juſtice conduit toutes choſes à leur fin.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON *sur son char*, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

ROI puissant, destructeur d'Ilion, fils d'Atrée, que dirons nous pour louer dignement & sans flatterie vos vertus? Plusieurs parmi les hommes veulent paroître justes sans l'être en effet. On pleure avec ceux qui pleurent, sans partager leur affliction. On applaudit au bonheur d'autrui, & on en gémit en secret. Mais quiconque connoît le cœur humain, ne se laisse point séduire aux témoignages extérieurs d'une vaine & froide amitié. Nous ne dissimulerons point, ô grand prince, qu'on vous blâmoit hautement d'armer les Grecs pour une adultere, & d'arracher de leur patrie tant de guerriers

pour les mener à la mort. La victoire a couronné vos travaux. Vous revoyez Mycènes, & vous connoîtrez bien-tôt par par vous-même ceux qui se sont bien ou mal conduits pendant votre absence.

AGAMEMNON.

Que les murs sacrés d'Argos & les dieux de ma patrie reçoivent ici mon premier hommage. Je dois à ces dieux mon retour, & la juste punition de Troye. Les immortels, qui, dans leurs jugements, n'écoutent point le cri des hommes, ont mis dans une urne ensanglantée leur décret contre Ilion, & dans l'autre urne il ne s'est trouvé que l'espoir caduc des Troyens ([a]). Leur ville fume encore. Le feu qui a consumé ses richesses, exhale à travers

([a]) Le P. Brumoi veut que ce soit l'espoir des Grecs. Comment accorder ce sens avec les paroles du texte ἐλπὶς προσῄει χειλὸς οὐ πληρουμένῳ (χύτει). L'espérance des Grecs étant suivie d'une victoire entiere, devoir remplir le vase, pour que son poids pût entraîner la balance; sans quoi la métaphore du poëte ne signifie rien. Elle est très-juste si l'urne qui renferme l'espérance des Troyens, est mise en opposition avec celle où l'on a jetté l'arrêt de leur condamnation. J'aime assez la leçon de Paw;

ἐλπὶς προσῄει χεῖλος οὐ πληρουμένῳ.

Dans le vase opposé, l'espérance n'alloit pas jusqu'au bord.

leurs cendres des tourbillons de noires vapeurs. Rendons-en d'immortelles actions de grace aux dieux. Nos ennemis ont donné dans le piege qu'on leur a tendu. Les ſoldats Argiens, ſortis des flancs d'un cheval monſtrueux, pendant les ténebres de la nuit, ſe ſont jettés ſur les Troyens comme des lions altérés de ſang, & les ont égorgés avec leur roi.

Après ce témoignage public de ma reconnoiſſance envers les dieux, je me hâte, ô ſages vieillards, d'applaudir à vos diſcours. Peu de mortels ſe réjouiſſent ſincerement du bonheur d'un ami. L'envie répand ſon venin dans les cœurs. Ceux qui en ſont infectés, ſouffrent une double peine, leurs propres malheurs & la proſpérité d'autrui. Je l'ai moi-même éprouvé. Ceux qui paroiſſoient le plus dévoués à mes intérêts n'étoient que des ſimulacres, des ombres d'amis. Le ſeul Ulyſſe, quoiqu'il ſe fut engagé malgré lui dans l'expédition des Grecs, m'étoit véritablement attaché. Je lui rends avec

plaiſir cette juſtice, ſoit qu'il ne vive plus ſoit qu'il voie encore le jour. Nous examinerons l'état du gouvernement après avoir célébré des jeux ſolemnels. Ce qu'il y a de bien dans l'adminiſtration publique nous tâcherons de le perpétuer; & dans ce qu'il y a de corrompu, nous employerons ſagement le fer & le feu pour prévenir les progrès du mal. Entrons dans le palais, & rendons grace aux dieux qui daignent m'y ramener. Puiſſai-je y jouir long-temps des fruits de ma victoire.

SCENE II.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR.

CLYTEMNESTRE.

RESPECTABLES citoyens d'Argos, je ne crains pas de vous rendre témoins de tout mon amour pour mon époux. On étouffe avec le temps une fauſſe honte. Ce ne ſont pas des maux étrangers, ce ſont mes propres tourments que je viens raconter,

les tourments que j'ai soufferts pendant le siege d'Ilion. L'absence d'un époux est un grand mal. D'autres chagrins s'y joignent encore; des discours allarmants des nouvelles fâcheuses, des avis sinistres qui se succedent l'un à l'autre. Hélas! si Agamemnon eut été frappé d'autant de traits que mon cœur a ressenti d'atteintes, son corps n'eût pu suffire à de si nombreuses blessures. S'il étoit mort aussi souvent qu'on l'a publié, il auroit eu plus de vies que Geryon ([a]). Au milieu de ces bruits terribles combien de fois des mains cruellement secourables n'ont-elles pas rompu malgré moi les liens où j'allois finir mes jours! Depuis ce temps j'ai cru devoir éloigner d'Argos le jeune Oreste, ce gage précieux de notre foi mutuelle. Ne vous en affligez-pas; il est en sûreté chez le fidele Strophius votre ancien ami de guerre. C'est par le conseil de ce géné-

(a) J'abrege & j'adoucis cette singulière comparaison. Mais j'en avertis le lecteur, pour qu'il connoisse le petit nombre d'endroits où je réforme un peu le texte d'Eschyle.

reux Phocéen que j'ai cherché un azyle à votre fils contre la rébellion qui auroit pu s'élever dans vos états, si le siege de Troye vous eut été funeste. Le peuple aime l'anarchie; & les foibles sont toujours opprimés. Je vous parle avec sincérité. La source de mes pleurs est tarie; j'en ai trop répandu pour en avoir encore à verser. Mais tant de larmes, qui coulent inutilement pendant de longues veilles, m'ont presque ravi l'usage des yeux. Le moindre bruit m'éveilloit. Je voyois alors plus de malheurs qu'il ne pouvoit vous en arriver dans la courte durée de mon sommeil. Mais la présence de mon époux me fait oublier tous ces maux. Elle est pour moi ce qu'est un gardien incorruptible dans un palais, un pilote sur un navire, un fils unique à son pere, le port à des matelots qui se croyent perdus, le calme après la tempête, une source pure pour un voyageur altéré. Quelle joie de voir finir mes tourments! Je ne vous les reproche pas, cher prince, quelque dou-

loureux, quelques longs qu'il ayent été. Defcendez de ce char. Mais que la pouffiere ne fouille point les pas du vainqueur de Troye. Vous à qui j'en ai donné l'ordre, étendez la poupre fous les pieds de votre roi. Ces honneurs lui font dûs. Couvrez ainfi le chemin qui doit le conduire au palais. Le refte me regarde, & j'y pourvoirai avec le fecours des dieux.

AGAMEMNON.

Fille de Leda, vous avez cru que ma longue abfence exigeoit de vous un long difcours. Je fuis perfuadé de votre affliction. Mais laiffez à d'autres le foin de me louer. Epargnez-moi fur-tout ce voluptueux appareil qui ne convient qu'à une femme, ou qu'à un barbare. Ces tapis déployés fur mon paffage, ces cris de peuples profternés autour de moi, font des hommages facrés qui n'appartiennent qu'aux dieux. Un mortel ne peut les recevoir fans profanation. Je ne fuis pas un dieu, je fuis un homme. Cette vaine pompe n'augmentera pas ma gloire. La modération

modération eſt le plus beau don du ciel. N'appellons heureux que celui qui finit ſes jours dans une proſpérité tranquille. Je vivrai ſans allarmes, ſi j'ai toujours les même ſuccès & la même modération.

CLYTEMNESTRE.

Ah! ſeigneur, ne vous refuſez pas à mes inſtances.

AGAMEMNON.

Non, je ſuis inébranlable dans mes ſentiments.

CLYTEMNESTRE.

Eſt-ce un vœu que vous ayez fait par crainte?

AGAMEMNON.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que j'en uſe ainſi.

CLYTEMNESTRE.

Qu'eût fait Priam à votre place?

AGAMEMNON.

Il auroit marché ſur la pourpre au bruit des acclamations.

CLYTEMNESTRE.

Mépriſez les diſcours des hommes.

AGAMEMNON.

L'opinion publique donne la loi.

CLYTEMNESTRE.

Qui n'est point envié ne mérite pas de l'être.

AGAMEMNON.

Il ne sied pas à une femme de disputer si long-temps.

CLYTEMNESTRE.

Il sied quelquefois aux vainqueurs de de se laisser vaincre.

AGAMEMNON.

Vous voulez donc que je cede à vos désirs ?

CLYTEMNESTRE.

J'attends de vous cette complaisance.

AGAMEMNON.

Hé bien ; qu'on me débarrasse promptement de cette chaussure militaire, & marchons. Que je crains les regards des dieux en foulant sous mes pieds ces riches tissus ! Vous l'avez voulu ; c'en est assez. Recevez cependant avec bonté cette étrangere. Jupiter voit d'un œil favorable ceux

dont l'empire eſt doux. Hélas! le joug de l'eſclavage n'eſt en lui-même que trop dur. Cette captive eſt la fleur des richeſſes de Troye. Les Grecs me l'ont cédée; ayez-en ſoin. Mais tout eſt prêt. Commençons cette marche pompeuſe que vous avez ordonnée malgré moi.

CLYTEMNESTRE.

Eh! qu'eſt-ce donc, ſeigneur, que la pourpre? La mer en eſt la ſource inépuiſable. Votre palais eſt plein de tapis & de vêtements de cette couleur. Ah! j'aurois ſacrifié toute la poupre de l'univers; j'aurois conſenti à la voir fouler toute ſous vos pieds, pour obtenir des dieux votre retour. Sous votre ombre bienfaiſante la maiſon des Atrides eſt à l'abri des orages; vous y ramenerez les beaux jours au milieu des hyvers (a). O Jupiter, ac-

(a) Entre ces derniers mots & les ſuivants, il y a dans le grec trois vers qui ont apparemment déconcerté tous les commentateurs d'Eſchyle, à commencer par le vieux ſcholiaſte; Henri Etienne, Canterus, Stanlei, Paw les ont paſſés ſous

compliſſez mes vœux, aidez-moi dans l'exécution de mes deſſeins.

SCENE III.

LE CHŒUR.

QUEL eſt donc ce triſte oracle qui me ſuit par-tout, que je n'ai point demandé, que je n'ai point acheté, & qui bien différent des ſonges trompeurs qu'on oublie, eſt toujours préſent à mon eſprit!

ſilence dans leurs notes, ce qu'on n'attribuera pas ſans doute à la clarté du texte. Les voici:

> Ὅταν δὲ τεύχῃ Ζεὺς τ' ἀπ' ὄμφακος πικρᾶς
> Οἶνον, τότ' ἤδη ψῦχος ἐν δόμοις πέλει,
> Ἀνδρὸς τελείου δῶμ' ἐπιστρωφωμένου.

Ce n'eſt pas que ces vers ſoient inintelligibles en eux-mêmes. Ils ne le ſont, ou ne le paroiſſent que par la difficulté de les lier raiſonnablement dans la traduction avec ceux qui les précédent. Tout ce que Stanlei & Paw y ont compris, c'eſt qu'ἀνὴρ τέλειος ſignifioit époux, mari, *maritus*. On n'en eſt pas plus avancé pour cela. Le ſens littéral de ces trois vers eſt que, *Quand Jupiter fait du vin avec des raiſins, amers* ou *qui ne ſont pas mûrs, le froid regne dans la maiſon, quoique l'époux ſoit de retour.* On voit bien qu'Eſchyle a voulu employer en cet endroit une métaphore qui fût oppoſée à la précédente. Je n'ai pas eu le courage d'inférer ce galimathias dans ma traduction. Les Auteurs des verſions Latines ſont plus hardis. Ils rendent conſtamment le mot par le mot, *verbum verbo*, ſans s'embarraſſer ſi on les entend ou non. Je n'ai guere fait au ſurplus que deux ou trois retranchements de cette eſpece dans les ſept tragédies d'Eſchyle.

Le temps ne peut l'effacer; il m'occupe depuis le jour fatal que la flotte grecque partit pour la guerre d'Ilion.

Je vois Agamemnon; je ne puis douter de ſon retour, & j'entends néanmoins le chant lugubre des furies. Averti par une voix intérieure, je n'oſe me livrer à l'eſpoir. L'agitation ſecrette du cœur eſt un préſage ſûr de funeſtes événements. Faſſe le ciel que mes allarmes ſoient vaines.

La ſanté la plus robuſte a ſon terme, ſans qu'on s'apperçoive de ſon déclin. Elle eſt ſourdement minée par des maux couverts. La fortune la plus ſolide ſe briſe contre un écueil caché. Souvent on ſauve le vaiſſeau en jettant les richeſſes dans la mer. Les dieux réparent la perte & enrichiſſent l'indigent.

Mais par quels enchantements rappellera-t-on à la vie celui dont le ſang a rougi la terre? Jupiter n'eût pas foudroyé Eſculape, s'il eût voulu que les mortels puſſent revenir des enfers. J'en

dirois davantage; mais le deſtin m'impoſe ſilence. Mon cœur prévoit ce que ma bouche n'oſe publier. Je tremble en ſecret; la douleur s'empare de mon ame, & dans le trouble où je ſuis, je ne vois qu'un avenir déſaſtreux.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLYTEMNESTRE, CASSANDRE LE CHŒUR.

CLYTEMNESTRE.

APPROCHEZ, Caſſandre, approchez; puiſque Jupiter veut que vous ſoyez reçue avec humanité dans ce palais. Vous y partagerez la condition de nos eſclaves à l'ombre des autels domeſtiques. Deſcendez de ce char; la fierté n'eſt plus de ſaiſon. Sachez qu'Hercule lui-même a été vendu comme captif, & qu'il a porté des fers. Dans votre malheur rendez grace au ſort de vous avoir ſoumiſe à d'illuſtres maîtres, dont la richeſſe eſt auſſi ancienne que la dignité. Les hommes nouveaux, & trop promptement enrichis, ſont les

tyrans de leurs esclaves. Vous éprouverez ici le traitement le plus doux.

LE CHŒUR.

Elle ne vous répond rien. O princesse, il n'est plus pour vous de liberté. Laissez-vous persuader aux discours généreux de la reine. Quelle étrange obstination!

CLYTEMNESTRE.

Si mon langage n'est pas entiérement étranger pour cette barbare, elle ne résistera point à mes instances.

LE CHŒUR.

On ne vous dit rien qui ne convienne à l'état où vous êtes. Obéissez, descendez enfin de ce char.

CLYTEMNESTRE.

Je n'ai pas le loisir d'attendre sa réso- aux portes du palais. Les victimes destinées pour rendre grace aux dieux du bonheur inespéré dont nous jouissons, sont déja rangées autour de l'autel. Et vous, Cassandre, ne tardez pas, si vous êtes dans le dessein de venir. Ou si vous ne pouvez vous faire entendre autrement, répondez au moins par signes.

LE CHŒUR.

Il lui faut un interprete. Elle eſt ſauvage & farouche, comme les hôtes des forêts, nouvellement pris par les chaſſeurs.

CLYTEMNESTRE.

Le déſeſpoir lui ôte la raiſon. L'image de Troye en cendre eſt devant ſes yeux; ſa tête altiere n'a point encore plié ſous le joug. Elle ne s'y accoutumera qu'après l'avoir ſecoué long-temps avec furie. Mais épargnons-nous de plus longs diſcours.

SCENE II.

CASSANDRE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

JE ne puis lui témoigner de la colere; ſon état n'inſpire que de la pitié. Malheureuſe Caſſandre, quittez ce char. Cedez aux loix de la néceſſité.

CASSANDRE.

Hélas ! hélas ! ô terre ! Apollon ! ô Apollon !

LE CHŒUR.

Quelle plainte adreſſez-vous à ce dieu ? croyez-vous qu'il y ſoit ſenſible ?

CASSANDRE.

Hélas ! hélas ! ô terre ! Apollon ! ô Apollon !

LE CHŒUR.

Vos cris l'importunent. Ce n'eſt point le dieu des malheureux.

CASSANDRE.

Apollon ! Apollon ! Dieu vraiment terrible pour moi, tu m'as perdue ſans retour, & j'ai deux fois éprouvé tes coups.

LE CHŒUR.

On diroit qu'elle va prédire. La ſervitude n'éteint point dans ſon ame l'inſpiration de la divinité.

CASSANDRE.

Apollon ! Apollon ! dieu barbare, dieu fatal pour moi, où m'as tu conduite ? & dans quel palais !

LE CHŒUR.

Dans le palais des Atrides.

CASSANDRE.

O palais, que les dieux déteſtent! Lieu ſouillé par tant de forfaits & de morts tragiques! Maiſon de carnage & de ſang!

LE CHŒUR.

Trop véridique devinereſſe! Elle pourroit bien auſſi préſager ſa propre mort.

CASSANDRE.

O ſpectacle affreux! quels cris lamentables? Ce ſont des enfants qu'on égorge. Je les vois coupés en morceaux, ſervir de nourriture à leur pere.

LE CHŒUR.

Nous ſavons que rien ne vous eſt caché. Mais pourquoi nous rappeller nos malheurs?

CASSANDRE.

Ah! dieux! quel nouveau crime ſe prépare! quelles nouvelles horreurs vont deshonorer ce palais! Coup terrible pour les bons citoyens! Attentat irréparable!

La main (a) qui pourroit l'empêcher, eſt loin.

LE CHŒUR.

Nous ne comprenons point ce diſcours. Le reſte nous eſt connu. Ces murs en parlent encore.

CASSANDRE.

Que fais-tu malheureuſe? Eſt-ce ainſi que tu traites ton époux après l'avoir ſervi toi-même dans le bain! Que dirai-je! Le moment approche; les poignards ſont prêts; deux mains cruelles vont frapper à l'envi.

LE CHŒUR.

Ces prédictions ſont des énigmes.

CASSANDRE.

O ciel! que vois-je! quel eſt ce réſeau funebre? Ah! c'eſt ſous ce voile nuptial, ſous ce voile déployé par la main même d'une épouſe, que le crime va ſe conſommer. Femme impitoyable, monſtre digne d'être lapidé; que les imprécations de ta race te ſuivent par-tout.

(a) Oreſte.

LE CHŒUR.

Quelle eſt donc cette furie dont vous nous annoncez les forfaits? Ces paroles m'épouvantent; mon ſang ſe glace, mes yeux s'obſcurciſſent; nous ſommes menacés d'un malheur prochain.

CASSANDRE.

Dieux! ô dieux! les voilà; voilà les aſſaſſins. Eloignez le taureau de la géniſſe. Il eſt pris dans les liens; on le frappe à coups redoublés. Il tombe dans le vaſe où le piege étoit tendu.

LE CHŒUR.

Je ne me pique point d'exceller dans l'art des devins. Je prévois cependant ici de grands malheurs. Les oracles nous annoncent quelquefois d'heureux événements; mais leurs interpretes artificieux ne ſervent qu'à porter le trouble & la terreur dans les eſprits.

CASSANDRE.

Ah! miſérable que je ſuis! je pleure auſſi ma deſtinée. Pourquoi m'a-t-on conduite ici? Je n'y dois trouver que la mort.

LE CHŒUR.

L'entousiasme vous égare. Vous gémissez sur vous-même, comme l'oiseau plaintif qui déplore nuit & jour son infortune, & le trépas de son cher Itis.

CASSANDRE.

Hélas! vous me comparez à Philomele. Des dieux en la changeant en oiseau, lui ont donné des jours doux & tranquilles. Un fer aigu tranchera les miens.

LE CHŒUR.

Les dieux vous inspirent-ils ces terreurs paniques, ces vains transports? Pourquoi ces clameurs lugubres, pouquoi ces noires prédictions?

CASSANDRE.

Hymen! ô fatal hymen de Paris, qui a détruit la race de Priam! ô fleuve de ma patrie. J'ai passé sur vos bords les premiers jours de ma jeunesse, & bien-tôt ma voix fera retentir les rives du Cocyte & de l'Achéron.

LE CHŒUR.

Ah! vos discours ne deviennent que

trop clairs. J'en ſuis pénétré d'effroi. Les maux dont vous vous plaignez, vont juſqu'à mon cœur, & le déchirent.

CASSANDRE.

O travaux inutiles d'un empire renversé ! victimes immolées par mon pere, ſacrifices offerts aux dieux, qu'en avez-vous obtenu ? Troye eſt détruite, & moi-même dans un inſtant je ne ſerai plus.

LE CHŒUR.

Vous ne perdez point de vue votre objet. Le démon qui vous agite, ſe plairoit-il à remplir ainſi votre eſprit d'images funeſtes ? Je ne conçois pas où aboutiſſent ces préſages.

CASSANDRE.

Hé bien, parlons ſans énigme. Je ne puis plus cacher mon ſecret ; il m'échappe, il va paroître au grand jour. Je vous atteſte ici, vous tous qui avez été témoins de tant d'horribles événements. Les furies n'abandonnent point ces lieux. Comus n'y paroît qu'avec elles, & s'y enivre de ſang humain. Les déeſſes de l'enfer ſont aux portes ; elles chantent des

hymnes funebres. Leur bouche a vomi ſon venin ſur le frere criminel qui a ſouillé le lit de ſon frere. Eſt-ce erreur? eſt-ce vérité? Parlez; ſuis-je aſſez informée des antiques forfaits de cette maiſon.

LE CHŒUR.

Qu'importe que je l'avoue? Mais je m'étonne qu'une Troyenne ſache ſi bien l'hiſtoire d'Argos.

CASSANDRE.

Apollon m'a inſtruite dans ſon art. Avant ce jour-ci j'avois honte de le dire.

LE CHŒUR.

Ce fut peut-être l'ouvrage de l'amour. Vous étiez heureuſe alors; le bonheur amollit l'ame.

CASSANDRE.

Ce dieu m'aimoit éperdument.

LE CHŒUR.

Répondîtes-vous à ſes tranſports?

CASSANDRE.

Je lui fis des promeſſes que je ne tins pas.

LE CHŒUR.

C'étoit pour en obtenir ce que vous déſiriez.

CASSANDRE.

CASSANDRE.

Je l'obtins en effet, & je commençai dès-lors à prédire aux Troyens tous leurs malheurs.

LE CHŒUR.

Comment Apollon se vengea-t-il?

CASSANDRE.

Il les rendit incrédules à mes prédictions.

LE CHŒUR.

Nous les trouvons cependant bien véritables.

CASSANDRE.

Mais un nouveau trouble me saisit. J'apperçois d'autres horreurs. Voyez-vous à la porte de ce palais ces enfants semblables à des phantômes nocturnes? Ceux qui devoient les chérir, les ont massacrés. Ils portent dans leurs mains leurs entrailles & leurs propres chairs, mets effroyables dont leur pere s'est nourri. Pour venger ce crime, un monstre lâche & sans force, un monstre domestique a conjuré la mort de mon maître; car le sort m'en a donné un, &

Caſſandre eſt dans les fers. Ce commandant de tant de vaiſſeaux, ce conquérant d'Ilion ne ſait pas l'accueil cruel qu'on lui prépare ſous un air reſpectueux & doux. Que cette femme eſt audacieuſe! Elle oſe poignarder un homme. Quel nom lui donnerai-je? O ſerpent perfide, ô furieuſe Sylla, ô mere de l'enfer, que de haines tu répands dans ta famille! Barbare! Elle triomphe comme à la vue d'un ennemi qui fuit; & l'on diroit que ſa joie n'a d'autre objet que le retour de ſon époux. Vous ne m'en croirez pas. Qu'importe? ma prédiction s'accomplira; vous la juſtifierez bien-tôt par vos larmes.

LE CHŒUR.

Nous reconnoiſſons le déteſtable feſtin de Thyeſte; & votre récit, où rien n'eſt altéré, nous a fait frémir. Nous ne comprenons pas le reſte; nous ne cherchons pas même à le comprendre.

CASSANDRE.

Vous verrez, je le déclare, vous verrez la mort d'Agamemnon.

LE CHŒUR.

Que dites-vous, malheureuse? Etouffez de pareils discours.

CASSANDRE.

C'est un malheur sans remede.

LE CHŒUR.

Ce seroit assûrément le plus irréparable des malheurs. Mais puisse-t-il ne pas arriver.

CASSANDRE.

Vous faites des voeux ; les assassins frappent.

LE CHŒUR.

Quel homme a médité ce forfait?

CASSANDRE.

Vous ne m'entendez pas.

LE CHŒUR.

Nous ne pénétrons point ce complot.

CASSANDRE.

Je vous l'explique en votre langue.

LE CHŒUR.

Les oracles sont souvent obscurs.

CASSANDRE.

O dieux! quels accès m'embrasent! Apollon! ô Apollon! Ah! trop malheureuse Cassandre! la lionne unie avec un loup pendant l'absence d'un lion généreux, m'immolera moi-même à mon tour. Elle cherche un prétexte à ses fureurs. Je serai sacrifiée comme rivale, & son époux comme infidele. Mais que fais-je encore de ces sceptres, de ces couronnes, symboles inutiles de mon art? Je dois m'en dépouiller avant ma mort. Loin de moi funestes attributs. Allez porter à d'autres le malheur qui me suivoit. Ma robe de prophétesse m'est arrachée par Apollon lui-même. Et dequoi me serviroit-elle, ô dieu qui m'en avois revêtue! Tu sais, tu as vu cent fois de tes yeux que je n'en étois pas moins exposée à la dérision injuste des Phrygiens & des Grecs. Les noms les plus injurieux m'étoient prodigués. Tel est l'état où le dieu des oracles me réduit, en me communiquant son savoir. Au lieu d'être immolée sur un autel, comme mon

pere (a), un tronc destiné à de vils usages, sera rougi de mon sang. Mais les dieux ne laisseront pas ma mort impunie. Le vengeur qu'ils me susciteront le sera de son pere. Sa mere tombera sous ses coups. Proscrit, errant, il reviendra dans ces lieux d'où il a été banni. La voix du sang ne le désarmera pas; il frappera sans sans pitié les impitoyables assassins de son pere. Pourquoi donc gémir sur mon destin? J'ai vu tomber Ilion. Je vois périr ses vainqueurs. Rien ne m'arrête; je saurai mourir. La seule grace que je demande aux divinités des enfers, c'est de m'épargner les horreurs d'une mort lente. Qu'un seul coup finisse mes jours.

LE CHŒUR.

O femme infortunée, dont nous ad-

(a) Dans le Grec βωμοῦ πατρώου. On pourroit peut-être entendre par cet *autel paternel* celui qui avoit servi au sacrifice d'Iphigénie immolée par l'ordre d'Agamemnon. Mais pourquoi Cassandre emprunteroit-elle un exemple étranger? elle en trouvoit un autre, bien plus intéressant, dans sa propre maison, celui de Priam son pere, égorgé par Pyrrhus sur un autel qu'il avoit lui-même consacré :

Sanguine fœdantem quas ipse sacraverat aras.
Æneid. Lib. 2.

mirons la sagesse! Si vos pressentiments sont vrais, pourquoi courez-vous au-devant du trépas, comme une victime qu'un mouvement secret entraîne à l'autel?

CASSANDRE.

O Argiens, je ne puis éviter mon sort.

LE CHŒUR.

Vous pourriez le différer.

CASSANDRE.

Mon jour est venu; la fuite est inutile.

LE CHŒUR.

Tant de courage fait votre malheur.

CASSANDRE.

Ceux qui sont heureux n'essuyent pas ce reproche.

LE CHŒUR.

Cherchez du moins une mort plus glorieuse.

CASSANDRE, *s'avançant vers la porte du palais.*

Malheureux pere! Enfants dignes d'un meilleur sort! (*elle recule vers le Chœur*).

LE CHŒUR.

Qu'est-ce donç? Quel effroi vous ramene!

CASSANDRE.

Ah dieux ! ah dieux !

LE CHŒUR.

Vous revenez encore ſur vos pas. Quelle horreur vous ſaiſit ?

CASSANDRE.

Ce palais reſpire le carnage.

LE CHŒUR.

Eſt-ce l'odeur des ſacrifices ?

CASSANDRE.

C'eſt la vapeur des tombeaux.

LE CHŒUR.

Quel abominable encens !

CASSANDRE.

Je vais mourir en déplorant mon ſort & celui d'Agamemnon. J'ai aſſez vécu ; adieu, citoyens d'Argos. Je ne crains point le piege qu'on m'a préparé. Mais au moins ſouvenez-vous de moi quand vous verrez ma mort vengée par le trépas d'une adultere, & le ſang de ſon époux expié par le ſang de l'aſſaſſin. Souvenez-vous de mes adieux. Voilà les préſents d'hoſpitalité que je vous fais en mourant,

LE CHŒUR.

Quelle cruelle deſtinée, & que j'en ſuis attendri!

CASSANDRE.

Je ne dis plus qu'un mot. J'atteſte le ſoleil, & juſqu'au dernier moment que je verrai ſa clarté, je conjure ce dieu, je conjure les ennemis de mes meurtriers, de punir ſur ces lâches aſſaſſins la mort d'une femme opprimée, & d'une eſclave ſans défenſe. Néant des choſes humaines! Qu'eſt-ce que le bonheur! Qu'eſt-ce que l'adverſité! une ombre qui diſparoît; une image qui s'efface en un moment. La proſpérité des hommes me fait encore plus de pitié que leur malheur.

SCENE III.

LE CHŒUR.

Il n'eſt point de mortel qui ſe raſſaſie du bonheur. L'homme heureux eſt par-tout reçu avec joie, mais changez de langage

dans ce palais. Les dieux ont abandonné Troye aux armes d'Agamemnon. Il revient triomphant à Mycenes. S'il y périt par le fer; s'il ſubit le ſort commun des Atrides; s'il rougit de ſon ſang des lieux que le crime a ſouvent enſanglantés, qui pourra jamais ſe flatter d'être né ſous d'heureux auſpices?

SCENE IV.

AGAMEMNON, *derriere le théatre*, LE CHŒUR.

AGAMEMNON.

AH! grand dieu! je ſuis frappé d'un coup mortel.

LE CHŒUR.

Quel cris douloureux! Ecoutons.

AGAMEMNON.

Ah! barbares! vous me frappez encore.

UN PERSONNAGE DU CHŒUR.

C'eſt la voix du roi; on l'aſſaſſine. Quel parti prendrons-nous?

AUTRE PERSONNAGE DU CHŒUR.

Il n'y a pas à balancer. Appellons le peuple.

PREMIER PERSONNAGE.

Nous ferions mieux de fondre brusquement dans le Palais, & de surprendre les meurtriers.

DEUXIEME PERSONNAGE.

J'approuve ce conseil. On ne sauroit trop se hâter.

PREMIER PERSONNAGE.

Nous voyons leurs desseins; c'est un prélude sanglant de la tyrannie.

DEUXIEME PERSONNAGE.

Nous délibérons, & ils agissent. Ils marchent vîte à leur but.

TROISIEME PERSONNAGE.

Je n'ose me déterminer si promptement. Pour agir il faut délibérer.

AUTRE PERSONNAGE.

Je pense de même. Le crime est consommé; nous ne ressusciterons point Agamemnon.

DEUXIEME PERSONNAGE.

Non, mais pour prolonger notre vie, cederons-nous l'autorité ſuprême à des aſſaſſins, à des inceſtes ?

PREMIER PERSONNAGE.

J'aimerois mieux mourir. La mort eſt préférable à la ſervitude.

TROISIEME PERSONNAGE.

Mais les cris du roi ſont-ils une preuve certaine de ſa mort ?

AUTRE PERSONNAGE.

La certitude eſt néceſſaire ; les conjectures ne ſuffiſent pas.

AUTRE PERSONNAGE.

C'eſt mon avis. Entrons dans le palais. Voyons par nous-mêmes quel eſt le ſort d'Agamemnon.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR.

CLYTEMNESTRE.

JE ne rougirai point de déſavouer ici mes premiers diſcours. Quand il faut ſe ven-

ger d'un ennemi qui ſemble nous être cher; ne doit-on pas lui tendre un piege qu'il ne puiſſe éviter! Je méditois depuis long-temps cette vengeance légitime. L'occaſion s'en eſt préſentée; je l'ai ſaiſie avec ardeur. Agamemnon ne vit plus. Je l'avouerai ſans crainte; tout étoit ſi bien diſpoſé qu'il ne pouvoit fuir ni ſe défendre. Il s'eſt trouvé pris dans un ſuperbe voile, comme dans des liens indiſſolubles. Je l'ai frappé deux fois; & deux fois il a gémi ſous mes coups. Il tombe à mes pieds; je le frappe encore; & ce dernier coup l'envoie chez Pluton. Il expire; ſon ſang a rejailli ſur moi; roſée qui m'a paru plus douce que ne ſont les eaux du ciel pour les productions de la terre. Partagez ma joie, ſi vous voulez, illuſtres citoyens d'Argos. Pour moi je me glorifie de cette action; & s'il étoit permis de faire des libations ſur un mort, j'en aurois déja fait ſur le corps d'Agamemnon. Il a bu la coupe funeſte qu'il avoit remplie de tant d'exécrables horreurs.

LE CHŒUR.

O femme audacieuſe, eſt-ce ainſi que vous inſultez à votre époux?

CLYTEMNESTRE.

Vous jugez de moi par la foibleſſe de mon ſexe, & vous eſſayez de m'intimider. J'annonce ſans effroi ce que j'ai fait. Il m'eſt égal que vous l'approuviez ou que vous le blâmiez. Voilà le corps d'Agamemnon, le corps de mon époux. Cette main l'a poignardé; je n'ai rien commis que de juſte. C'eſt tout ce que j'avois à vous dire.

LE CHŒUR.

Quel breuvage empoiſonné vous a troublé la raiſon? Comment avez-vous pu conſommer ce noir attentat! Chargée de haine & de malédictions attendez-vous à un exil éternel.

CLYTEMNESTRE.

Vous me banniſſez; vous me livrez aux imprécations publiques. Ce devoit être la peine d'Agamemnon, de ce pere dénaturé, qui, ſacrifiant ſa propre fille,

comme une victime prise au hasard parmi des troupeaux, immola ma chere Iphigénie pour obtenir des vents favorables. C'est lui qu'il falloit bannir. C'est lui qui méritoit ce châtiment par son action sacrilege. Mais vous n'êtes durs & severes qu'à mon égard. Hé bien, je suis prête à tout. Si la victoire vous seconde, je cederai aux loix du plus fort. Si le ciel en décide autrement, vous apprendrez trop tard à vous contenir.

LE CHŒUR.

L'audace, le dédain, la fureur éclatent dans vos discours. Vous ne respirez que le carnage; le sang coule de vos yeux. Cruelle, vous éprouverez un sort digne de vos crimes.

CLYTEMNESTRE.

Je jure devant vous par la vengeance de ma fille Iphigénie, par les Euménides à qui j'ai sacrifié ce barbare, oui je jure que je ne crains rien tant qu'Egysthe sera dans mon palais, tant qu'il m'aidera de ses conseils. Je les suivois depuis long-temps.

Egysthe est l'appui, le bouclier de Clytemnestre. Le voilà couché sur la poussiere ce perfide époux qui m'a préféré si souvent des Troyennes. Voyez à ses côtés cette esclave, cette prophéteſſe insensée qu'il adoroit, qu'il recevoit dans sa couche, & qui avoit passé les mers avec lui. Enfin ils ne vivent plus. Cassandre imite le cygne qui chante jusqu'à sa mort. Elle a rendu des oracles en rendant ses derniers soupirs. Que de nuits tranquilles, que de plaisirs suivront ma vengeance!

LE CHŒUR.

Ah! quand les Parques, abrégeant nos douleurs, couvriront-elles nos yeux du sommeil éternel de la mort? Nous avons perdu le meilleur des rois, le défenseur du peuple. Il a essuyé mille travaux pour une femme; une femme lui a ravi le jour.

O parjure Hélene! que de mortels n'as-tu pas fait périr sous les murs de Troye! & maintenant tu cause la mort du plus parfait des héros; crime à jamais inex-

piable. O démon de la discorde, tu as été le fléau de la maison des Atrides.

CLYTEMNESTRE.

Que ces prétendus malheurs ne vous fassent pas souhaiter la mort. N'accusez pas non plus Hélene. Ce n'est pas elle seule qui a causé la perte de tant de Grecs.

LE CHŒUR.

Fatal génie de la maison d'Atrée, qui as perdu ses enfants par les attentats de leurs femmes, tu déchires cruellement mon cœur. Tel que l'oiseau de mauvais augure, tu t'acharne sur ta proie avec des cris effrayants.

CLYTEMNESTRE.

Oui, le génie de cette race infortunée mérite seul vos imprécations. C'est lui qui perpétue dans la famille de Tantale la soif inextinguible du sang.

LE CHŒUR.

N'attribuons pas tout à ce malheureux génie. Hélas! c'est Jupiter qui l'a voulu. Rien n'arrive aux humains sans son ordre; rien ne s'accomplit malgré ses décrets.

O mon roi, puis-je aſſez pleurer votre infortune! Comment vous témoigner mes regrets! Je vous vois couché dans ce voile où l'on vous a percé de coups mortels. O quel lit nuptial vous attendoit! ô quelle main a tranché vos jours!

CLYTEMNESTRE.

Vous croyez que c'eſt mon ouvrage; vous vous trompez. C'eſt le démon d'Atrée, le démon ordonnateur du ſanglant feſtin de ce roi, c'eſt lui, dis-je, qui a pris mes traits pour venger avec plus d'éclat les enfants de Thyeſte.

LE CHŒUR.

Où ſont les témoins de votre innocence? Qui vous oſera juſtifier? Ah! qu'il vienne ce démon vengeur, qu'il vienne au ſecours d'un pere. Ici le fer ſera toujours ſouillé du ſang des proches. Il étouffera la nature & la pitié dans le cœur des enfants.

O roi déplorable, ô mon roi, puis-je aſſez pleurer votre infortune! Comment vous témoigner mes regrets! Je vous vois

X

couché dans ce voile où l'on vous a percé de coups mortels. O quel lit nuptial vous attendoit! ô quelle main a tranché vos jours !

CLYTEMNESTRE.

C'eſt ainſi qu'il a dû mourir. Il n'a point déguiſé les maux qu'il m'a faits. Il a immolé publiquement ma fille Iphigénie, ce premier objet de mon amour, & qui l'eſt encore aujourd'hui de mes larmes. Qu'il ne s'en applaudiſſe pas dans les enfers. Il a reçu le ſalaire de ſa cruauté.

LE CHŒUR.

Quel parti prendre ! à qui s'adreſſer dans nos infortunes? La race de nos rois s'éteint. Le ſang ne tombe point ici goutte à goutte; il ſe répand à grands flots; il inonde ce palais. La vengeance aiguiſe le fer pour de nouveaux meurtres.

Terre, ô terre, que n'ai-je été dévoré par tes abymes avant que d'avoir vu mon roi dans ce cercueil! Qui lui donnera des larmes? qui lui rendra les devoirs de la ſépulture ? Sera-ce vous barbare , qui

l'avez assassiné ? Oserez-vous l'insulter par vos pleurs, l'irriter par vos hommages?

Quels éloges funebres peuvent honorer dignement la mémoire de ce roi divin? Comment exprimerons-nous la sincérité de nos regrets?

CLYTEMNESTRE.

Vous vous occupez de trop de soins. Nous l'avons immolé, nous l'inhumerons. Ses funérailles ne seront point accompagnées de larmes. Mais sa fille Iphigénie viendra le recevoir & l'embrasser tendrement au bord du fleuve impétueux des douleurs.

LE CHŒUR.

Quoi! vous ajoutez la dérision au crime! Les jugements du ciel sont incompréhensibles. Le meurtre est puni par le meurtre; le sang est lavé par le sang. Tels sont les décrets immuables de Jupiter. La peine est le fruit naturel du crime. Elle nous suit, elle s'attache à nos pas; on s'efforce envain de l'écarter.

CLYTEMNESTRE.

La maison d'Atrée en est un exemple. Pour moi, quoiqu'on n'ait satisfait au génie des Plisthenes que par d'horribles cruautés, j'applaudis à ces vengeances, & je le déclare avec serment. Mais qu'il sorte enfin de ce palais, & qu'il aille porter la haine & la mort dans d'autres familles. Un partage médiocre me suffira, pourvu que nous soyons délivrés enfin de ces fureurs mutuelles que suivent le meurtre & l'assassinat.

SCENE VI.

EGYSTHE, CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR.

EGYSTHE.

O JOUR heureux! ô jour à qui je dois ma vengeance! je croirai désormais que les dieux veillent du haut du ciel sur les crimes de la terre. Je le croirai puisque je vois le corps de mon ennemi dans ce voile

tissu par les furies. Les crimes du pere sont expiés par le fils. Atrée, roi de Mycènes & pere d'Agamemnon, dispu ta le royaume avec Thyeste son frere, de qui je tiens le jour. Il le chassa de la ville & du palais paternel. L'infortuné Thyeste revint suppliant dans sa patrie, & n'évita la mort que par sa soumission. Atrée feignit de le recevoir avec amitié. Il voulut signaler sa joie par un festin, & il fit servir à mon pere les chairs de ses propres enfants. Il en sépara les membres qu'on eût pu reconnoître. Le déguisement de ces mets horribles, trompa mon pere. Mais ayant reconnu son erreur, il jetta des cris pitoyables, & repoussa de lui la table affreuse du festin, en faisant mille imprécations contre les descendants de Pélops. Ainsi périt la famille de Plisthene. C'est en punition de ce crime qu'Agamemnon a été tué; c'est moi qui suis l'auteur de sa mort. Treizieme enfant de Thyeste, j'étois encore au berceau quand le fils d'Atrée me bannit avec mon malheureux pere. La

vengeance m'a ramené. J'ai préparé par mes conſeils la perte d'Agamemnon, & je l'ai frappé ſans être préſent. La mort déſormais me ſera douce; mon ennemi n'eſt plus, & je ſuis vengé.

LE CHŒUR.

Peut-on s'applaudir de ſes forfaits! Quoi donc, Egyſthe, vous vous glorifiez d'avoir été le meurtrier volontaire du roi, & d'avoir ſeul machiné ſa mort! Non, vous n'éviterez pas la fureur du peuple.

CLYTEMNESTRE.

Eſt-ce ainſi que des ſujets s'élevent contre leurs maîtres? Vieillards inſenſés on ne reprend point impunément ceux qui gouvernent. La foibleſſe de votre âge & vos propres calamités ſerviront de frein à votre audace. Voyez cet objet lugubre. Ne vous roidiſſez pas contre le joug; ce ſeroit le moyen de l'aggraver.

LE CHŒUR.

O femme, c'étoit donc peu de desho-

norer le lit de votre époux. Falloit-il encore assassiner ce héros victorieux ?

EGYSTHE.

Ces emportements vous attireront de nouveaux malheurs. Vous ne ressemblez point à Orphée ; tout cédoit à la douceur de sa voix. Mais vous ne cherchez qu'à nous aigrir par des injures impuissantes. On saura vous rendre moins insolent & plus soumis.

LE CHŒUR.

Lâche, vous regneriez sur les Argiens, vous qui n'avez pas eu le courage d'exécuter vous-même vos complots !

EGYSTHE.

La fraude & la surprise ne conviennent qu'à des femmes. J'étois depuis longtemps suspect au roi. Maître aujourd'hui de ses richesses, je m'en servirai pour subjuguer ses sujets. Les fers, les cachots, la faim viendront à bout des rebelles.

LE CHŒUR.

Homme sans cœur, que n'avez-vous attaqué le glaive à la main votre ennemi !

Une femme, ô honte! ô facrilege! une femme vous a prêté fon bras. Mais Orefte vit encore. Que les dieux propices nous le rendent, & que ces deux parricides meurent fous fes coups.

EGYSTHE.

C'eft pouffer trop loin l'infolence. Vous éprouverez bien tôt....

LE CHŒUR (a).

Au fecours, citoyens, le moment preffe; au fecours. Vengez les loix par l'épée.

EGYSTHE.

Et moi, s'il le faut, je mourrai l'épée à la main.

LE CHŒUR.

Nous en acceptons l'augure. La fortune en décidera.

CLYTEMNESTRE.

Ah! cher Egyfthe, ne multiplions pas nos maux; il eft temps de les terminer.

(a) Il a plu à Stanley, & à Paw de changer en cet endroit, mais dans les notes feulement, l'ordre des interlocuteurs. Je n'en conçois pas la raifon. Je conferve l'ordre ancien qui eft le feul raifonnable, le feul analogue à la fituation & aux intérêts différents des acteurs.

C'eſt aſſez de ſang & de carnage. O vieillards, retournez dans vos maiſons; ne vous expoſez pas à de nouvelles calamités. Ce que nous avons fait nous avons été forcés de le faire. Si nous devions y avoir regret, la colere du ciel ſuffiroit pour nous en punir. Prenez conſeil d'une femme; vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

EGYSTHE.

Ne ſouffrons pas que ces hommes téméraires nous inſultent, qu'ils provoquent les dieux contre nous, & qu'ils s'oppoſent à nos ſages deſſeins.

LE CHŒUR.

Non, les Argiens ne reconnoîtront point un tel maître.

EGYSTHE.

Vous n'en aurez jamais d'autre que moi.

LE CHŒUR.

Ah! ſi les dieux ramenent Oreſte dans ces murs!

EGYSTHE.

Les profcrits fe repaiffent toujours d'efpérances vaines.

LE CHŒUR.

Jouiffez, tyran, jouiffez de votre fortune. Outragez la juftice ; vous le pouvez.

EGYSTHE.

Cette folle infolence ne reftera pas impunie.

LE CHŒUR.

Triomphez avec orgueil devant une femme.

CLYTEMNESTRE.

Rentrons, Egyfthe ; méprifez ces vains murmures. Maîtres de ce palais, nous faurons bien nous faire obéir.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

LES
COEPHORES,
TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

ORESTE.

PYLADE.

CLYTEMNESTRE.

ELECTRE.

EGYSTHE.

GILISSA, Nourriſſe d'Oreſte.

UN ESCLAVE.

UN OFFICIER DU PALAIS.

CHŒUR DE FEMMES ÉTRANGERES.

CHŒUR D'ARGIENS.

La ſcène eſt devant le palais des rois d'Argos, au pied du tombeau d'Agamemnon.

PRÉFACE.

LE titre de cette tragédie eſt un compoſé de deux mots qui ſignifient, *porteurs de libations.*

On a perdu, non pas le commencement de la piece, comme l'ont cru des gens de lettres; mais quelques vers de la premiere ſcène. Il eſt clair qu'elle doit commencer par ceux que prononce Oreſte en arrivant ſur le théatre. Je ne penſe pas qu'il en manque dix. Le diſcours de ce prince eſt entiérement complet pour le ſens, malgré la lacune qu'on y apperçoit. L'extrême briéveté du premier acte n'eſt pas une raiſon pour préſumer que le nombre des vers perdus ſoit conſidérable. On a pu remarquer qu'Eſchyle n'obſerve point de proportion dans la longueur

respective des actes de ses tragédies. Ils sont coupés avec plus d'égalité chez Sophocle & chez Euripide.

La maniere dont Oreste tue sa mere, est horrible. La scène qui précede ce parricide, révolte également la nature & l'humanité. Ce sont-là de ces défauts que rien n'excuse. Du temps d'Eschyle comme de nos jours la vie des peres étoit sacrée pour les enfants. Solon dans ses loix n'avoit point ordonné de supplice contre le parricide, parce qu'il ne croyoit pas, disoit-il, qu'on pût jamais commettre un tel crime (a).

Un auteur qui traite cet affreux sujet, ne sauroit empêcher qu'Oreste n'ait tué sa mere, ni se dispenser de représenter cette action. Mais il est des bonnes mœurs d'en diminuer l'atrocité

(a) *Is cum interrogaretur cur nullum supplicium constituisset in eum qui parentem necasset, respondit se id neminem facturum putasse.* Cic. pro Sext. Roscio Amerino, N°. 70.

autant qu'il eſt poſſible. Il paroît que ç'a été le but de Sophocle. M. de Crebillon y a mieux réuſſi encore par ce ſeul vers : *Vous avez d'un ſeul coup, qu'ils conduiſoient peut-être....*

C'eſt une ſingularité remarquable que le ſujet d'Oreſte & d'Electre a été mis ſur la ſcène par les trois poëtes tragiques grecs. On doit avouer qu'il réunit tout ce qui peut intéreſſer, effrayer & inſtruire ; l'amour filial porté preſqu'à l'excès, l'amitié la plus tendre qui fût jamais entre frere & ſœur, la pitié pour les malheureux, les ſuites funeſtes de l'infidélité conjugale, les attentats de l'ambition, de grands crimes, de grandes vertus, une cataſtrophe épouvantable.

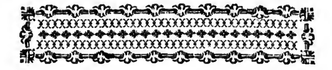
Racine avoit fait quelques remarques ſur les premieres ſcènes des Coëphores. Elles ſont écrites ſur les mar-

ges d'un exemplaire de l'édition de Stanley qui eſt paſſé dans mes mains avec le cabinet de livres de ce grand poëte que feu M. de Boze me fit acheter. On s'apperçoit en liſant ces notes qu'elles ont été jettées rapidement ſur le papier. Ce ſont des coups de crayon d'un homme de génie & d'un maître de l'art. Quelquefois un vers eſt traduit par un vers :

> Τί γὰρ λυγρὸν πεσόντος αἵματος πέδῳ ;
> Car quel prix peut valoir le ſang qu'elle a verſé !

On trouve des notes du même poëte ſur des exemplaires du Sophocle & de l'Euripide de Paul Etienne. Il admiroit ſur-tout dans la tragédie des Coëphores la premiere ſcène du ſecond acte. Il avoit raiſon ; c'eſt une ſcène remarquable. Je ne crois pas qu'il y en ait de plus belle dans Sophocle.

LES COEPHORES,



LES COEPHORES, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.



MERCURE terreftre, dieu tutélaire de mes ayeux, fois mon défenfeur & mon appui. Je reviens enfin dans ces lieux après une longe abfence. Je viens au pied de ce tombeau parler aux manes de mon pere. Qu'ils m'écoutent; qu'ils reçoivent l'offrande de mes cheveux, dont le fleuve

Inachus ([a]) a eu les prémices. Que vois-je! Où vont ces femmes vêtues de noir! quel est le sujet d'un si grand deuil? La maison royale a-t-elle fait de nouvelles pertes? Veulent-elles appaiser par des offrandes l'ombre irritée d'Agamemnon? C'est sans doute leur dessein. J'apperçois Electre ma sœur; elle pleure. O Jupiter, que je puisse venger mon pere; favorise, grand dieu, ce juste dessein. Pylade, retirons-nous à l'écart. Sachons où ces femmes portent leurs vœux.

SCENE II.

ELECTRE, CHŒUR *de femmes habillées de noir.*

LE CHŒUR.

Nous sommes envoyées ici avec des présents. Nos joues ensanglantées, nos

(a) *Les anciens avoient deux manieres de se couper les cheveux. La premiere fois ils les consacroient au fleuve de leur pays. Enfin ils les coupoient sur le tombeau de leurs proches.* Racine.

voiles traînants, nos vêtements déchirés expriment assez nos douleurs. Le chagrin nous consume, & nos cœurs se nourrissent de soupirs.

Quel présage pour ce palais! une voix terrible, la voix de la colere & de la vengeance s'est fait entendre au milieu de la nuit dans l'appartement des femmes. Les interprétes des songes déclarent que ce sont les cris de l'enfer contre les assassins d'Agamemnon.

Malheureuse contrée! une femme impie, une femme que je n'ose nommer, croit appaiser les manes par les dons sacrés qu'elle nous ordonne d'offrir. Comment expiera-t-elle le sang qu'elle a versé? O maison déplorable! O Palais haï du soleil & des hommes! Les ténèbres te couvrent pour venger le meurtre de ton roi.

La majesté du trône a disparu. Cette crainte imprimée dans les esprits & dans les cœurs, ce respect qui rendoit inviolable la personne de nos rois, tous ces sentiments se sont évanouis. Un morne

effroi les remplace. Jouir d'un bonheur constant c'est être un dieu parmi les hommes ; c'est en quelque sorte surpasser les dieux. Que la Justice marche d'un pas inégal ! elle punit les uns avec éclat ; elle en abandonne d'autres à des remords tardifs. Plusieurs trompent ses regards, & se dérobent à ses coups.

Le sang que la terre a bû, est un vengeur qui ne s'écoule point. Il y reste pour exciter des douleurs, pour causer des maux intolérables que la nuit cache encore. *La fleur de la virginité ne se rend point* ([a]). Tous les fleuves de l'univers ne sauroient effacer ce meurtre exécrable.

Pour nous esclaves que nous sommes par l'ordre des dieux & par le droit de la guerre, nous devons applaudir à nos maîtres, justes ou injustes ; nous devons étouffer nos sentiments. C'est le sort de

([a]) C'est ainsi que Racine avoit traduit cet endroit sur son exemplaire de l'édition de Stanley, que j'ai dans ma bibliothéque. Cette traduction heureuse & poétique d'un texte trop libre, est appuyée par la remarque du Scholiaste οὐκ ἔστιν ἴασις πρὸς ἀναπαρθένευσιν τῆς κόρης.

la servitude. Nous pleurons cependant l'infortune de notre maître ; mais nous la pleurons dans nos cœurs ([a]).

([a]) *Le Chœur dit qu'il est contraint de louer les plus forts & de cacher son aversion, mais qu'il pleure dans son ame.* Racine.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE, CHŒUR DE FEMMES.

ELECTRE.

FEMMES esclaves, vous qui remplissez avec moi le devoir funebre dont on m'a chargée, aidez Electre de vos conseils. En faisant des libations sur ce tombeau, pourrai-je adresser des vœux à mon pere ? Lui dirai-je que ce sont-là les dons de ma mere, les dons qu'une épouse chérie envoie à son cher époux ! Non, je n'oserois ; non, je ne le puis. Dois-je le prier, comme le permet la justice, de payer ces dons d'une main barbare par le châtiment qu'elle mérite? Ou ne vaudroit-il pas mieux garder un triste silence, puisque mon pere a perdu le jour par un assassi-

nat; répandre ſur la terre la liqueur ſacrée ; jetter le vaſe, comme s'il étoit impur; détourner les yeux & m'enfuir? Conſeillez-moi; car nous avons une haine commune. Ne diſſimulez rien, parlez ſans crainte. Dans la liberté comme dans l'eſclavage on eſt ſoumis aux arrêts du ſort. Quel parti prendrai-je en cette occaſion ?

LE CHŒUR.

Nous révérons le tombeau de votre pere autant qu'un autel. Vous l'ordonnez ; nous parlerons librement.

ELECTRE.

Quels reſpects, quels vœux peuvent lui plaire ?

LE CHŒUR.

Faites vos libations en le priant de favoriſer tous ceux qui lui ſont fidelles.

ELECTRE.

Et quels ſont-ils ?

LE CHŒUR.

Vous même en premier lieu, & tous les ennemis d'Egyſthe.

ELECTRE.

C'eſt donc pour vous & pour moi que je ferai des vœux ?

LE CHŒUR.

Qui mieux que vous doit connoître vos amis ?

ELECTRE.

N'eſt-il perſonne que je doive leur aſſocier ?

LE CHŒUR.

N'oubliez pas Oreſte, quoiqu'il ſoit abſent.

ELECTRE.

Que cet avis m'eſt cher, & qu'il me touche !

LE CHŒUR.

Parlez enſuite des meurtriers.

ELECTRE.

Hélas ! qu'en dois-je dire ? apprenez-le moi.

LE CHŒUR.

Que quelque dieu ou quelque mortel vienne en ces lieux .....

ELECTRE.

Comme juge ou comme vengeur?

LE CHŒUR.

Pour donner la mort à des aſſaſſins.

ELECTRE.

Et la piété me permet-elle ce vœu?

LE CHŒUR.

Pourquoi non? doit-on épargner ſes ennemis?

ELECTRE.

Mercure ſouterrain, apprends-moi que mes prieres ont touché les dieux infernaux dont les regards ſont toujours attachés ſur le palais d'Agamemnon, qu'elles ont fléchi la terre qui produit tout, nourrit tout & reprend tout. J'épanche cette liqueur myſtérieuſe en l'honneur des manes. Et toi, mon pere, jette un regard de pitié ſur Electre & ſur Oreſte, Que ton fils ſoit rétabli ſur ton trône. Jouets de la tyrannie nous ſommes traités indignement par une mere qui n'a pas rougi d'épouſer le meurtrier de ſon époux. Je ſuis eſclave, Oreſte eſt fugitif. Tes aſſaſſins

dissipent insolemment les fruits précieux de tes travaux. O mon pere, délivre Oreste de tout danger, & qu'il revoie bien-tôt sa patrie. Obtiens sur-tout pour moi des dieux un cœur chaste, des mains pures. Que ta fille hélas ! n'imite jamais sa mere. C'est ce que je demande pour nous. Quant à nos ennemis, qu'ils te voient paroître avec tout l'appareil d'un vengeur, & que tes meurtriers soient immolés à leur tour. Puissent-ils éprouver l'effet de mes imprécations. Sois propice à tes enfants. Intéresse pour eux le ciel, la terre, la vengeance. Voilà mes vœux, reçois mes libations. Et vous fidelles compagnes, mêlez vos pleurs aux miens. Offrez des chants lugubres aux manes d'Agamemnon.

LE CHŒUR.

Pleurons, donnons au roi notre maître des regrets hélas ! trop inutiles. Que ce devoir pieux, que ces offrandes sacrées nous préservent de nouveaux malheurs. Ombre vénérable, entends nos voix du séjour des morts. Ah ! ne viendra-t-il

point de guerrier, de libérateur d'Argos, à qui Mars confie ses armes, & qui en accable nos tyrans?

ELECTRE.

O Mercure, nos libations son faites. Mais que vois-je! approchez toutes & partagez ma surprise.

LE CHŒUR.

Qu'est-ce donc? nos cœurs tressaillent d'effroi.

ELECTRE.

J'apperçois sur le tombeau de mon pere une boucle de cheveux.

LE CHŒUR.

Ces cheveux, de qui sont-ils? Quel homme ou quelle femme les y a déposés?

ELECTRE.

C'est ce qu'il est facile d'éclaircir.

LE CHŒUR.

Daignez donc nous en instruire.

ELECTRE.

Il n'y a que moi qui porte ici de pareils dons.

LE CHŒUR.

Ah! princeſſe, ces marques de deuil ne conviennent qu'à vos ennemis.

ELECTRE.

Quelle conformité de couleur!

LE CHŒUR.

Que voulez-vous dire?

ELECTRE.

On croiroit que ce ſont-là de mes cheveux.

LE CHŒUR.

Seroit-ce Oreſte qui les auroit offerts en ſecret?

ELECTRE.

Ils reſſemblent parfaitement aux ſiens.

LE CHŒUR.

Comment auroit-il oſé venir en ces lieux?

ELECTRE.

Il a envoyé ce tribut de ſa jeuneſſe à ſon pere.

LE CHŒUR.

Quel malheur, hélas! qu'il ſoit toujours abſent de ſa patrie!

ELECTRE.

Je tremble ; un trait ſoudain pénetre mon cœur. Des torrents de larmes coulent de mes yeux à la vue de cet objet. Eh ! quel autre Argien auroit mis ſur ce tombeau des cheveux ! Ce n'eſt pas ma mere, elle qui malgré les dieux.... Ses enfants n'en doivent pas dire davantage. Mais croirai-je en effet que ce ſoit la dépouille aimable de mon frere, de ce frere qui m'eſt ſi cher ? Je ſents des mouvements d'eſpérance ! Ah ! que ne peux-tu parler ! Que ne peux-tu te faire connoître à moi pour diſſiper mon incertitude, ornement de ce tombeau, offrande inconnue, es-tu le don d'un ennemi ? es-tu l'hommage de la tendreſſe & du ſang ? Mais dans l'agitation où je ſuis, adreſſons-nous aux dieux. Ils m'apprendront ſi mes foibles conjectures ſont fondées. Que vois-je encore ! des pas tracés ſur le ſable, des pas ſemblables aux miens. La différence des veſtiges m'apprend que deux mortels ſont venus enſemble dans ce lieu. Ma douleur & mon trouble augmente.

SCENE II.

ORESTE, ELECTRE, LE CHŒUR.

ORESTE.

PRIEZ le ciel qu'il accompliſſe ainſi le reſte de vos ſouhaits.

ELECTRE.

Que m'a-t-il donc accordé ?

ORESTE.

Vous voyez celui que vous déſiriez tant de revoir.

ELECTRE.

Hé quoi, vous le connoiſſez ! quel eſt-il ?

ORESTE.

Oreſte, ce frere que vous aimez ſi tendrement.

ELECTRE.

Hé bien! en quoi le ciel m'a-t-il exaucée ?

ORESTE.

Il eſt devant vous, cet Oreſte; ne l'attendez plus.

ELECTRE.

Ah! cruel étranger, vous cherchez à me ſurprendre.

ORESTF.

Je veux donc me perdre moi-même en vous trompant?

ELECTRE.

Non, mais vous ſemblez vous faire un jeu de mes malheurs.

ORESTE.

Ce ſeroit augmenter les miens.

ELECTRE.

Quoi vous ſeriez Oreſte! quoi, c'eſt à lui que je parle!

ORESTE.

Vous le voyez, vous lui parlez, & vous le méconnoiſſez. Tout à l'heure cependant la vue ſeule de cette boucle vous rempliſſoit d'eſpérance; vous croyiez me voir; vos pieds s'eſſayoient ſur les veſtiges des miens. Prenez ces cheveux, approchez-les des vôtres. Conſidérez ce vêtement, ouvrage de vos mains; ce riche tiſſu, ces figures d'animaux, dont vous

l'avez orné. Ah! ma sœur, contenez votre joie. Ceux qui devroient le plus nous aimer, sont devenus nos ennemis.

ELECTRE.

O cher & unique soutien de la maison de mon pere! ô doux objet de mon espoir & de mes larmes, vous ne devrez qu'à vous-même l'héritage paternel. O mon ame, ô ma vie, je puis enfin vous parler. Vous me tenez lieu de tout, de pere, de mere & de sœur. L'amour tendre que j'ai eu pour Agamemnon, pour Clytemnestre quand elle en étoit digne, pour la malheureuse Iphigénie, je le ressents pour vous, ô mon frere. Vous avez été fidele à notre amitié; vous venez me tirer de l'opprobre où je suis réduite. Jupiter, la vengeance & votre valeur viennent à mon secours.

ORESTE.

O Jupiter, ô maître des dieux, témoin des malheurs d'Argos, voyez des enfants privés de leur pere, & livrez à des monstres dévorants. Sans force, sans appui, peuvent-ils

peuvent-ils se secourir eux-mêmes? Ayez pitié de mon sort, & de celui d'Electre. Nous sommes enveloppés l'un & l'autre dans la même proscription. Si vous abandonnez la famille d'un héros qui fut toujours fidele à votre culte, où trouverez-vous des mains aussi empressées à vous offrir des sacrifices? La race de l'aigle une fois détruite quels augures favorables donneriez-vous aux humains. Le feu de vos autels s'éteindroit avec la race d'Agamemnon. Relevez une maison presque anéantie; rendez-lui son premier éclat.

LE CHŒUR.

Dignes enfants d'un grand roi, cachez vos transports. Craignez que de lâches délateurs ne rapportent nos discours à nos tyrans. Ne les verrons-nous jamais, ces maîtres cruels, étendus sur le bucher?

ORESTE.

Apollon ne me trahira pas. C'est lui qui m'encourage; c'est lui qui tonne au fond de mon cœur, & qui m'annonce d'affreux tourments, si les meurtriers de

mon pere ne subissent pas le même genre de mort qu'ils lui ont fait souffrir. Son ombre éplorée se vengera sur moi si je ne suis pas son vengeur, & je serai puni moi-même de cet attentat ; c'est une consolation que l'oracle promet d'avance à nos ennemis. Des douleurs aiguës se répandront sur tout mon corps ; une lepre horrible consumera mes chairs. Que dis-je ! l'indignation de mon pere éclatera contre moi par d'autres effets. Apollon le voit dans les ténèbres secouer la tête & lancer des regards furieux. Les ombres des héros assassinés s'attachent comme un trait aux mortels qu'elles poursuivent, les éveillent pendant la nuit, les remplissent de fausses terreurs, & semblent les déchirer avec un aiguillon d'airain. Dans cet état on est exclus des autels, repoussé des sacrifices. La fureur invisible de mon pere m'accompagnera par-tout ; nul ne pourra m'en délivrer. Haï, méprisé des hommes, je périrai misérablement. Je dois croire à ces menaces, & quand je n'y croirois pas,

je dois venger Agamemnon. Tout m'y excite. Les ordres du ciel, la tendresse pour un pere, l'opprobre & la misere où nous sommes; la honte de voir tant de guerriers illustres, dont la valeur a renversé Troye, subjugués par une femme adultère, & par un mortel plus lâche encore qu'une femme. Cet assassin efféminé l'éprouvera bien-tôt.

LE CHOEUR.

O parques, ministres de Jupiter, favorisez une entreprise si légitime. Que nos imprécations ayent leur effet contre ces blasphémateurs. La Justice crie, elle reclame ses droits. Que le meurtre expie le meurtre. C'est une loi aussi ancienne que l'univers.

ORESTE.

O mon pere, ô victime d'un sort cruel, que vous dirai je, hélas! que ferai-je au pied de ce tombeau où je viens au retour de mon exil! O jour plus triste que la nuit! Les pleurs & les gémissements sont tout ce qui reste aux enfants d'Atrée.

LE CHŒUR.

Jeune prince, la colere des morts ne s'éteint pas dans le bucher, elle survit à leur trépas. Plus on regrette la victime, plus on déteste le meurtrier. Les larmes du pere & des enfants, confondues ensemble, implorent par-tout des vengeurs.

ELECTRE.

Ecoutez aussi votre fille, ombre d'Agamemnon. Vos deux enfants posternés devant ce tombeau, l'arrosent de pleurs. Qu'il soit leur azyle; qu'ils y trouvent la fin de la servitude & de l'exil. Que n'avons-nous pas souffert! Mais notre courage n'a pas succombé sous nos maux.

LE CHŒUR.

Puisse le dieu qui vous inspire, changer vos cris de douleur en des concerts de joie. Au lieu de ces plaintes funèbres, puissent des chants de victoire retentir dans le palais, y ramener Oreste, & célébrer son retour & sa piété.

ELECTRE.

O mon pere! que n'avez-vous perdu le

jour au pié des murs d'Ilion, ſous le fer des vaillants Lyciens ! Vous euſſiez laiſſé à vos enfants l'exemple d'une vie brillante & d'un trépas glorieux. Vos cendres renfermées dans un ſuperbe tombeau, élevé ſur les rivages Troyens, y repoſeroient parmi celles de tant de héros vos amis & vos alliés ; vous auriez reçu des honneurs juſque dans le ſombre empire de Pluton. Tous les rois de l'armée grecque obéiſſoient à vos ordres. Héritier d'un trône auguſte vous étiez né pour commander. Vos peuples béniſſoient la douceur de votre regne. Mais les dieux vous ont envié une ſi belle mort, une ſépulture ſi diſtinguée. Perfides aſſaſſins, que n'êtes vous morts miſérablement avant votre crime ! Que j'en euſſe appris la nouvelle avec joie, & qu'elle m'eut épargné de larmes & de tourments !

LE CHŒUR.

Fille des rois, ces diſcours conviennent plus à votre naiſſance qu'à votre ſort. La douleur vous les arrache. Votre

état est doublement digne de pitié. Vos défenseurs sont morts; vos tyrans vivent, & nul forfait ne les étonne. Les enfants d'Agamemnon ne l'ont que trop éprouvé.

ELECTRE.

C'est une fleche aiguë qui perce mon cœur.

LE CHŒUR.

O Jupiter, qui punis à la fin les perfidies des mortels, & qui vengeras un jour l'homicide que nous pleurons, puissions-nous entendre alors les derniers soupirs d'une épouse adultère & de son complice. Pourquoi dissimuler nos sentiments? Les arrêts du destin environnent ce palais. La haine poursuit les coupables; la main qui les menace, est toujours devant leurs yeux. O Jupiter, quand éprouveront-ils tes coups? Dieu suprême, fais voir en écrasant de superbes têtes, que tu proteges ces contrées. Punis des traîtres. Et vous furies, déités que respectent les dieux infernaux, écoutez-nous.

Il faut que le sang soit effacé par le

ſang ; la loi l'ordonne. Les morts demandent vengeance. Une furie leur ſert d'interprete ; ſa voix affreuſe commande un aſſaſſinat pour venger un aſſaſſinat.

Où êtes-vous puiſſances infernales ? où êtes-vous ombres irritées ? Que deviennent nos imprécations ? Voyez où ſont réduits les reſtes infortunés des Atrides. O Jupiter, quel eſt leur refuge ? Que feront-ils.

ELECTRE.

Vos gémiſſements attriſtent mon cœur. Ils le troublent ; ils m'ôtent tout eſpoir. Quand vos diſcours ſont fermes & audacieux, ma douleur en eſt ſuſpendue ; je crois toucher au terme de mes malheurs. Comment ſoulager nos peines ? Sera-ce en nous plaignant des rigueurs de Clytemneſtre ? Flatterons-nous nos tyrans ? Mais rien ne les adoucit. Un monſtre farouche eſt moins implacable que ma mere. Elle s'eſt ſignalée par le plus hardi des forfaits. J'ai entendu de loin les coups redoublés que frappoient ſes mains ſan-

glantes fur la tête de mon pere. Hélas! c'étoit frapper fur la mienne. O crime! ô femme audacieufe! ô barbare époufe, vous n'avez pas même permis qu'Agamemnon reçut les honneurs funèbres dûs à un roi. Vous l'avez enfeveli fans verfer une feule larme.

ORESTE.

Que d'indignités! que d'horreurs! elle ne feront pas impunies. Les dieux vengeront mon pere; ils fe ferviront de mon bras. Je donnerai la mort aux meurtriers, & je mourrai content après leur avoir ôté la vie.

ELECTRE.

Il faut tout vous dire. On lui coupa les extrêmités du corps, & Clytemneftre l'inhuma dans ce lieu après l'avoir ainfi mutilé. Elle a cru par-là nous ôter tout moyen de venger ce crime ([a]). Tel a été le deftin d'Agamemnon. Sa honte &

([a]) Les Payens croyoient anciennement qu'en mutilant ainfi les corps de ceux qu'ils avoient égorgés, ils les rendoient incapables de vengeance.

sa mort sont jusqu'à présent notre unique patrimoine. Pour moi,accablée de mépris & de cruautés, chassée ignominieusement du palais, comme l'animal le plus vil, je m'abandonnois à mes douleurs, heureuse encore de pouvoir cacher mes larmes. Que toutes les circonstances de cet événement se gravent dans votre esprit ; n'en oubliez aucune. Voilà ce qui s'est passé. Mon pere attend impatiemment le reste. C'est à vous, chere ombre, oui, c'est à vous de nous secourir ; c'est à vous d'aider vos enfants. Mes pleurs vous en conjurent ; les larmes de tous ceux qui m'environnent, vous le demandent avec moi, sortez des enfers; combattez avec nous vos ennemis. Rendez-leur violence pour violence ; ils se sont vengés : vengez-vous. O dieu, signalez votre justice. Hélas ! je frissonne en formant ces vœux, mais il faut que les arrêts du sort s'accomplissent. Puissions-nous être exaucés. O deuil funeste, deuil éternel pour la maison des Atrides, & qu'elle ne doit impu-

ter qu'à ſes propres diſſentions! Périſſent les aſſaſſins. C'eſt ce que nous crient ſans ceſſe les divinités ſanguinaires des morts; c'eſt le chant qu'elle nous envoient du fond des enfers.

Ecoutez-nous, dieux ſouterrains; écoutez nos cris & nos prieres. Secourez des enfants infortunés; accordez-leur la victoire.

ORESTE.

O mon pere! ô vous qu'une mort indigne m'a ravi, aſſurez à votre fils le trône de ſes ayeux!

ELECTRE.

O mon pere, que j'aie le bonheur d'éviter les perfidies d'Egyſthe, & de l'immoler de mes mains. C'eſt alors que nous vous offrirons des ſacrifices légitimes. Mais ſi nos ennemis triomphent, vous gémirez ſans honneur dans cette ſépulture négligée où vous ſerez témoin de leur inſolence & de leur feſtin. Ah! quelle joie pour moi de commencer les fêtes de mon hymen par des libations ſur ce tom-

beau ! Tombeau ſacré, tu recevras toujours mes hommages.

ORESTE.

O terre, ouvre ton ſein ; qu'Agamemnon lui-même ſoit témoin de mes efforts.

ELECTRE.

O Proſerpine, fortifie nos cœurs & nos bras.

ORESTE.

Souvenez-vous de ces bains que vous avez enſanglantés.

ELECTRE.

Rappellez-vous ce tiſſu où de perfides mains vous lierent.

ORESTE.

Ce ne fut point avec des chaînes de fer.

ELECTRE.

Ils vous envelopperent honteuſement d'un voile.

ORESTE.

Le ſouvenir de tant d'opprobres ne vous remplit-il pas de fureur ?

ELECTRE.

Ne suffiroit-il pas pour vous arracher du tombeau? Envoyez la Justice au secours de vos enfants. Que vos assassins éprouvent aujourd'hui le traitement qu'ils vous ont fait. Triomphez, vengez-vous à votre tour. Voyez un fils & une fille qui vous sont chers, prosternés autour de vos cendres. Ayez pitié de leur jeunesse, & ne laissez pas périr à jamais la race illustre de Pélops. En nous conservant vous survivrez à votre mort. La réputation des enfants fait revivre le pere. Ils sauvent du naufrage ([a]) une famille prête à périr. Ecoutez des gémissements dont vous êtes le seul objet. Vous nous sauverez vous-même en secondant nos justes transports. C'est un hommage que nous devons à vos cendres qui n'ont pas été trempées de larmes. Et vous, Oreste, exécutez vos desseins. Il est temps d'essayer si les dieux vous sont propices.

(a) Il y a ici dans le Grec une figure qui ne seroit pas supportable en François. J'en ai conservé le sens.

ORESTE.

J'y cours; mais qu'on me dise comment & pourquoi Clytemnestre ose envoyer des libations sur le tombeau d'Agamemnon. Ces dons ne réparent pas un attentat irréparable. L'époux qu'elle a plongé dans le tombeau dédaigne un si misérable hommage. Quel est son espoir? Je ne le comprends pas. L'offrande est trop au-dessous du crime. Tous les liens du monde ne rachetent point le sang versé. C'est un forfait inexpiable. Satisfaites donc ma curiosité.

LE CHŒUR.

O jeune prince, il nous est facile de vous obéir. Nous avons vu les terreurs de cette femme impie. Des visions nocturnes, des songes menaçants l'ont effrayée. Elle a ordonné d'offrir des libations.

ORESTE.

Savez-vous le songe qu'elle a eu?

LE CHŒUR.

Elle a cru accoucher d'un serpent affreux,

ORESTE.

Eſt-ce tout ?

LE CHŒUR.

Ce monſtre enveloppé de langes comme un enfant nouveau-né, s'eſt approché de ſes mamelles pour les ſucer. Elle-même lui a préſenté le ſein.

ORESTE.

Il les a déchirées ſans doute ?

LE CHŒUR.

Le ſerpent en a tiré du ſang au lieu de lait.

ORESTE.

Ce n'eſt pas en vain que le phantôme de ſon époux lui eſt apparu.

LE CHŒUR.

La reine s'eſt éveillée avec de grands cris. Ses femmes ſont accourues au bruit de ſa voix. Leurs torches rallumées pouvoient à peine diſſiper l'obſcurité de la nuit. Elle a cru que des préſents funèbres la délivreroient de ſes terreurs.

ORESTE.

Et moi je conjure la terre & l'ombre

d'Agamemnon de me confier l'accomplissement du songe. Cet événement ne peut regarder que moi. Sorti des mêmes flancs où j'ai reçu l'être, le serpent a fait couler du sang des mamelles qui m'ont allaité. La cruelle en a frémi d'épouvante & de douleur. Hé bien, puisqu'elle a nourri ce monstre, qu'elle meure par ses coups. Oui, je serai ce serpent terrible qui lui donnera la mort. Le songe s'accomplira. Je m'en rapporte à vous-même sur la signification du prodige.

LE CHŒUR.

Que le ciel seconde vos projets. Avertissez vos amis; donnez-leur les ordres nécessaires.

ORESTE.

Je n'ai qu'un mot à dire. Qu'Electre rentre dans le palais. Qu'elle y garde un profond silence, afin que les meurtriers qui ont égorgé mon pere en trahison, soient eux-mêmes surpris à leur tour, & qu'ils meurent en traîtres, comme l'a prédit Apollon, ce dieu toujours véridique.

Déguisé en voyageur je me présenterai avec Pylade aux portes du palais. Nous dirons que nous sommes l'un & l'autre natifs des environs du Parnasse, & nous imiterons le langage des Phocéens. Les gardes nous refuseront sûrement l'entrée. L'insolence des maîtres passe aux serviteurs. Nous attendrons jusqu'à ce qu'on leur dise qu'il est injuste d'écarter des suppliants, & qu'Egysthe les en blâmeroit. S'ils consentent à m'introduire, soit que je le trouve assis sur le trône de mon pere, soit qu'il vienne au-devant de moi pour m'interroger, soyez certains qu'avant d'avoir proféré ces mots, *Etrangers qui êtes-vous ?* il sera tombé mort à mes pieds. La furie qui assiste à tous les meurtres s'enyvrera de sang pour la troisieme fois dans la demeure des Atrides. Vous ma sœur, observez ce qui se passe au palais & que tout soit prêt à me seconder. Femmes étrangeres, faites des vœux pour moi; sur-tout ne dites rien qui me trahisse.

J'abandonne

J'abandonne le reste à Pylade. Il partagera mes périls & mon triomphe.

SCENE III.

LE CHŒUR.

L'AIR nourrit des animaux effroyables. Les gouffres de la mer sont peuplés de monstres, ennemis des mortels. On voit entre le ciel & la terre des météores surprenants. Les oiseaux, les quadrupedes, les vents, les orages partagent tour à tour notre étonnement.

Mais rien n'est comparable à l'audace criminelle des hommes, à l'artifice & aux emportements des femmes, aux passions effrenées du cœur humain, aux crimes atroces qu'elles lui font commettre. L'amour exerce un empire odieux. Les femmes sur-tout sont ses esclaves; l'homme & la brute lui sont soumis.

Que celui dont l'ame est docile à la raison, se rappelle l'histoire effrayante

d'Atrée. Qu'il frémisse en voyant cette mere impitoyable livrer aux flammes le tison fatal, à la durée duquel étoient attachés les jours de son fils

On n'a point encore oublié la perfidie de Scylla. Nous détestons cette fille ingrate qui sacrifia son pere aux riches présens de Minos. Elle dépouilla Nisus, pendant qu'il dormoit, du cheveu qui le rendoit immortel, & ce malheureux prince perdit le jour.

Passerions-nous sous silence l'infortune des Atrides, cet hymen si funeste à leur palais, les complots d'une épouse infidelle contre un époux vaillant, & ce héros lâchement assassiné par une femme.

Les malheurs de Lemnos sont célebres. Ils nous remplissent d'horreur. Nous pouvons leur comparer les maux de Mycènes. Toute race odieuse aux immortels périt honteusement. Peut-on épargner ce que les dieux haïssent. Ne doutons plus de l'événement qui se prépare.

Le glaive aigu de la Juſtice brille à nos yeux ; on ne la viole pas impunément L'adultère inſulte en ces lieux la majeſté ſainte de Jupiter.

Oui, la Juſtice reprend ſes droits. Le deſtin aiguiſe le fer. Il ramene dans ce palais le fils auguſte de tant de rois. Les furies ne perdent point de vue le crime ; elles vont enfin le punir.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE, UN ESCLAVE.

ORESTE.

N'Y a-t-il point ici d'esclave? Est-ce envain que je frappe à la porte du palais? C'est pour la troisieme fois que j'appelle. Gardes d'Egysthe, répondez donc. Ce prince est-il accessible?

UN ESCLAVE.

J'entends votre voix. Qui êtes-vous, d'où venez-vous?

ORESTE.

Annoncez à vos maîtres que je viens leur communiquer des nouvelles importantes. Hâtez-vous; le char de la nuit approche. C'est l'heure de recevoir les voyageurs, & d'exercer envers eux l'hos-

pitalité. Qu'on m'envoie une femme de confiance ; j'aimerois mieux cependant que ce fût un homme. Je lui parlerois avec plus de liberté.

SCENE II.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, ORESTE, PYLADE.

CLYTEMNESTRE.

Etrangers, demandez tout ce qui vous eſt néceſſaire. Rien ne vous ſera refuſé. Vous trouverez dans ce palais des bains, des rafraîchiſſements & des cœurs remplis d'humanité. Si vous venez pour des affaires ſecrettes, on ne peut les traiter qu'avec le maître de ces lieux, à qui j'en ferai le rapport.

ORESTE.

Je ſuis natif de Daulie dans le pays des Phocéens. Comme j'allois à Argos, chargé du fardeau que vous voyez, je ren-

contrai un inconnu qui m'aborda, me demanda où j'allois, & me montra le chemin, après m'avoir appris qu'il s'appelloit Strophius, originaire de Phocide. Puiſque vous allez à Argos, ajouta-t-il, n'oubliez pas de dire aux parents d'Oreſte que ce jeune prince n'eſt plus. Vous m'apprendrez s'ils veulent que ſes cendres leur ſoient envoyées, ou qu'on les enſeveliſſe dans la terre étrangere où il eſt mort. J'ai renfermé dans une urne d'airain les reſtes de ce héros, bien digne de nos regrets. Telle eſt la commiſſion dont il m'a chargé. J'ignore à qui je parle. Mais il faut que les parents d'Oreſte ſoient informés de ſon ſort.

ELECTRE.

Hélas! toujours des revers! ô fatale deſtinée de la maiſon des Atrides, tu les pourſuis juſque dans les lieux les plus éloignés. Tu me prive de tous les objets qui m'étoient chers. Oreſte avoit évité le trépas en s'éloignant de ſa patrie. On faiſoit des vœux dans ce palais pour ſa

conſervation & pour ſon retour. Notre eſpérance meurt avec lui.

ORESTE.

J'aurois voulu ne rien apprendre que d'heureux aux perſonnes illuſtres qui me reçoivent ſi humainement. On eſt toujours bien accueilli avec des nouvelles flatteuſes. Mais je trahirois l'hoſpitalité ſi je cachois aux maîtres de ce palais le malheur qui les intéreſſe.

CLYTEMNESTRE.

Ils ne vous en recevront pas avec moins d'empreſſement. Ce que vous auriez craint de leur dire, ils l'auroient appris d'un autre. Mais ces voyageurs ſont fatigués; il eſt temps qu'ils ſe délaſſent. Menez-les avec leur ſuite dans l'appartement qui leur eſt deſtiné. Servez-les comme ſi vous étiez leur eſclave. Je vais trouver Egyſthe, l'inſtruire de ces nouvelles, & délibérer avec nos amis ſur cet événement imprévu.

SCENE III.

LE CHŒUR.

Compagnes d'esclavage, femmes qui servons dans ce palais, faisons à présent des vœux pour Oreste. O terre auguste, ô respectable mausolée qui couvrez le corps de ce grand roi, entendez nos cris, secourez-nous. Voici le moment de tromper les traîtres. Que Mercure vienne en ces lieux à la faveur des ténèbres, & qu'il préside lui-même à cette sanglante action.

SCENE IV.

UN ESCLAVE, GILISSA, *nourrisse d'Oreste.*

L'Esclave.

Cet étranger a sans doute annoncé quelque malheur. Je vois la nourrisse

d'Oreste qui fond en larmes. Que faites-vous Gilissa ; pourquoi frapper si souvent à cette porte ? La douleur qui vous accompagne, ne sera pas vue de bon œil.

GILISSA.

La reine, après avoir reçu ces étrangers, a ordonné qu'on appellât au plutôt Egysthe pour qu'il apprît de leur bouche avec encore plus de certitude la nouvelle qu'ils ont apportée. Clytemnestre dissimule envain sa joie sous une fausse apparence de douleur. Elle triomphe, & la maison de son époux est détruite. Quelle satisfaction pour l'usurpateur lorsqu'il entendra ce récit ! Avec quel plaisir il demandera toutes les circonstances de cette mort ! Malheureuse que je suis ! De tous les maux que j'ai soufferts au service des Atrides, c'est le plus funeste & le plus douloureux. Les autres n'avoient pas du moins épuisé ma patience. Mais je succombe à celui-ci. Je perds mon cher Oreste, cet enfant de mes peines, qui du sein de sa mere passa dans mes bras, &

dont les cris ont si souvent interrompu mon sommeil. Soins superflus! dégoûts inutiles. Car que n'ai-je point enduré auprès de lui! Un enfant au berceau est une brute qu'il faut nourrir & former. Enveloppé de ses langes, que la faim ou que la soif le presse, il n'annonce pas ses besoins par des paroles. J'ai rempli tous les ministeres d'une nourrisse tendre & soigneuse. Je croyois élever Oreste pour son pere. J'apprends qu'il est mort. Allons vers ce traître, vers ce fléau de la maison royale; allons l'informer d'un événement qui le comblera de joie,

LE CHŒUR.

La reine veut-elle qu'il vienne seul ou avec des gardes?

LA NOURRISSE.

Avec des soldats armés.

LE CHŒUR.

C'est ce que vous devez taire à ce perfide. Dites-lui de venir seul, & promptement; qu'il n'a rien à craindre, & qu'il va savoir d'heureuses nouvelles.

LA NOURRISSE.

Jugez-vous en effet qu'elles le ſoient?

LE CHŒUR.

Mais, ſi, grace à Jupiter, la fortune changeoit aujourd'hui de face.

LA NOURRISSE.

Cela ſe peut-il ? Notre unique eſpérance, Oreſte n'eſt plus.

LE CHŒUR.

Peut-être le bruit de ſa mort eſt-il faux.

LA NOURRISSE.

Qu'entends-je! Auriez-vous des nouvelles différentes?

LE CHŒUR.

Allez, exécutez-vos ordres. Les dieux prendront ſoin du reſte.

LA NOURRISSE.

Je ferai ce que vous m'avez dit. Que le ciel favoriſe vos intentions.



SCENE V.

LE CHŒUR.

PERE de tous les dieux céleſtes, Jupiter, prononcez en faveur de l'innocence & de la juſtice. O Jupiter, conſervez Oreſte. Soyez vous-même ſon guide au milieu de ſes ennemis. Si vous le rétabliſſez ſur le trône, vous n'aurez point d'adorateur plus reconnoiſſant.

C'eſt le fils d'un roi que vous aimiez. Qu'il ne ſoit plus enchaîné au char humiliant de l'infortune. Quand verrons-nous le calme & le bonheur régner dans ces lieux? Et vous, dieux domeſtiques de ce ſuperbe palais, dieux d'Agamemnon, vengez, il en eſt temps, vengez le ſang de ce roi dont on a ſouillé vos autels.

Qu'après la mort d'Egyſte le ſang ne coule plus dans ces demeures. Et toi ſouverain des profonds abymes, ne t'oppoſe point au retour d'Oreſte en la maiſon paternelle; qu'il ne deſcende jamais dans

ton empire que par une mort libre & douce à ses yeux. Que le fils propice de Maïa concoure à cette entreprise. Ses oracles découvriront à Oreste tout ce qu'il doit faire. Souvent le sens en est équivoque; quelquefois obscur comme la nuit; d'autresfois clair comme le jour. Les richesses d'Agamemnon ne seront plus captives; elles circuleront parmi ses sujets. Nous pourrons donner librement des pleurs à sa mémoire dans les places publiques d'Argos. Qu'Oreste & sa sœur soient heureux; leur bonheur sera le nôtre. Ce n'est point sur eux que doit frapper la vengeance. Et vous Oreste, armez-vous de courage au moment de l'exécution. Opposez aux pleurs d'une mere les cris d'un pere égorgé. Détournez les yeux comme Persée. Vengez les morts, punissez les vivants. Que la pitié n'amollisse point un juste courroux; consommez l'ouvrage; exterminez les auteurs du meurtre.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

EGYSTHE, UN OFFICIER DU PALAIS.

EGYSTHE.

ALLONS. Le bruit que ces étrangers ont répandu m'afflige. La mort d'Orefte eft un accident fâcheux. Elle peut ulcérer des cœurs, déja trop aigris par le meurtre d'Agamemnon. Mais dois-je en croire la voix publique? Ne feroient-ce pas de vaines rumeurs fauffement accréditées par la terreur des femmes, & qui fe détruiront bien-tôt? Quelles font là-deffus tes conjectures? Réponds.

L'OFFICIER.

J'ai entendu le difcours de ces étrangers. Interrogez-les vous-même, fei-

gneur; vos propres éclairciſſements vous inſtruiront mieux.

EGYSTHE.

Entrons. Je veux les voir & leur parler. Je ſaurai s'ils ont été préſents à la mort d'Oreſte, ou s'ils n'en ſont informés que par des rapports incertains. Leur réponſe ne me trompera pas.

SCENE II.

LE CHŒUR.

O JUPITER, par où commenceront nos vœux & nos plaintes? Quel en ſera l'effet? C'eſt maintenant que le fer brille, que le ſang coule. Eſt-ce pour détruire entiérement le race d'Agamemnon, ou pour rendre le trône à ſon fils? Il entreprend ſeul ce combat; qu'il en ſorte victorieux.

EGYSTHE, *dans le palais.*

Hélas! ô ciel! hélas!

LE CHŒUR.

Frappe, frappe. Que produira le ſuccès de ces premiers coups? Mais écartons-nous un peu, pour qu'on ne croie pas que nous ayons pris part à cette action. N'en doutons point; Egyſthe eſt mort.

SCENE III.

UN ESCLAVE.

AH! c'en eſt fait, mon maître a perdu la vie. Egyſthe n'eſt plus. Ouvrez-moi vîte l'appartement de la reine. Elle a beſoin de puiſſants défenſeurs, mais non pas pour ſon époux, il n'eſt plus temps de le ſecourir. Je crie envain, perſonne ne me répond. Où eſt donc la reine? que fait-elle? La vengeance la pourſuit le glaive à la main.

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, L'ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

QUELS cris retentiſſent dans ce palais! que viens-tu m'annoncer!

L'ESCLAVE.

Les morts reſſuſcitent, les vivants meurent.

CLYTEMNESTRE.

Ah! j'entends. Nous tombons dans le piege où nous en avions entraîné d'autres. Qu'on me donne des armes. Eſſayons de vaincre avant que de mourir. Notre unique reſſource eſt le déſeſpoir.

SCENE V.

ORESTE, CLYTEMNESTRE, PYLADE.

ORESTE.

C'EST vous que je cherche, Egyſthe eſt puni.

CLYTEMNESTRE.

Tu n'es donc plus, ô mon cher Egysthe!

ORESTE.

Puisqu'il vous étoit si cher, vous partagerez son tombeau. Soyez-lui fidelle jusqu'à la mort.

CLYTEMNESTRE.

O mon fils, respecte le sein de ta mere; respecte ce sein qui t'a si souvent allaité.

ORESTE.

Que ferai-je, Pylade? serai-je le meurtrier de ma mere?

PYLADE.

Où sont les oracles de Delphes? où sont vos serments? Sacrifiez tout plutôt que de trahir les dieux.

ORESTE.

Tu l'emportes, Pylade. Suivez-moi; vous serez immolée sur le corps de ce traître. Vous l'avez préféré à mon pere; mourez avec lui. C'est le prix de l'adultere & de l'assassinat.

CLYTEMNESTRE.

Je t'ai nourri ; laisse-moi vivre.

ORESTE.

Vous avez tué mon pere, & vous vivriez avec moi !

CLYTEMNESTRE.

N'impute mon crime qu'au destin.

ORESTE.

Et le destin vous condamne à la mort.

CLYTEMNESTRE.

Ne crains-tu pas les imprécations de ta mere ?

ORESTE.

Vous ne m'avez mis au jour que pour me rendre malheureux.

CLYTEMNESTRE.

Ne t'avois-je pas envoyé chez un prince qui t'a bien reçu ?

ORESTE.

C'étoit me vendre deux fois.

CLYTEMNESTRE.

Eh ! que m'a-t-on donné pour t'avoir vendu ?

ORESTE.

J'aurois honte de le dire.

CLYTEMNESTRE.

N'en rougis pas; & parle sur-tout des infidélités de ton pere.

ORESTE.

Ah ! ne calomniez point ce héros.

CLYTEMNESTRE.

L'absence d'un époux est difficile à supporter.

ORESTE.

Les travaux d'un époux absent font la sûreté de sa femme.

CLYTEMNESTRE.

Quoi, mon fils, tu veux immoler ta mere !

ORESTE.

Ce n'est pas moi, c'est vous-même qui vous immolez.

CLYTEMNESTRE.

Redoute au moins Clytemnestre après sa mort.

ORESTE.

Je crains bien davantage Agamemnon, si je vous épargne.

CLYTEMNESTRE.

Hélas! je pleure envain fur mon tombeau.

ORESTE.

Le fort de mon pere a décidé du vôtre.

CLYTEMNESTRE.

Malheureufe, quel ferpent j'ai nourri dans mon fein! Ah! ce fonge horrible n'étoit que trop vrai.

ORESTE.

Vous avez tué votre époux, mourez de la main d'un fils.

SCENE VI.

LE CHŒUR.

PLAIGNONS-LES tous deux. Quel malheur pour Orefte d'être obligé de verfer tant de fang! Mais puifqu'il le faut, conservons du moins à ce prix l'unique efpoir de la maifon des Atrides.

Priam eft vengé. Mais deux fiers guerriers, deux lions terribles vengent à leur

tour Agamemnon. Il a paru ce fils exilé, ce fils conduit par les oracles d'Apollon. Il a rugi de fureur en voyant le palais de son pere en proie au pillage, & au crime, sous l'autorité d'une femme infidelle & d'un lâche usurpateur.

Le traître a été pris en trahison. La Justice, fille de Jupiter, indignée contre les coupables, les a frappés de son glaive. Apollon se joint avec elle. Ils poursuivent ensemble une épouse dénaturée, & lui font subir le châtiment qu'elle a mérité.

Jupiter ne protege point les méchants. Honorons sa puissance qui nous rend les beaux jours. Ce palais avoit perdu son maître. Maison infortunée, je te croyois ensevelie pour toujours sous tes ruines. Elle changera de face quand Oreste l'aura purifiée par des expiations. La fortune la regardera avec un œil riant. Ceux qui l'habitent, seront heureux. Le ciel leur rend les beaux jours ([a]).

(a) Cette répétition est dans le grec.

ACTE V.

ORESTE, PYLADE, LE CHŒUR, ARGIENS.

[*On apperçoit au fond du théatre les corps de Clytemnestre & d'Egysthe*]

ORESTE.

PEUPLES d'Argos, voilà vos tyrans, les assassins d'Agamemnon, les usurpateurs de son palais. Ils ont occupé son trône; ils s'aimoient tous deux, & ils s'aiment encore s'il en faut croire leurs serments. Ils avoient juré de donner la mort à mon malheureux pere & de mourir ensemble. Tout s'est accompli. Considérez cet ouvrage funeste de l'art, ce tissu dont il n'a pu se débarrasser; ces liens qui enchaînoient ses pieds & ses mains. Etendez ces instruments honteux de leur crime, pour qu'ils soient vus, non pas de mon

pere qui en feroit irrité, mais du Soleil, cet œil vigilant de la nature, que j'attefte ici comme témoin du crime abominable de ma mere, & comme garant de la juftice de mes coups. Car je ne parle pas de la mort d'Egyfthe. Il a reçu le prix de fon adultère. Mais pour cette femme impie qui, après avoir donné des enfants à fon époux, après l'avoir tant aimé, eft venue jufqu'à le haïr & à le poignarder de fes propres mains. Qu'en dites-vous? quel ferpent venimeux égala jamais fa malice? Quel nom donner à fes forfaits? Comment nommer cette invention barbare, ce réfeau fatal où mon pere fe trouva pris comme une bête fauvage dans des filets; ce voile qui l'enveloppa dans le bain, & qui devint pour lui le voile funèbre d'un cercueil? Mortels parjures, mortels à qui la mifere & l'avidité font tout entreprendre; vous qui paffez vos jours dans le meurtre & dans le crime, puiffiez-vous être affociés à une femme de ce caractere. Me préfervent les dieux d'une époufe qui

lui ressemble. J'aimerois mieux mourir sans postérité.

LE CHŒUR.

Action funeste ! roi malheureux, quelle mort on t'a fait souffrir ! Quelle douleur pour ceux qui l'ont survécu !

ORESTE.

Que ce soit Clytemnestre ou non qui ait commis le meurtre, c'est au moins par le glaive d'Egysthe que les vêtements d'Agamemnon ont été déchirés. Ils sont souillés de son sang ; les taches s'en reconnoissent encore. Ces monuments du trépas de mon pere m'arrachent des pleurs. Je l'ai vengé ; mais, ô race malheureuse ! ô regrets ! ô douleurs ! qu'il est horrible de se venger ainsi !

LE CHŒUR.

L'innocent qui devient coupable, n'évite pas le châtiment. Les uns sont punis plutôt, les autres plus tard.

ORESTE.

Que m'importe ? J'ai tout prévu. Mais déja mon esprit se trouble, il s'égare. Je

ſens dans mon cœur des mouvements de fureur & d'effroi. O mes amis, avant que la raiſon m'abandonne, apprenez, je le répete, que j'ai immolé juſtement une mere criminelle, ſouillée du ſang de ſon époux, haïe des dieux, & que c'eſt Apollon qui m'a commandé ce meurtre. Ses oracles m'aſſuroient qu'il étoit légitime, & me menaçoient de punitions effroyables ſi je refuſois de le commettre. Couronné de ces rameaux d'oliviers, j'irai à Delphes; j'irai aux autels d'Apollon, dépoſitaires du feu ſacré. Son temple eſt le ſeul azyle qu'il m'accorde, le ſeul où je puiſſe expier le ſang que j'ai répandu. Soyez témoins Argiens, que j'ai terminé vos maux. Errant, exilé, ma vie & ma mort atteſteront la vérité des oracles. Mais qu'on épargne ma mémoire, qu'on ne me faſſe point de honteux reproches, & qu'on ne calomnie pas une action juſte, puiſqu'enfin j'ai délivré le royaume d'Argos, de deux monſtres qui l'infeſtoient. Ah! noires

filles des enfers, Gorgones armées de ſerpents, vous vous lancez ſur moi. C'en eſt fait, je quitte ces lieux, je fuis.

LE CHŒUR.

Prince ſi cher à votre pere, quelle illuſion vous agite? Arrêtez, que craignez-vous au milieu d'un ſi grand triomphe?

ORESTE.

Non, ce n'eſt point une illuſion. Les cris furieux de ma mere retentiſſent autour de moi.

LE CHŒUR.

Son ſang fume encore dans vos mains. C'eſt ce qui trouble votre eſprit.

ORESTE.

O ciel! leur nombre augmente. Leurs yeux enflammés diſtillent du ſang.

LE CHŒUR.

Recourez à l'expiation. Apollon diſſipera vos terreurs.

ORESTE.

Vous ne les voyez pas ces impitoyables furies. Je les vois, elles me pourſuivent. Je ne puis ſoutenir leurs regards.

LE CHOEUR.

Faſſe le ciel, faſſe le dieu qui vous protege qu'un parfait bonheur ſuccede à vos infortunes.

Voici la troiſieme tempête qui ébranle le palais de nos rois. Les enfants du malheureux Thyeſte l'inonderent d'abord de leur ſang. Un ſecond attentat lui enleva par une mort honteuſe, le vaillant Agamemnon. Notre libérateur lui-même, ou plutôt le deſtin, y ajoute de nouvelles horreurs. Quand finiront-elles ? Quand ceſſeront les coups de la vengeance ?

Fin du cinquieme & dernier Acte.



LES

EUMENIDES,

TRAGÉDIE.

PRÉFACE.

ESCHYLE a mis ſur le théatre toute l'hiſtoire de la famille d'Agamemnon. Il en a fait trois tragédies. La premiere roule ſur la mort de ce prince. Le meurtre de Clytemneſtre eſt le ſujet de la ſeconde. Dans la troiſieme, Oreſte, aſſaſſin de ſa mere, eſt abſous de ce crime, par le premier jugement qu'ait rendu l'Aréopage.

Cette piece n'eſt point comparable aux deux précédentes, quoiqu'elle ait dû intéreſſer les Athéniens, & qu'il lui reſte encore des beautés pour nous. Elle n'a de théatral que ſon ſpectacle, qui devoit être terrible & magnifique. Il y a des chœurs ſublimes, comme celui du troiſieme acte, & d'excellents traits de morale. L'adieu d'Oreſte eſt pathétique. C'eſt de ce pathétique grec, pour m'exprimer ainſi, qui ſe

répand dans toute l'ame du lecteur, & qui n'a été bien connu parmi nous que de Racine & du grand Boſſuet.

Je ne dis rien du ſommeil & du ronflement des furies au premier acte. C'eſt une imagination burleſque. Il m'eſt venu dans l'eſprit que ſi Homere eût été l'inventeur de cette fiction, Madame Dacier ſe feroit récriée peut-être que c'étoit-là une idée très-philoſophique. L'aſſoupiſſement des furies, couchées aux pieds d'Oreſte, ſignifieroit l'extinction des remords dans le cœur de ce meurtrier; car les furies n'étoient autre choſe que le trouble & l'agitation qui naiſſent du crime, & tourmentent le criminel.

Pour le cinquieme acte, il a dû paroître admirable aux Athéniens. Rien n'étoit plus propre à flatter ce peuple que de mettre en action ſous ſes yeux l'établiſſement du tribunal le plus vé-

nérable

nérable qu'aient eu les nations anciennes, puiſque les dieux mêmes y étoient jugés. C'eſt Minerve elle-même qui en fait l'inſtallation. Le diſcours qu'elle prononce à ce ſujet eſt remarquable. Il ſeroit peut-être ſuſceptible d'application.

.... *Que ce conſeil ſuprême conſerve parmi vos citoyens le reſpect de la juſtice, & la crainte des châtiments, double rempart contre le crime. N'altérez pas mes loix par le mélange de loix nouvelles... Que cette cour auguſte ſoit une barriere contre l'anarchie & contre le pouvoir deſpotique. Qu'elle ſe conduiſe toujours par les maximes d'une juſte ſévérité.... Maintenez donc ce tribunal majeſtueux que j'établis comme le boulevart de ces contrées, & le ſalut d'Athènes; Tribunal que n'ont point les autres nations... Tribunal incorruptible, prompt à punir le crime, & qui veillera ſans relâche à la conſervation des citoyens.*

PERSONNAGES.

LA PYTHONISSE.

APOLLON.

MINERVE.

ORESTE.

L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE.

LES EUMENIDES.

LES JUGES DE L'ARÉOPAGE.

FEMMES ATHENIENES.

La scène est à Delphes & à Athènes.



LES EUMENIDES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

[*Le théatre représente l'entrée du temple d'Apollon à Delphes.*]

LA PYTHONISSE.

PARMI les divinités fatidiques la terre exige mes premiers hommages. Thémis, sa fille, occupe le second rang. Le troisieme est rempli volontairement par Phebé, cette autre fille de la terre. Quand

le fils de sa sœur ([a]) naquit, elle lui donna l'art de deviner & son nom, & on l'appella Phebus. Ce dieu quittant les marais & les rochers de Delos vint aborder aux murs construits par Minerve. Il établit son séjour sur le Parnasse. Il est honoré par les Athéniens, ces fils de Vulcain, qui ont délivré les voies publiques de l'incursion des brigands, & qui ont fertilisé la terre par leurs travaux. Le peuple de Delphes ([b]), souverain de cette contrée, célebre avec éclat sa présence. Jupiter, dont le soufle divin l'inspire, lui assigna le quatrieme rang. Apol-

(*a*) Latone. La généalogie des Dieux varie à l'infini chez les Poëtes & chez les Mythologues.

(*b*) Je suis ici le Scholiaste Grec que je préfere presque toujours à la version Latine de Stanley, dans les endroits susceptibles de divers sens. Suivant cette version, il faudroit traduire, *le peuple & Delphus souverain de ces contrées*, traduction que je suis cependant bien éloigné de condamner. Mais la ville de Delphes avoit-elle des Rois ? Tout ce que nous en dit la Fable, c'est qu'elle avoit été fondée par un fils d'Apollon, nommé Delphus. Le Scholiaste s'explique ainsi : ὁ δελφὸς λεὼς, ὅς ἐστι τῆς χώρας ἄναξ καὶ κυβερνήτης. Cette interprétation est appuyée par les meilleurs Lexicographes, qui font du mot δελφὸς un adjectif. Henri Etienne dans son Trésor de la Langue Grecque dit en parlant de Delphes, *cujus cives quoque δελφοὶ nominantur.* On trouve dans Schrevelius δελφὸς, *civis Delphicus*....

lon eſt enfin le prophete de ſon pere. Je dois à ces divinités les prémices de mes voeux. Pallas, qu'on a placée devant le temple d'Apollon, mérite auſſi nos reſpects. Je révere les nymphes qui habitent dans les grottes du Parnaſſe, où retentit le chant de mille oiſeaux. Je n'oublirai point Bacchus qui fait ſon ſéjour dans les mêmes lieux, & qui conduiſoit les bacchantes quand elles déchirerent Penthée comme un animal timide. Je vous invoque, ô fontaines, ô puiſſant Neptune, ô Jupiter, le plus grand & le plus parfait des dieux.

Entrons dans le temple. Faſſe les dieux que j'y trouve un accès auſſi favorable que par le paſſé. S'il y a quelques Grecs qui veulent me conſulter, qu'ils approchent après avoir tiré au ſort ſelon l'uſage. Je réponds ſuivant les inſpirations du dieu qui m'agite. [*Elle entre dans le temple, & en ſort quelques moments après.*]

O diſcours terribles! ô ſpectacle affreux! Il me chaſſe du temple. Je n'ai la

force ni de me ſoutenir, ni de marcher. Mes genoux chancellent; tremblante ſous le poids de l'âge, & foible comme un enfant, je ne puis que me traîner à terre. J'avançois vers le lieu ſecret des oracles. Je vois au fond du ſanctuaire un mortel proſcrit par les dieux, mais qui embraſſoit l'autel. Il avoit l'air d'un ſuppliant. Une de ſes mains, dégoutante de ſang, tenoit une épée nue; il portoit dans l'autre un long rameau d'olivier, environné d'une bandelette de laine blanche. Autour de cet homme dort une troupe de femmes aſſiſes. Quelles femmes! Ce ſeroient plutôt des Gorgones. Mais elles ſont encore plus hideuſes que ces monſtres. Je les ai vus en peinture, enlevant dans les airs les mets de la table de Phinée. Celles-ci n'ont point d'ailes. Leur couleur eſt noire, & tout leur corps eſt effroyable. Pendant qu'elles dorment, il ſort de leurs narines un ſouffle bruyant. Leurs yeux ouverts diſtillent du ſang. Les vêtements qu'elles portent ſeroient indignes

des dieux & des hommes. Jamais rien de ſi difforme n'a frappé ma vue. Il n'eſt point de contrée qui produiſit impunément de tels monſtres. Elle en éprouveroit bientôt la fureur. Que le ſouverain de ce temple en conſerve la pureté; ce ſoin le regarde, lui qui ſait ſi bien purifier toute habitation ſouillée, & qui explique auſſi aiſément les prodiges qu'il guérit les maux.

SCENE II.

[*Le théatre repréſente l'intérieur du temple.*]

APOLLON, ORESTE, LES EUMENIDES *endormies autour d'Oreſte*

APOLLON.

Non, je ne t'abandonnerai pas. Je ferai toujours près de toi, quoique abſent, & tes ennemis reſſentiront les effets de ma colere. Les furies, tu le vois, ſont à préſent plongées dans les bras du ſommeil.

Vieilles & abominables filles, dont la couche est en horreur aux dieux, aux mortels & aux brutes mêmes. Elles n'existent que pour le malheur du genre humain. Cachées dans les tenèbres, au fond des abymes du Tartare, elles sont un objet d'exécration pour la terre & pour le ciel. Fui, ne tarde pas. Si elles venoient à s'éveiller tu les verrois bien-tôt te poursuivre avec fureur sur la terre, dans les isles & sur les mers. Que rien ne t'arrête; cours à la ville de Pallas, cours embrasser les autels de la déesse. C'est-là que tu trouveras des Juges & des consolateurs. Je saurai bien te délivrer des maux que tu souffres. Va, tu n'as rien fait que par mes ordres.

ORESTE.

O Apollon, vous le savez; mon action n'est point injuste. Prenez soin de mon destin; votre secours me suffit.

APOLLON.

Encore une fois, ne crains rien. Vous, Mercure, fils comme moi du maître des dieux, venez remplir vos fonctions. Ac-

compagnez ce mortel malheureux que je protege. Jupiter même respecte en quelque sorte les vœux suppliants des infortunés.

SCENE III.

L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE, LES EUMENIDES *endormies.*

L'OMBRE.

Vous dormez furies, vous dormez! Le sommeil est-il fait pour vous? Peut-on me traiter ainsi! Abandonnée dans la foule des morts, pour avoir assassiné mon époux, j'erre au hasard, & je suis pour les ombres un objet de mépris & de haine. On me punit du meurtre d'Agamemnon. Mais aucun dieu n'est irrité de ma mort, de cette mort cruelle que j'ai reçue de la main d'un fils. Considérez ces blessures. L'esprit voit mieux quand le corps est endormi. Rappellez-vous les libations que je vous ai offertes, les festins

nocturnes que je vous ai présentés dans ces heures qui vous sont consacrées, & où il n'est pas permis de sacrifier à d'autres dieux. Quel fruit du culte que je vous ai rendu! Vous foulez aux pieds mes hommages. Le perfide s'échappe de vos liens comme un faon de biche. Il triomphe, il vous insulte. Ecoutez mes plaintes, ô divinités infernales; écoutez Clytemnestre qui se montre à vous dans votre sommeil.

LE CHŒUR *ronfle.*

CLYTEMNESTRE.

Vous me répondez par un vain bruit; & votre proie s'éloigne. Vous pouvez dormir en effet; les suppliants ne vous importunent guère.

LE CHŒUR *ronfle.*

CLYTEMNESTRE.

Quel profond sommeil! mes douleurs ne vous touchent pas. Cependant le meurtrier de sa mere, Oreste s'enfuit.

LE CHŒUR *ronfle.*

CLYTEMNESTRE.

Vous dormez encore! Rien ne peut

vous éveiller. Ah! noires furies, vous ne ſavez faire que le mal.

LE CHŒUR *ronfle.*

CLYTEMNESTRE.

La fatigue & le ſommeil ſe ſont unis enſemble pour aſſoupir ces monſtres cruels.

LE CHŒUR *ronfle.*

UNE DES EUMENIDES *en rêvant.*

Arrête, arrête, arrête.

CLYTEMNESTRE.

Vous le pourſuivez en ſonge, tel que l'animal chaſſeur qui dans ſon ſommeil croit voir ſa proie & pouſſe des cris imparfaits. C'eſt aſſez dormir, levez-vous. Surmontez votre laſſitude. Qu'un trop long aſſoupiſſement ne vous faſſe pas ignorer le tort qu'on vous fait. Soyez ſenſibles à de juſtes reproches; ils ſont l'aiguillon des ſages. Pourſuivez mon aſſaſſin; redoublez ſur lui ce ſouffle de ſang que vous exhalez de vos entrailles brûlantes. Que vos feux le deſſechent; que vos derniers aſſauts l'accablent.

SCENE IV.

LES EUMENIDES *s'éveillant en ſurſaut.*

EVEILLONS-NOUS, éveillons-nous. Tu dors! Leve-toi, repouſſe promptement le ſommeil. Voyons ſi l'allarme eſt vaine.

Ah! quel malheur! ah! mes compagnes, quelle ſurpriſe! quelle humiliation! C'eſt un affront irréparable. Quel déſeſpoir pour nous! Il n'eſt plus dans nos filets. Le ſommeil m'enleve ma proie.

Fils de Jupiter, vous nous trahiſſez. Jeune dieu, vous trompez de vieilles déeſſes. Vous protégez un impie, un parricide. Eſt-ce là ſe comporter en dieu? Eſt-ce reſpecter la juſtice?

Un ſommeil paſſager nous couvre de confuſion; il a cauſé l'accident qui nous déſole. C'eſt un trait perçant, un trait qui nous déchire, & qui pénetre juſque dans nos cœurs. Tout le ſang de mes veines en eſt glacé.

Conduite étrange de ces jeunes dieux qui regnent ſans équité! Voyez ce ſiege où le parricide étoit aſſis ; voyez-le tout couvert de ſang. Ce temple fameux a donc été l'azyle d'un ſcélérat qui l'a ſouillé par ſa préſence.

O Apollon, vous avez prophané votre ſanctuaire en y recevant ce parricide, en l'y apellant vous-même, pour honorer l'injuſtice, & pour outrager d'anciennes divinités.

Mais ce dieu ſi cruel pour nous, ne le délivrera pas de nos mains. Il fuiroit envain ſous la terre; nous l'attendons par-tout. En quelque lieu qu'il fuie ſon crime inexpiable le ſuivra.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

APOLLON, LES EUMENIDES.

APOLLON.

SORTEZ promptement de ce temple. Sortez de la demeure ſacrée où je rends mes oracles. Craignez que je ne vous perce de mes traits, & qu'ils ne vous forcent à vomir à gros bouillons les flots de ſang humain que vous avez bus. Ce ſéjour n'eſt pas fait pour vous. Allez dans les lieux où l'on ne voit que vengeances barbares, que meurtres, mutilations, avortements forcés; où l'on n'entend que des cris de mortels expirants dans les plus affreux ſupplices. Filles abominables aux dieux, ce ſont-là les fêtes que vous recherchez. Vos mœurs ſont peintes ſur

votre front. Vous devez habiter dans l'antre ſanglant d'un lion, & non dans le ſanctuaire où les oracles ſont conſultés. Fuyez troupe infâme, troupe abandonnée; fuyez; il n'eſt point de dieu qui daignât vous prendre ſous ſa conduite, ni vous honorer de ſes ordres.

LES EUMENIDES.

Ecoute, dieu qui nous traites ſi mal. Tu n'es pas ſeulement le complice des crimes d'Oreſte; tu en as été l'unique inſtigateur.

APOLLON.

Que voulez-vous dire?

LES EUMENIDES.

S'il a tué ſa mere, c'eſt pour t'obéir.

APOLLON.

Je lui ai commandé de venger ſon pere.

LES EUMENIDES.

Tu l'as reçu tout ſouillé du ſang maternel.

APOLLON.

Oui, j'ai voulu qu'il ſe réfugiât dans cet azyle.

LES EUMENIDES.

Et tu nous reproches de poursuivre un parricide?

APOLLON.

Vous ne devez point entrer dans ce temple.

LES EUMENIDES.

On nous l'a ordonné.

APOLLON.

Ce ministere si noir qu'a-t-il donc de flatteur pour vous?

LES EUMENIDES.

Nous ne laissons point de retraite au meurtrier de sa mere.

APOLLON.

C'est une adultere qui a tué son époux.

LES EUMENIDES.

Mais elle n'a pas dû périr par la main d'un fils.

APOLLON.

Vous respectez bien peu les droits de l'hymen, & Jupiter & Junon qui en sont les garants. Que deviendroient les plaisirs purs de l'hymenée qui sont si chers aux

aux mortels ? Le lit nuptial eſt ſacré; les ferments le défendent mal quand il n'eſt pas gardé par la Juſtice. Vous favoriſez ainſi ces époux perfides qu'on voit attenter à la vie l'un de l'autre. Ils ne ſont point l'objet de votre colere. Vous la déployez injuſtement ſur Oreſte. Je le vois: la mort de Clytemneſtre vous révolte; le meurtre d'Agamemnon ne vous touche point. Mais Pallas en ſera le juge.

LES EUMENIDES.

Nous ne quitterons point les pas de ce meurtrier.

APOLLON.

Suivez-le donc. Redoublez vos peines & vos efforts.

LES EUMENIDES.

N'arrête plus notre vengeance par tes diſcours.

APOLLON.

Je ne ſouffrirai pas que vos fureurs le tourmentent.

LES EUMENIDES.

Ton pouvoir eſt grand à la cour de

Jupiter; nous le ſavons. Mais le ſang maternel crie vengeance. Nous ſuivrons ce parricide; il nous verra par-tout ſur ſes traces.

APOLLON.

Je ſerai ſon défenſeur. Je délivrerai celui qui m'implore. J'irriterois contre moi les dieux & les hommes ſi je trahiſſois les vœux d'un ſuppliant.



ACTE III.

Le théatre repréſente la ville d'Athenes, & le temple de Minerve.

SCENE PREMIERE.

ORESTE.

O Minerve, j'arrive en ces lieux par ordre d'Apollon. Reçois favorablement un infortuné que d'autres dieux n'ont pas repouſſé de leur temple. Accablé de fatigues, épuiſé par de longues courſes, après avoir traverſé tant de contrées & tant de mers, je viens pour obéir aux oracles de Delphes, je viens, puiſſante déeſſe, me proſterner au pied de tes autels. J'y attendrai que tu daignes prononcer ſur mon ſort.



SCENE II.

ORESTE, LES EUMENIDES.

UNE DES EUMENIDES.

Le voici. Des indices certains nous l'ont découvert. Hâtez-vous ; il n'eſt pas beſoin d'entendre ſa voix. Nous l'avons reconnu comme un chaſſeur reconnoît ſa proie aux gouttes de ſang qui marquent ſes veſtiges. La reſpiration me manque. Il n'eſt point de terre ni de mer que je n'aie parcourue rapidement. Il s'eſt réfugié dans ce temple. Je ſens avec joie l'odeur du ſang dont il eſt ſouillé.

DEUXIEME EUMEMIDE.

Prenez-garde. Obſervez toutes les iſſues. Qu'il ne fuie pas une ſeconde fois de nos mains.

TROISIEME EUMENIDE.

Ses forces ſont épuiſées. Il embraſſe la ſtatue de Pallas dans l'eſpoir d'un jugement favorable.

QUATRIEME EUMENIDE.

Il se flate envain. Le sang de sa mere est répandu pour toujours. La terre qui en est humectée, ne le rendra plus.

CHŒUR DES EUMENIDES.

Malheureux, il est temps que ton supplice commence. Nous dévorerons tes membres, nous boirons ton sang. Nous te précipiterons vivant au fond des enfers, où le châtiment des parricides t'est préparé. C'est-là que tu verras les impies, qui, comme toi, ont outragé les dieux & les hommes, les droits de la nature, & ceux de l'hospitalité. Ils souffrent des tourments proportionnés à leurs crimes. Pluton est le juge absolu des mortels dans ces royaumes souterrains. Il sait tout; rien n'échappe à son souvenir.

ORESTE.

Instruit par mes malheurs, je sai plus d'un moyen d'expier mon crime. Je sais parler & me taire. Un maître bien sage m'a enseigné ce que je dois dire en ce jour. Le sang qui a rougi ma main, s'en

d'Apollon ne peut te souſtraire à nos fureurs, ni t'aſſurer une impunité dont tu jouirois inſolemment. Tu ſeras la proie des démons ([a]), le jouet de leurs barbaries. Tu ne réponds rien ; tu crois par des ſignes dédaigneux détourner l'effet de nos menaces. Dès le berceau tu fus conſacré aux Eumenides. Nous ne t'égorgerons point pour te dévorer. Tu ſeras tout vivant notre nourriture. Ecoute nos chants, écoute ; & que la frayeur enchaîne tes ſens ([b]).

Uniſſons nos voix, & dans nos concerts effroyables apprenons aux mortels le ſort que leur deſtinent les furies. Nous ſommes juſtes ; nous épargnons les mains pures. L'homme innocent eſt pour jamais à couvert de nos rigueurs. Mais tout criminel, tout ſcélérat, qui, comme cet aſſaſſin,

(a) Βόσκημα δαιμόνων.

(b) Stanley a ſuivi dans cet endtoit toutes les éditions qui avoient précédé la ſienne, & qui mettent dans la bouche d'Apollon cette ſuite du diſcours des furies : *Tu ſeras tout vivant notre nourriture*. . . Henri Etienne n'a point marqué dans ſes notes cette inconcevable bévue. Robortel & Paw ſont les premiers qui s'en ſoient apperçus, en la laiſſant néanmoins dans le texte, d'où il ne falloit qu'ôter ces deux lettres Απ.

voudroit cacher à nos yeux ses mains ensanglantées, nous trouve toujours sur ses pas, prêtes à venger les morts, & à lui redemander le sang qu'il a répandu.

Toi qui nous as engendrées, sombre mere des furies, ô nuit, écoute la voix de tes filles, ces vengeresses des vivants & des morts. Apollon nous deshonore. Il prétend nous arracher ce malheureux, qui doit expier par son trépas le meurtre de sa mere. Préparons pour ce sacrifice des chants qui excitent le trouble, le délire & l'égarement. Hymne infernal que n'accompagnent point les doux accords de la lyre, & dont l'effet est d'engourdir les esprits, & de dessécher les cœurs.

Les loix irrévocables du sort nous ordonnent de poursuivre les meurtriers jusqu'à ce qu'ils descendent sous la terre. La mort même ne les délivrera pas. Préparons pour ce sacrifice des chants qui excitent le trouble, le délire, & l'égarement. Hymne infernal que n'accompagnent point les doux accords de la lyre,

& dont l'effet eſt d'engourdir les eſprits & de deſſécher les cœurs.

Le deſtin nous interdit l'approche des immortels. Leurs feſtins ne ſont pas les nôtres. Nous ſommes toujours dans le deuil. Nous détruiſons les familles qu'un parricide a rendu coupables. Le meurtrier, quelque fort qu'il ſoit, ne nous échape point. Son ſang répandu ſe mêle avec celui qu'il a verſé.

Obtenons des dieux par nos prieres qu'ils ne s'embarraſſent point de ces forfaits, qu'ils refuſent d'en être les juges, & qu'ils nous en abandonnent la punition. Jupiter déteſte les homicides; il ne daigne ni leur parler ni les entendre. La gloire dont ils jouiſſoient parmi les hommes, ne les ſuit pas aux enfers. Elle s'évanouit à notre aſpect, & s'anéantit ſous nos pieds teints de ſang.

Nous tombons ſur eux avec violence. Fatigués des efforts qu'ils ont fait pour nous fuir, ils chancellent dans leur courſe, & nous les accablons de tourments inſupportables.

Ce parricide ne connoît point ſon état. Le crime l'aveugle; ſa malheureuſe renommée l'environne de ténèbres dans le temple où il s'eſt caché.

Il s'y croit en ſûreté ; mais nous acheverons notre vengeance. Nous gardons le ſouvenir des forfaits, & les coupables ne peuvent nous fléchir. Nous pourſuivons les actions infâmes qu'on a cru dérober à la vigilance des dieux, & qu'une épaiſſe obſcurité cache à tous les regards

Tous les mortels doivent donc nous reſpecter & nous craindre. Nous tenons du deſtin & des dieux le pouvoir ſacré que nous exerçons. On nous a toujours honorées. On révère les Eumenides, quoiqu'elles faſſent leur ſéjour dans les ténébreux abymes des enfers.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MINERVE, *qui descend du ciel dans son temple*, ORESTE, LES EUMENIDES.

MINERVE.

J'AI entendu de grands cris sur les bords du Scamandre, vers ces lieux échus (a) par le droit de la guerre aux plus illustres des Grecs, qui me les ont consacrés à perpétuité, & en ont donné la possession aux enfants de Thésée. Je suis accourue à ce bruit. Mon char a traversé rapidement

(a) Les Habitants de Mitylene avoient déclaré la guerre aux Athéniens touchant la propriété de la ville de Sigée, sur les bords du Scamandre. Les deux Peuples voulurent terminer leurs différens par un combat singulier. Pittacus combattit pour ceux de Mitylene, & Phrynon pour les Athéniens. Celui-ci fut vaincu ; Athènes perdit Sigée. Eschyle prend occasion d'en rappeller le souvenir à ses Citoyens pour les engager indirectement à reprendre les armes, & reconquérir Sigée sur les Myityléniens.

les airs, aidé par l'égide & par le souffle des vents. Je ne crains rien; mais ce que je vois m'étonne. Qui êtes-vous? parlez. C'est à vous tous que je m'adresse, & à cet étranger qui est assis aux pieds de ma statue, & à vous qui ne ressemblez ni aux dieux ni aux hommes. Ce n'est pas que j'insulte à votre difformité; ce seroit une injustice.

LES EUMENIDES.

Déesse, issue de Jupiter, vous saurez tout en peu de mots. Nous sommes les filles éternelles de la nuit. On nous appelle furies dans les royaumes souterrains.

MINERVE.

Je connois votre origine & votre nom.

LES EUMENIDES.

Nous vous dirons aussi quel est notre ministere.

MINERVE.

Vous le pouvez, je suis prête à vous entendre.

LES EUMENIDES.

Nous ne laiſſons point de retraite aux parricides.

MINERVE.

Eſt-ce là tout leur ſupplice ?

LES EUMENIDES.

Ils ne trouvent de repos nulle part.

MINERVE.

Traitez-vous ainſi l'infortuné que je vois ?

LES EUMENIDES.

. Il n'a pas craint d'égorger ſa mere.

MINERVE.

Quelque pouvoir redoutable ne l'a-t-il pas forcé ?

LES EUMENIDES.

Qui pouvoit le forcer à commettre un ſi grand crime (a) ?

MINERVE.

Vous l'accuſez. Il eſt préſent ; qu'il ſe défende.

(a) *Ἄλλης ἀνάγκης οὔτινος τρέων κότον* ; ce vers ſe rapporte viſiblement à ce qu'Oreſte dit dans les Coëphores, que *c'eſt Apollon qui lui a commandé le meurtre de ſa mere.*

LES EUMENIDES.

Mais il ne veut ni prêter le ferment ni le déférer.

MINERVE.

Vous montrez plus de juftice dans vos difcours que dans vos actions.

LES EUMENIDES.

Expliquez - vous. Nous connoiffons votre fageffe.

MINERVE.

Ce n'eft point par le ferment qu'on peut convaincre un criminel.

LES EUMENIDES.

Examinez vous-même ce coupable, & prononcez.

MINERVE.

Me prenez-vous pour arbitre?

LES EUMENIDES.

Vous méritez nos refpects par votre naiffance & par vous-même.

MINERVE.

Qu'avez-vous à répondre, ô étranger? quel eft votre pays, votre naiffance? quelles font vos avantures? Pourquoi

embrassez-vous mon autel dans la posture d'un suppliant? Est-ce avec confiance en la justice de votre cause, comme autrefois Ixion ([a]) quand il embrassoit la statue de Jupiter? Répondez clairement sur tout cela.

ORESTE.

Déesse équitable, vos dernieres paroles tranquillisent mon esprit. Non, je ne suis plus au rang des hommes impurs, & votre auguste image n'a point contracté de souillure par l'attouchement de mes mains. Vous le savez, tout mortel coupable d'un meurtre doit garder le silence jusqu'à ce qu'il ait été purifié par le sang expiatoire d'un jeune taureau. J'ai subi cette loi sacrée; j'ai reçu sur mon corps des effusions de sang & d'eau. Je suis donc sans inquiétude à cet égard. Pour ma naissance, la voici. Argos est ma patrie. Mon pere vous est bien connu, c'est Agamemnon, ce chef des armées &

([a]) Ixion fut le premier qui pour un meurtre commis se réfugia aux autels des Dieux.

des vaiſſeaux des Grecs, par les mains duquel vous avez détruit la ville de Troye. A peine fut-il de retour dans ſon palais qu'il y périt miſérablement. Ma mere employant le plus cruel des artifices, l'aſſaſſina dans le bain, & ne cacha point ſon crime. J'étois alors en exil. Je revins, & je poignardai, je l'avoue, cette mere odieuſe qui m'avoit privé d'un pere ſi cher. Apollon conduiſit mon bras. Il m'avoit prédit les plus grands malheurs, ſi je ne puniſſois pas les meurtriers d'Agamemnon. Décidez, déeſſe, ſi j'ai bien ou mal fait. Je me ſoumets à votre jugement, quel qu'il puiſſe être.

MINERVE.

Cette cauſe eſt au-deſſus des mortels, & moi-même je ne puis la juger, puiſqu'il s'agit d'un meurtre dont on pourſuit le châtiment. Cependant tu ne t'es approché de mon temple qu'après avoir rempli tous les devoirs de l'expiation. Si l'on te déclare innocent, je te recevrai dans ma ville. Pour les furies dont le miniſtere eſt

eſt odieux, je ſouhaiterois qu'elles fuſſent confondues, & forcées de ſe retirer. Je ne puis ſouffrir dans mon temple le venin qu'elles diſtillent. Voilà mon ſentiment qui doit être une loi pour les deux partis ([a]). Mais il m'eſt impoſſible de renvoyer ces monſtres malfaiſants, & puiſqu'il faut néceſſairement prononcer ſur leur accuſation, je vais établir un tribunal pour juger les meurtres; j'exigerai le ſerment des juges qui le compoſeront, & ce tribunal ſera perpétuel. Vous, Eumenides, vous, Oreſte, fourniſſez les preuves & les témoins. Je choiſirai les plus éclairés & les plus intègres des Athéniens pour leur confier la déciſion de cette cauſe. Liés par la religion du ſerment ils ne trahiront point l'équité.

(a) Paw dans ſes remarques entend différemment cette partie du diſcours de Minerve. J'avois d'abord adopté ſon interprétation. Un examen plus réfléchi m'a fait voir que ce commentateur s'étoit trop rapproché du ſens littéral, & qu'il falloit en cet endroit, comme dans pluſieurs autres du même auteur, recourir au ſens d'analogie. J'avoue que cette maniere de traduire eſt un peu arbitraire. Mais j'en ai uſé ſobrement, & c'eſt Eſchyle que je traduis.

SCENE II.

LES EUMENIDES, *hors du temple de Minerve.*

Des loix nouvelles vont tout renverser si ce parricide est absous. L'assurance de l'impunité multipliera ce crime parmi les mortels. Les peres à l'avenir auront tout à craindre de leurs enfants.

Les furies qui veillent sur les humains, ne puniront plus cet abominable forfait. Nous laisserons faire aux hommes tout ce qu'ils voudront. On n'entendra parler désormais que d'attentats & de meurtres. Tout sera dans la confusion. Les opprimés n'auront ni défenseurs ni vengeurs.

Que les malheureux cessent de recourir à nous; qu'ils ne s'écrient plus: ô justice! ô trône des furies! Qu'obtiendront aujourd'hui les gémissements lamentables d'une mere ou d'un pere égorgé par ses enfants? Le palais de la Justice est détruit.

Quelquefois l'homme est épouvanté

par un regard févere des dieux qui pénetre jufqu'au fond du cœur. La crainte des tourments eft utile fi elle empêche le crime. Mais quels mortels, quels états refpecteront la juftice fi fes caracteres lumineux ne font plus imprimés dans les ames!

L'anarchie & le defpotifme font également odieux. Le gouvernement mitoyen eft celui que les dieux protégent. Chaque objet fixe leur attention. En un mot l'injure eft la fille de l'impiété. La fageffe fait le véritable bonheur, le feul qui foit digne de nos vœux.

Révérez donc les autels de la Juftice. Ne la facrifiez pas à l'amour du gain; vous en feriez punis tôt ou tard. Honorez vos peres & vos meres, & ne violez jamais les devoirs de l'hofpitalité.

Celui qui pratique la juftice fans y être forcé, ne fauroit être malheureux; il ne rifque point de périr. Mais celui qui, fans refpect des loix & de l'équité, confond tout, viole tout, fera infailli-

blement naufrage quand la tempête attaquera ſon vaiſſeau.

Les dieux qu'il implore ne l'écoutent pas ; il lutte vainement avec l'orage. Le ciel ſe moque à ſon tour de ces mortels téméraires quand il les voit humiliés ſous le malheur qui les enchaîne, & ſans eſpoir de le ſurmonter. Leur proſpérité ſe briſe contre l'écueil de la vengeance. Ils périſſent, & ne laiſſent après eux ni regrets ni ſouvenir.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MINERVE, APOLLON, LES EUMENIDES, ORESTE, LES JUGES, LE HERAULT, LE PEUPLE.

MINERVE.

HÉRAULT, contenez le peuple, & publiez mes ordres au ſon de la trompette. Qu'on faſſe ſilence à la vue de ce tribunal. Que la ville d'Athènes obſerve perpétuellement mes loix. Qu'elles guident les juges dans la cauſe importante qu'ils vont décider.

LES JUGES.

Puiſſant Apollon, qu'avez-vous à dire? Commencez.

APOLLON.

Je viens ſervir de témoin à Oreſte,

Il a cherché un azyle dans mon temple. Je l'ai pris ſous ma protection, & c'eſt moi-même qui l'ai purifié. Je ſuis compris dans l'accuſation, car on m'impute le meurtre qu'il a commis. Mais vous, Minerve, qui devez confirmer le jugement qu'on va rendre, ordonnez qu'on y procede en regle.

MINERVE.

Eumenides, approchez. Je vous défere la parole. C'eſt aux accuſateurs qu'il appartient d'expoſer d'abord le fait.

LES EUMENIDES.

Nous ſommes pluſieurs. Mais une ſeule d'entre nous parlera. Toi, réponds exactement à nos interrogations. Eſt-il vrai que tu aies poignardé ta mere?

ORESTE.

Je l'ai poignardée. J'en conviens.

L'EUMENIDE.

C'eſt un aveu bien important.

ORESTE.

N'en prenez pas avantage; je n'en ſuis point allarmé.

L'EUMENIDE.

De quelle maniere lui donnas-tu la mort ?

ORESTE.

En lui enfonçant mon poignard dans la gorge.

L'EUMENIDE.

Qui te l'a conseillé ? qui te l'a persuadé ?

ORESTE.

Les oracles d'Apollon. Il l'attestera lui-même.

L'EUMENIDE.

A-t-il pu t'ordonner un parricide ?

ORESTE.

Je ne vois pas encore que je doive m'en repentir.

L'EUMENIDE.

Tu parleras différemment si l'on te condamne.

ORESTE

Je veux le croire. Mais mon pere saura bien me secourir du fond du tombeau.

L'EUMENIDE.

En tuant sa mere il a compté sur l'appui des morts.

ORESTE.

Elle étoit coupable de deux crimes.

L'EUMENIDE.

Quels sont-ils! Fais-les connoître à tes juges.

ORESTE.

Elle a tué en même-temps & son époux & mon pere.

L'EUMENIDE.

Oui, mais elle a expié son crime par sa mort, & toi tu vis encore.

ORESTE.

Que ne la poursuiviez-vous lorsqu'elle voyoit encore le jour?

L'EUMENIDE.

L'époux qu'elle a immolé, n'étoit pas du même sang qu'elle.

ORESTE.

Hé! suis-je né du sang de ma mere?

L'EUMENIDE.

Quoi! scélérat, elle ta nourri dans son sein, & tu méconnois un sang si cher?

ORESTE.

Apollon, il est temps de me rendre

témoignage. Déclarez ſi le meurtre de ma mere eſt légitime. J'avoue que je l'ai commis; c'eſt à vous de décider ſi mon action eſt juſte ou criminelle. Votre réponſe ſera la mienne.

APOLLON.

Je répondrai conformément aux décrets de Minerve, & devin moi-même, je ne cacherai point la vérité. Quand mes oracles ſont conſultés, ſoit pour un homme, ſoit pour une femme, ou pour une ville, ils ne répondent que ce qui leur eſt ordonné par le ſouverain des dieux. O ſénat, c'eſt ſur cela que vous devez juger. C'eſt votre loi. Le ſerment ne doit pas l'emporter ſur Jupiter.

LE CHŒUR DES EUMENIDES.

Ce dieu t'a donc commandé de dire à Oreſte que s'il vengoit le trépas d'Agamemnon, il ne feroit pas puni de la mort de Clytemneſtre ?

APOLLON.

Le meurtre d'une femme eſt-il en effet comparable à l'aſſaſſinat d'un roi, qui ne

tient sa puiſſance que de Jupiter? Et comment ce roi a-t-il péri? Ce n'eſt pas ſous le fer d'une Amazone; mais, ô Minerve, ô juges vénérables, c'eſt au retour d'une guerre où il s'étoit couvert de gloire, que ce prince victorieux, occupé du bonheur de ſes amis, a perdu la vie ſous le poignard d'une épouſe, dans un voile perfide dont on l'avoit enveloppé, & dans un bain qui lui a ſervi de cercueil. Telle a été la fin de ce héros, ô magiſtrats d'Athènes. Je vous l'ai racontée pour que le tribunal à qui le jugement de ce crime eſt dévolu, en conçoive une juſte horreur.

LE CHŒUR DES EUMENIDES.

Si l'on t'en croit, Jupiter eſt le vengeur des peres. Et cependant il mit le ſien dans les fers, il enchaîna le vieux Saturne. Ce fait n'eſt-il pas contraire à tes diſcours? Peſez bien ſur ces circonſtances, ô magiſtrats qui nous écoutez.

APOLLON.

Ah! monſtres abominables, monſtres

que les dieux déteſtent, il eſt aiſé de tirer des fers celui qu'on y a mis. La liberté eſt le remede de l'eſclavage. Mais quand la terre s'eſt abreuvée du ſang d'un mortel, il n'y a plus pour lui de retour à la vie. Jupiter mon pere n'a point inventé d'enchantements vainqueurs de la mort. Tout le reſte dépend de lui, & n'eſt qu'un jeu de ſa puiſſance.

LE CHŒUR DES EUMENIDES.

Voi de quels moyens tu te ſers pour faire abſoudre ce coupable. Oſera-t-il retourner dans le palais paternel d'Argos qu'il a ſouillé du ſang de ſa mere? De quels autels publics le laiſſera-t-on approcher? Quelle ſociété oſera l'admettre à ſes ſacrifices?

APOLLON.

L'apologie d'Oreſte eſt fondée ſur de bonnes raiſons : écoutez-les. L'enfant n'eſt point l'ouvrage de la mere; c'eſt par le pere ſeul qu'il eſt engendré. La femme eſt ſimplement dépoſitaire du fruit, & les dieux le conſervent. Jupiter lui-

même eſt un exemple qu'on peut être pere ſans aucun concours de femme. Il a donné le jour à Pallas, & jamais déeſſe n'a rien produit de ſi parfait. O déeſſe j'éléverai au plus haut point de grandeur la ville & le peuple que vous protégez. J'ai envoyé Oreſte dans ce temple pour l'attacher aux Athéniens par des nœuds inviolables. Qu'il ſoit leur allié ; que ſes deſcendants le ſoient après lui, & que des ſerments réciproques uniſſent à jamais les deux nations.

MINERVE.

La cauſe eſt aſſez éclaircie. Que chacun donne ſon ſuffrage, & ne conſulte que l'équité.

LE CHŒUR DES EUMENIDES.

Nous n'avons rien omis pour ſoutenir notre accuſation. Voyons quelle en ſera l'iſſue.

MINERVE.

Quoi qu'il arrive, comment éviterois-je vos reproches.

LE CHŒUR DES EUMENIDES.

O juges, vous ſavez ce que vous avez entendu. En donnant vos ſuffrages, ſouvenez-vous de vos ſerments.

MINERVE.

Ecoutez mes loix, ô Athéniens, dans le premier jugement que vous allez rendre ſur le meurtre. Cette aſſemblée ſera le tribunal perpétuel des enfants d'Egée. Vous l'appellerez l'Aréopage. Ce lieu fut le camp des Amazones quand elles vinrent attaquer Théſée, & qu'elles oppoſerent des tours formidables à ſes tours nouvellement bâties. C'eſt ici qu'elles ſacrifierent au dieu Mars dont cette forteresse a gardé le nom ([a]). Que ce conſeil ſuprême conſerve parmi vos citoyens le reſpect de la juſtice ([b]), & la crainte des châtiments; double rempart contre le crime. N'altérez pas mes loix par le mélange de loix nouvelles. L'eau la plus pure quand elle eſt ſouillée par des flots

(a) Aréopage ſignifie *Bourg de Mars.*

(b) Les anciens Scythes étoient fameux par leur amour pour la juſtice.

bourbeux, ne sert point à étancher la soif. Que cette cour auguste soit une barriere contre l'anarchie & contre le pouvoir despotique. Qu'elle se conduise toujours par les maximes d'une juste sévérité. Comment celui qui ne craint rien, seroit-il juste! Maintenez donc ce tribunal majestueux que j'établis comme le boulevart de ces contrées & le salut d'Athènes; tribunal que n'ont point les autres nations, pas même les Scythes, ni les habitants du Péloponnese; tribunal incorruptible, prompt à punir le crime, & qui veillera sans relâche à la conservation des citoyens. C'est-là ce que je recommande à jamais à mon peuple. Il ne nous reste à présent qu'à recueillir les suffrages; qu'ils soient dictés par la justice & par la religion du serment. C'est tout ce que j'avois à dire.

LE CHŒUR DES EUMENIDES.

Tribunal des Athéniens, que votre arrêt ne soit pas un affront pour le tribunal des enfers.

APOLLON.

Que les juges respectent plutôt les oracles de Jupiter & les miens, & qu'ils ne les rendent pas inutiles.

LE CHŒUR DES EUMENIDES.

Tu veux connoître d'un meurtre sanglant, dont le jugement ne t'appartient pas. En demeurant ici tu souilles la pureté de tes oracles.

APOLLON.

Mon pere fut-il répréhensible quand il permit que le meurtre commis par Ixion fût expié ?

LE CHŒUR DES EUMENIDES.

Vaines allégations. Si nous succombons dans cette cause, l'Attique éprouvera les effets de notre ressentiment.

APOLLON.

Vous n'êtes respectées ni parmi les anciens dieux, ni parmi les nouvelles divinités. Je surmonterai vos efforts..

LE CHŒUR DES EUMENIDES.

Tu te conduisis de même dans la maison de Pherès, quand tu persuadas aux

Parques d'accorder l'immortalité à des hommes.

APOLLON.

Ceux qui nous réverent & nous implorent, ne méritent-ils pas nos bienfaits ?

LE CHŒUR DES EUMENIDES.

Tu tromperas les anciens dieux ([a]) après avoir trompé de vieilles déesses.

APOLLON.

Bien-tôt le désespoir vous fera vomir des flots de venin, mais qui ne nuiront pas à vos adversaires.

LE CHŒUR DES EUMENIDES.

La jeunesse insulte à notre âge. Attendons l'arrêt ; nous saurons alors comment il faut traiter Athènes.

MINERVE.

C'est à moi de porter le dernier suffrage ; je le donne à Oreste. Car je n'ai point de

(a) J'adopte la Leçon de Paw, & je lis *ἀρχαίυς θεὺς* au lieu d'*ἀρχαίας θεάς*. Sans cela ces deux derniers mots ne feroient point une opposition à *παλαιὰς δαίμονας* du vers précédent, & il faudroit traduire *tu tromperas les anciennes Déesses après avoir trompé les vieilles Déesses.*

mere

mere pour m'intéreſſer au malheur de Clytemneſtre. Je ne dois le jour qu'à mon pere ſeul. Le ſexe viril a de l'avantage en tout, excepté dans l'hyménée. Je ne puis donc me déclarer pour une femme qui a tué ſon époux, le véritable appui de ſa maiſon. Oreſte eſt abſous, ſi les ſuffrages ſont égaux. Que le magiſtrat chargé du ſoin de les compter, s'acquitte promptement de ce devoir.

ORESTE.

O Apollon, quel ſera le ſuccès de ce combat?

LE CHŒUR DES EUMENIDES.

O nuit, ô mere des Eumenides, vois-tu ce qui ſe paſſe? Il s'agit ici de notre exiſtence & de notre honneur. Nous périrons de rage, ou nous rentrerons dans nos droits.

APOLLON.

Magiſtrats ne commettez point d'erreur dans le calcul. L'oracle de la juſtice endépend. Une voix de plus ou de moins renverſe ou rétablit les familles.

MINERVE.

Oreſte ne ſubira point de punition. Les ſuffrages pour & contre ſont en nombre égal.

ORESTE.

O Pallas, ô ma divinité tutélaire, vous me rendez enfin à ma patrie. Les Grecs diront en me revoyant que je ſuis remonté ſur le trône paternel d'Argos par la protection de Minerve, d'Apollon & de Jupiter, qui, touché de l'infortune de mon pere, m'a délivré des furies ſuſcitées contre moi par Clytemneſtre. Prêt à retourner à Mycènes, je voue à cette contrée, je voue à vos citoyens une alliance éternelle. Je jure qu'aucun prince Argien n'y portera jamais la guerre, & ſi quelqu'un de mes deſcendants oſoit violer le ſerment que j'en fais aujourd'hui pour eux & pour moi, je ſaurai du fond du tombeau le punir de ce parjure. Je lui rendrai les chemins d'Athènes ſi difficiles & ſi funeſtes qu'il ne tardera pas à ſe repentir de ſon attentat. Mais je ſerai tou-

jours favorable aux alliés fideles de cette ville consacrée à Pallas. Adieu, murs d'Athènes; adieu citoyens d'Athènes. Soyez à jamais redoutables à vos ennemis, & victorieux dans tous les combats. (*Il sort*).

SCENE II.

MINERVE, LES EUMENIDES, LES AREOPAGITES, FEMMES ET FILLES ATHÉNIENES.

LES EUMENIDES.

HÉLAS! ah! jeunes dieux vous triomphez insolemment des loix antiques; vous les arrachez de nos mains. Couvertes d'opprobre & de confusion, dans l'excès de notre rage que nous reste-t-il, hélas! qu'à répandre sur cette terre des flots d'un venin contagieux qui la corrompe! O suprême justice, que la sécheresse & la mortalité rassemblent ici leurs fléaux. Nous gémissons. Que ferons-nous? Que deviendrons-nous? Traitées indignement

par les Athéniens, filles de la nuit, notre honte est égale à nos douleurs.

MINERVE.

Croyez-moi ; supportez sans peine cet événement. Vous n'avez point été vaincues ; les suffrages se sont trouvés égaux, & ce jugement n'a rien d'offensant pour vous. Les volontés de Jupiter étoient connues. Apollon les avoit assez manifestées par ses oracles ; ils assuroient l'impunité à Oreste. N'en concevez pas un ressentiment injuste. Epargnez à ce pays les maux dont vous le menacez ; ne le livrez point aux horreurs d'une stérilité mortelle. Je vous promets qu'on vous élévera un temple dans ces contrées, que vos statues seront placées sur de magnifiques autels, & que vous y recevrez les vœux & les hommages des Athéniens.

LES EUMENIDES.

Hélas ! ah ! jeunes dieux, vous triomphez insolemment des loix ; vous les arrachez de nos mains. Couvertes d'opprobre & de confusion, dans l'excès de

notre rage que nous reſte-t-il hélas! qu'à répandre ſur cette terre des flots ([a]) d'un venin contagieux qui la corrompe. O ſuprême juſtice, que la ſéchereſſe & la mortalité raſſemblent ici leurs fléaux. Nous gémiſſons. Que ferons-nous? que deviendrons-nous? Traitées indignement par les Athéniens, notre honte eſt égale à nos douleurs.

MINERVE.

Non encore une fois, vous n'êtes point deshonorées. Ne portez pas votre colere juſqu'à ravager cruellement ce pays. Je le protege; je ſuis fille de Jupiter; & pour tout dire en un mot, je diſpoſe de la foudre. Mais je ne ferai point forcée d'y recourir. Croyez-moi, n'écoutez point cette colere impétueuſe qui vous porte à tout ravager. Calmez les orages de votre cœur, & partagez avec moi les autels & les reſpects de cette contrée. On

(a) Δαιμόνων σταλάγματα *dæmonum ſtillas*. Voici encore un endroit où le mot δαίμων eſt employé dans le même ſens qu'il l'eſt dans les Livres Saints.

vous en offrira les prémices pour vous rendre favorables aux nœuds de l'hymen, & aux travaux de l'enfantement; & vous vous applaudirez toujours d'avoir suivi mes conseils.

LES EUMENIDES.

Quoi! nous le souffrirons! ô vieillesse infortunée! oserons-nous encore habiter la terre? O crime! je ne respire que violence & que fureur. Hélas! hélas! quelle douleur aiguë me déchire! O nuit, ô ma mere, entends nos cris de rage. Les Eumenides sont deshonorées en un instant par la mauvaise foi des dieux.

MINERVE.

Je pardonne à vos transports. Ces égards sont dûs à votre âge. Vous l'emportez sur moi sans doute en sagesse; mais Jupiter ne m'en a pas non plus refusé le don, & je puis me vanter de ma prudence. Les régions étrangeres que vous habiterez, réveilleront dans vos cœurs l'amour de ces contrées, c'est moi qui le prédis. Le temps augmentera la

gloire d'Athènes. Votre culte ſe conſervera chez les enfants d'Erecthée ; ils vous rendront plus d'honneurs que vous n'en ſauriez recevoir des autres peuples de la terre. N'allumez point dans le cœur de mes jeunes citoyens ces fureurs ſanglantes, ces emportements triſtes où la chaleur du vin n'a point de part, ni ces cruelles inimitiés d'où naît la diſcorde civile avec toutes ſes horreurs. Que les Athéniens faſſent la guerre hors de leur pays, mais qu'ils n'aillent pas la chercher trop loin, & qu'ils ne combattent que pour la gloire. Qu'ils n'entendent jamais le ſignal des diſſentions domeſtiques. Et vous prenez enfin le meilleur parti. Répandez ici des bienfaits ; recevez-y des hommages, & partagez avec les dieux un ſéjour qui leur eſt ſi cher.

LES EUMENIDES.

Quoi! nous le ſouffrirons! ô vieilleſſe infortunée ! oſerons-nous encore habiter la terre ? O crime! je ne reſpire que violence & que fureur. Hélas ! hélas ! quelle

douleur aiguë me déchire! ô nuit! ô ma mere, entends nos cris de rage. Les Eumenides ſont deshonorées en un inſtant par la mauvaiſe foi des dieux.

MINERVE.

Je ne me laſſerai point de vous parler avec douceur, vous ne direz pas au moins qu'étant des divinités plus âgées que Minerve, vous ayez été maltraitées par elle ou par quelque mortel, ni qu'on vous ait bannies honteuſement de ce pays. Ah! ſi mes diſcours ont l'art de perſuader, ne quittez point ces lieux; ou ſi vous refuſez d'y fixer votre demeure, ne ſignalez pas votre haine & vos fureurs contre les habitants de cette ville. Mais je le répete, acceptez les offres qu'on vous fait, & le culte éternel des Athéniens.

LES EUMENIDES.

Puiſſante Minerve, quel azyle nous y deſtine-t-on?

MINERVE.

Un azyle où vous n'éprouverez aucune diſgrace. Conſentez à vous y établir.

LES EUMENIDES.

Nous y consentons. Et quel sera notre autorité ?

MINERVE.

Le bonheur des familles dépendra de vous.

LES EUMENIDES.

Quoi ! vous nous assurerez un pouvoir si étendu ?

MINERVE.

Je rendrai tout prospère à ceux qui vous invoqueront.

LES EUMENIDES.

Et nous en donnerez-vous l'assurance pour toujours ?

MINERVE.

Je ne fais des promesses que pour les accomplir.

LES EUMENIDES.

Vous nous désarmez ; notre colere se dissipe.

MINERVE.

Vous régnerez ici sur tous les cœurs.

LES EUMENIDES.

Quels vœux exigez-vous que nous fassions pour Athènes ?

MINERVE.

Que son peuple soit vainqueur dans les guerres justes ; que la terre, les mers & le ciel conspirent en sa faveur. Que des vents favorables & des jours sereins embellissent cette contrée. Qu'elle soit féconde en fruits & en troupeaux, & que l'air & le séjour en soient salutaires pour ses habitants. Punissez sévérement les impies. J'aime les hommes comme un pasteur ses brebis, & je voudrois que les cœurs justes fussent toujours exempts de maux. Voilà ce qui vous regarde. Pour moi j'aurai soin de rendre cette ville célèbre dans tout l'univers par les exploits de ses guerriers.

LES EUMENIDES.

Devenons les compatriotes de Minerve. Ne dédaignons plus une ville que Jupiter & Mars ont choisie pour être la forteresse des dieux, leur demeure favorite, & le

rempart inébranlable des Grecs. Souhaitons à ſes citoyens toutes les proſpérités de la vie. Que le ſoleil les éclaire toujours de ſes rayons les plus purs.

MINERVE.

Enfin mes ſoins ont réuſſi. J'ai déſarmé ces implacables déeſſes. Elles ſont les arbitres de tout ce qui arrive aux mortels. Souvent tel eſt en proie aux furies, qui ne leur attribue pas ſes malheurs ([a]). Il eſt entraîné vers elles par les crimes de ſes ayeux. C'eſt une mort ſecrete qui le tue. Les Eumenides l'enlevent au milieu de ſa proſpérité.

LES EUMENIDES.

Nous empêcherons qu'un ſouffle empoiſonné n'infecte les arbres, que le poiſon brûlant qui corrompt les plantes dans leur germe, ne pénetre en ces climats, & que des maux contagieux ne

(a) Ce ſens eſt plus philoſophique & plus beau que celui de la verſion Latine. Je le le dois à une note de Paw, où on lit ὁ δὲ δὴ κύρσας au lieu de ὁ δὲ μὴ κύρσας, il n'y a qu'une lettre de changée. Cette correction eſt ſimple & très-heureuſe.

ravagent les troupeaux. Que la terre les nourriſſe abondamment ces troupeaux féconds, & que les Athéniens reconnoiſſans célebrent les bienfaits des dieux.

MINERVE.

Sages Magiſtrats d'Athènes, vous entendez ce diſcours. Les Eumenides ont tout pouvoir auprès des dieux du ciel & des enfers. Maîtreſſes de la deſtinée des hommes, elles font vivre les uns dans les chants & dans le plaiſir ; elles ne donnent aux autres qu'une vie de larmes & de douleurs.

LES EUMENIDES.

Nous détournons les coups prématurés qui tranchent les jours des hommes. Et vous que le ſang unit aux deſtinées [a], déeſſes qui préſidez à l'hymen, rendez les liens heureux pour les jeunes femmes. Vos loix juſtes, mais auſteres, ſont les mêmes dans tous les lieux & dans tous les temps.

(a) Selon Eſchyle les Déeſſes de l'hymen ſont nieces des deſtinées.

θεὰι, τῶν μοῖραι
ματροκασιγνῆται

Vous ne favoriſez que les unions légitimes, avec les plaiſirs permis. Quelles divinités ſont auſſi reſpectables que nous !

MINERVE.

Que j'ai de joie de les voir favoriſer ainſi mon peuple ! O douce perſuaſion, tu as coulé de mes levres ; tu as dompté ces cœurs farouches. Jupiter couronne l'éloquence ; & ma victoire fait des heureux.

LES EUMENIDES.

Que cette ville ne ſoit jamais troublée par des ſéditions ; que la terre n'y boive point le ſang des citoyens, & que la vengeance & le meurtre en ſoient bannis. Que les Athéniens, dans leurs affections & dans leurs haines n'ayent qu'un même cœur & qu'un même eſprit. L'union fait la force & la conſolation des mortels.

MINERVE.

Ce diſcours plein de juſtice & de douceur doit être applaudi des ſages. Qui l'eût cru que ces terribles divinités rendroient tant de ſervices à mes citoyens ?

O Athéniens, méritez leurs bienfaits par vos hommages, & rendez-vous célebres par l'équité de vos jugements.

LES EUMENIDES.

Vivez dans l'abondance, vivez heureux, ô peuple favori de Minerve & de Jupiter. Que la ſageſſe ſoit toujours votre partage. Le maître des dieux reſpecte en vous la protection dont ſa fille vous honore.

MINERVE.

Je fais pour eux les mêmes ſouhaits. Mais c'eſt à moi de marquer la demeure de ces nouvelles divinités. Allez Eumenides, ſuivez ces flambeaux ſacrés; allez aux ſacrifices qui vous appellent. Mais en retournant aux enfers, écartez de ces climats tout ce qui pourroit leur nuire, & n'y laiſſez que la victoire & le bonheur. Vous habitants de ces murs, fils de Cranaus conduiſez les déeſſes, & ſoyez tous des citoyens vertueux.

LES EUMENIDES.

Recevez encore une fois nos voeux,

vous qui habitez la ville de Minerve, dieux & mortels, honorez l'azyle que vous nous avez accordé. Vous n'aurez point à nous reprocher ni calamités ni diſgraces.

MINERVE.

Je ſuis touchée de vos ſentiments. Les prêtreſſes de mon temple vous accompagneront avec des torches dont l'éclat ſe répandra juſques dans les gouffres ſouterrains. Paroiſſez jeunes filles, & vous femmes de tout âge, ornement précieux du royaume de Théſée, prenez des habits de pourpre, allumez des flambeaux; & que ces divinités infernales, ſenſibles à vos reſpects, ne vous procurent à l'avenir que des événements heureux.

CHŒUR DE FEMMES ET DE FILLES ATHÉNIENES.

Chaſtes filles de la nuit, retirez-vous de ces lieux avec les honneurs qui vous ſont dûs. Faites pour nous des ſouhaits favorables. Retournez dans vos retraites antiques, où vous jouirez du culte & des

ſacrifices que nous vous promettons, & que vous devez à cet heureux jour. Auguſtes déités, ſoyez-nous propices, & rentrez ſous la terre à la clarté de nos flambeaux. Pouſſez des cris de joie dans vos routes ténébreuſes. Sans ceſſe on fera des libations dans votre temple; il ſera ſans ceſſe éclairé des torches ardentes. Jupiter veille ſur la cité de Pallas; le deſtin la protege. O déeſſes, pouſſez des cris de joie!



LES

SUPPLIANTES,

TRAGÉDIE.

Gg

PRÉFACE.

C'EST ici la plus ſimple des tragédies d'Eſchyle, la plus dépourvue d'action. Il n'y a ni caracteres ni contraſtes. Le chœur y joue le principal perſonnage, & ce ne ſeroit pas là un défaut. Le vice ordinaire des chœurs eſt de ne paroître ſur la ſcène que pour l'orner. Tout ce qu'exigeoient les bons critiques, c'eſt qu'il n'interrompit pas mal-à-propos les interlocuteurs; qu'il ne dît rien d'inutile ou d'étranger au ſujet; qu'il fût ſecret, compatiſſant, religieux; qu'il donnât de bons conſeils, ſe déclarât contre le crime, prît le parti de la vertu. Mais tout cela ſe borne à débiter des ſentences, à faire de vives peintures des événements dont on eſt témoin, à chanter de belles odes. Le chœur eſt bien plus intéreſſant quand il participe lui-même à l'action; & c'eſt ce que les maîtres de l'art regardoient

comme une grande beauté dans la tragédie, & comme la maniere la plus avantageuse d'employer les chœurs.

Actoris partes chorus officiumque virile Defendat.

Mais il est bien rare de trouver des sujets où le même chœur puisse se montrer dans tous les actes en qualité d'acteur principal. Il n'y a dans les sept tragédies qui nous restent d'Eschyle, que les Eumenides & les Suppliantes où cette heureuse singularité se rencontre.

Je n'ai pas divisé les chœurs de cette piece comme ils le sont dans le théatre des Grecs du P. Brumoy. Il fait un acte entier du chœur que forment les Danaïdes en descendant de leur vaisseau, & Danaus leur pere commence le second acte. C'est couper sans raison, ce qui paroît être continu. Des deux actes du P. Brumoy j'en ai fait un seul, partagé en deux scènes qui renferment l'exposition. J'ai au contraire séparé en deux actes, troisieme

& quatrieme, ce qui ne compose chez le même auteur que le quatrieme acte seul. Cette division est certainement plus conforme à l'action théatrale. La présence muette de Danaus pendant que ses filles chantent une ode à la louange des Argiens, seroit ridicule & hors d'œuvre. Il s'écarte durant ce temps-là sur le rivage pour observer la mer. Il découvre les vaisseaux des fils d'Ægyptus; il se rapproche de ses filles, & leur apprend cette nouvelle allarmante, qui fait le nœud de la piece, & l'ouverture du quatrieme acte.

Enfin, malgré son extrême simplicité, cette piece intéresse au moins par son spectacle, par la force de la poésie, & par la vivacité du dialogue.



PERSONNAGES.

DANAUS.

LES FILLES DE DANAUS.

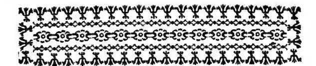
PELASGUS, roi d'Argos.

UN HÉRAULT, envoyé par les fils d'Ægyptus.

SUITE DES FILLES DE DANAUS.

TROUPE DE PELASGES.

La ſcène eſt dans l'Argolide, ſur le bord de la mer.



LES SUPPLIANTES, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Danaus & ses cinquante filles descendent de leurs vaisseaux.

LES DANAIDES.

Que Jupiter, protecteur des azyles; nous reçoive avec bonté sur ces bords. Nous arrivons des bouches du Nil, & des pays voisins de la Syrie. Nous ne sommes point des homicides qui aient été bannies

par un jugement public; issues du même sang qu'Ægyptus, nous n'avons pû nous résoudre à nous unir à ses enfants par un hymen impie. Danaus notre pere nous a servi de conseil & de chef. Il nous a lui-même exhortées à souffrir plutôt les plus grands malheurs, à fuir promptement à travers les ondes, & à gagner les rivages d'Argos, d'où nous tirons notre origine, que nous devons aux amours de Jupiter, & aux égarements d'Io. Quelle contrée nous seroit plus favorable? où respecteroit-on davantage les rameaux sacrés qui sont dans nos mains? O ville, ô terre, ô fontaines, ô dieux du ciel, ô divinités puissantes des enfers, & toi, Jupiter, qui proteges la demeure des mortels pieux, recevez avec humanité dans ce séjour de jeunes filles suppliantes. Mais repoussez dans les mers les insolents fils d'Ægyptus; qu'en proie aux tempêtes, aux tonnerres, aux éclairs, à la rage des vents & des flots, ils soient engloutis dans les gouffres de Neptune. Qu'ils y périssent plutôt que

de fouiller malgré nous par des tranfports inceftueux la couche où des loix faintes ne leur permettent pas d'entrer.

Nous invoquons cette nymphe qui traverfa les eaux, métamorphofée en géniffe; nous invoquons fon fils Epaphus, ce fruit de la tendreffe de Jupiter, & de qui le nom myftérieux ([a]) annonçoit la naiffance & le deftin.

Nous l'implorons dans les mêmes lieux qui fervirent autrefois de paturage à fa mere. En rappellant les maux de cette princeffe, nous ne dirons rien de notre origine qui ne foit certain, quoique peu vraifemblable & obfcur. On n'en doutera point après nous avoir entendues.

Hélas! s'il y a quelqu'augure fur ces bords, il prendra nos regrets pour les murmures plaintifs de l'époufe de Terée, la malheureufe Philomèle qui fe livra trop à fon défefpoir, & qui eft toujours en fuite devant le Vautour.

Repouffée des fleuves, elle pleure amé-

(a) Allufion au nom Grec d'Epaphus.

rement la perte de ſes petits. C'eſt alors qu'elle ſe ſouvient de la deſtinée de ſon fils, de ce fils innocent, que dans l'excès de ſa fureur, elle égorgea de ſes propres mains.

Ainſi nous exprimons nos douleurs dans les chants les plus triſtes. Nos joues déchirées portent les marques du déſeſpoir. Nos cœurs ne ſe nourriſſent que de larmes. Nous fuyons notre patrie, & nous craignons ceux même qui s'intéreſſent pour nous.

Mais, ô dieux nos ancêtres, écoutez nos juſtes plaintes. Ne ſouffrez pas qu'un hymen criminel s'acheve. Ennemis de la violence, ne nous donnez que des époux avoués par la juſtice & par les loix. Les ſoldats échappés du carnage trouvent leur ſalut au pied des autels, tant on a de reſpect pour les dieux.

Honorons ſincérement Jupiter. Ses deſſeins ſont impénétrables. Ses regards éclairent la nuit. Il perce d'un coup d'œil les voiles obſcurs qui nous cachent l'avenir.

Tout ce qu'il ordonne s'accomplit. Il fait un ſigne de tête, & ſa volonté s'exécute. Mais on ne peut le ſuivre dans ſes vues, & l'enchaînement en eſt incompréhenſible aux mortels.

Aſſis ſur ſon trône, il regarde & foudroye les impies. Mais il maintient toute puiſſance équitable & légitime. Sa ſuprême intelligence opere tout du haut des cieux.

Qu'il voie de ce ſéjour ſacré l'injure que nous recevons des enfants d'Ægyptus. Qu'il conſidere les efforts de ces jeunes audacieux qui ne conſultent qu'une paſſion violente, qui n'ont point de frein, & qui joignent l'outrage à la perfidie.

Nous ne pouvons le dire ſans pouſſer des cris, ſans verſer un torrent de larmes. Hélas! hélas! ces concerts funebres conviennent à nos douleurs, & nous formons nous-mêmes les chants de nos funérailles. Je t'implore ô terre étrangere; tu nous entends; vois ces vêtements déchirés, & les bandeaux qui ſont autour de nos têtes.

Les mortels ſauvés du trépas offrent aux dieux des ſacrifices ſolemnels. Hélas! hélas ! qui peut concevoir nos peines! Quel ſera le dénoument de nos avantures? Je t'implore ô terre étrangere; tu nous entends; vois ces vêtements déchirés, & les bandeaux qui ſont autour de nos têtes.

L'onde & les vents ont aidé notre navigation. Nous ne ſaurions nous en plaindre. Que Jupiter, cet arbitre vigilant de toutes choſes, termine à la fin nos maux; & que par ſon ſecours nous puiſſions échapper aux déſirs coupables des fils d'Ægyptus.

Que la fille de Jupiter jette un regard de protection ſur des filles vouées à la chaſteté; qu'elle nous mette à l'abri des efforts violents qui nous menacent; que les Danaïdes ſoient invincibles comme elle; & que par ſon ſecours nous puiſſions échapper aux déſirs coupables des fils d'Ægyptus.

Mais ſi nos vœux ſont perdus, nous

irons, famille profcrite, frappée de la foudre, & rejettée des dieux du ciel, nous irons chez le dieu des morts. Ces bandeaux facrés termineront notre vie & nos difgraces. O Jupiter, la malheureufe Io fubit la vengeance divine. Je reconnois le courroux de la fouveraine du ciel: C'eft de-là que vient la tempête.

Alors ce dieu fuprême ne pourra fe juftifier d'avoir méprifé fon propre fils (a) & détourné fes regards des malheurs qui nous affligent. Ah! qu'il nous écoute enfin; qu'il foit touché de nos gémiffements.

SCENE II.

DANAUS, LES DANAIDES.

DANAUS.

MES enfants, il faut ufer de précautions. Vous avez traverfé les mers fous la conduite d'un pere que fa vieilleffe rend circonfpect. Suivez fes confeils dans la con-

(a) Epaphus.

jonĉture où vous êtes. J'apperçois des nuages de pouſſiere, avant-coureurs muets d'une armée. J'entends le bruit aigu des roues & des eſſieux. Je vois enfin des ſoldats couverts de boucliers, & ſecouant leurs piques; je découvre des courſiers & des chars. Ce ſont peut-être les commandants de ces contrées que notre débarquement attire. Mais ſoit qu'ils viennent à nous dans des vues pacifiques, ou dans de mauvais deſſeins, il convient, mes filles, que vous vous placiez au pied de ces ſtatues des dieux du pays. Un autel eſt un azyle plus ſûr qu'un rempart; c'eſt un bouclier impénétrable. Prenez d'une main ces rameaux d'olivier, couronnés de bandelettes blanches, & de l'autre embraſſez avec reſpeĉt la ſtatue de Jupiter (a). Par-

(a) Si je ne me trompe les traduĉteurs latins, & le P. Brumoi après-eux, ont fait ici un étrange contre-ſens. Voici d'abord le texte:

λευκοστεφεῖς
ἱκτηρίας, ἀγάλματ' αἰδοίου Διὸς
σεμνῶς ἔχουσαι διὰ χερῶν

ils ont lu ἀγάλματα plurier d'ἄγαλμα, & l'on traduit par *delicias jovis*, & en François, *rameaux chers à Jupiter*;

lez aux habitants de ces lieux avec la triſteſſe & la modeſtie qui conviennent à votre état & à des étrangeres. Déclarez toutefois hardiment que votre fuite n'eſt point la punition d'un meurtre. Que la douceur de vos paroles, que la modeſtie de vos regards, que tout reſſente en vous la pudeur. Ne parlez pas les premieres, & ne vous abandonnez point à de longs diſcours. Rien ne déplaît davantage. Soyez humbles. Vous êtes étrangeres, vous cherchez du ſecours. L'audace n'eſt point faite pour les malheureux.

LES DANAIDES.

O mon pere, de ſi ſages conſeils ſeront ſuivis. Nous en connoiſſons l'importance; que Jupiter, notre ayeul, en favoriſe l'exécution.

ἄγαλμα ayant en effet différentes ſignifications, *ornement*; *délices*, *ſtatue*, *ſimulacre*. Mais il falloit lire ἄγαλμα au ſingulier avec la conjonction τε, & traduire comme l'exigeoient le ſens naturel de l'original, & la poſture des Danaïdes, qui devoient, ſuivant les ordres de leur pere, ſe ranger autour des ſtatues des Dieux élevées en cet endroit. Or dans cette ſituation l'attitude des ſupplians étoit d'embraſſer d'une main les autels, & de préſenter de l'autre des rameaux d'oliviers.

DANAUS.

Ne tardez pas. Cet innocent artifice eſt néceſſaire.

LES DANAIDES.

Nous voudrions nous aſſeoir à vos côtés.

DANAUS.

Grand dieu, n'attendez pas pour avoir pitié de nous qu'il ne ſoit plus temps de nous ſecourir.

LES DANAIDES.

Qu'il nous regarde avec bienveillance, s'il le veut, nos peines finiront.

DANAUS.

Invoquons le dieu qui arrache Jupiter même au ſommeil.

LES DANAIDES.

Implorons ce Dieu brillant & tutélaire; le chaſte (a) Apollon. Banni lui-même autrefois du Ciel, il doit plus qu'un autre partager notre infortune, & s'intéreſſer pour les humains.

(a) Α'γνὸν τ' ἀπόλλω.

DANAUS.

DANAUS.

Oui, qu'il compatiffe à nos maux, & qu'il vienne à notre fecours.

LES DANAIDES.

A quel autre immortel adrefferons-nous des vœux ?

DANAUS.

J'apperçois un trident ; c'eſt le fymbole de Neptune.

LES DANAIDES.

Il nous a favorifé fur les flots ; qu'il nous protege encore fur le rivage.

DANAUS.

C'eſt ici Mercure, avec les attributs qui le défignent chez les Grecs.

LES DANAIDES.

Qu'il nous annonce une entiere délivrance de nos maux.

DANAUS.

Honorez cet azyle commun de tous les dieux. Affeyez-vous à leurs pieds, timides colombes qu'épouvantent des vautours ennemis, formés du même fang que vous, & qui le deshonorent. Mais l'oifeau le

plus cruel ne dévore pas ſon ſemblable. Quel attentat de forcer de chaſtes filles à ſubir malgré leur pere un hymen qu'elles abhorrent ! Les auteurs de ces violences ne deſcendent point impunément aux enfers. Un autre Jupiter y punit les crimes ; il prononce aux coupables leur dernier jugement. Hâtez-vous donc, mes filles, de vous ranger autour de cet autel ; c'eſt-là que vous trouverez votre ſalut.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PELASGUS, *roi d'Argos*, DANAUS, LES DANAIDES, ARGIENS.

LE ROI.

QUI font ces étrangeres? Leur vêtement barbare m'apprend qu'elles ne font point d'Argos, ni d'aucun pays de la Grece. O femmes, comment avez-vous ofé, fans hérault, fans conducteur, vous avancer dans ces contrées! Votre audace m'étonne. Ces rameaux que vous dépofez fur les autels de nos dieux, annoncent des fuppliantes. C'eft tout ce que je puis conjecturer. Je formerois bien d'autres foupçons; mais je veux vous entendre, & vous n'avez qu'à parler.

LES DANAIDES.

Nos vêtements font barbares, comme

vous le dites. Mais en quelle qualité nous interrogez-vous ? Etes-vous un ſimple citoyen, ou le prêtre de cet autel, ou le roi du pays ?

LE ROI.

Répondez avec confiance; vous parlez au roi. Je ſuis Pelaſgus, fils de Palecthon. Mes ſujets portent le même nom que moi; ce ſont les Pelaſges. Mon empire comprend les pays arroſés par l'Algus & par le Strymon, qui eſt au couchant de mon royaume. Ma domination s'étend juſqu'aux frontieres des Perrhebes, juſqu'au Pinde, voiſin des Pœoniens, & juſqu'aux montagnes de Dodone. La mer lui ſert de bornes vers le côté oppoſé. Je poſſede encore bien d'autres provinces. La contrée que j'habite, a porté autrefois le nom d'Apis ([a]), celebre dans l'art

([a]) Quel eſt cet Apis? on ſait bien que le fameux Apis des Egyptiens avoit été Roi d'Argos avant de paſſer en Egypte; qu'il ſe rendit utile aux hommes par ſes connoiſſances, qu'il liſoit dans l'avenir. Voilà de grands traits de reſſemblance entre cet Apis & celui d'Eſchyle. Mais le dernier vient de Naupacte, il eſt fils d'Apollon, & Pelaſgus ne le met pas au rang des Rois d'Argos, quoiqu'il en parle comme du bienfaiteur de ce pays. L'autre étoit fils de Pho-

de guérir les maux, & devin habile. Ce fils d'Apollon vint de Naupacte ; il délivra ces lieux d'animaux qui en dévoroient les habitants. La terre souillée de sang, avoit engendré ces troupes monstrueuses de serpents & de dragons. Apis étant parvenu à les détruire, fut un objet de vénération pour les Argiens, qui donnerent à ce pays le nom de leur libérateur ([a]). Vous savez maintenant qui je suis. Apprenez-moi qui vous êtes, & parlez en peu de mots. Nous n'aimons pas ici les longs discours.

LES DANAIDES.

Notre réponse ne le sera pas. Nous sommes Argiennes d'origine. Nous descendons d'Io, dont la métamorphose est

ronée, le second des Inachides ; il céda le Trône d'Argos à son frere Egialée, regna en Egypte, reçut après sa mort les honneurs divins. La mythologie est bien confuse ; chaque Poëte à la sienne.

(a) Littéralement & mot pour mot : *il obtint pour récompense que sa mémoire seroit conservée dans les prieres*, ce qui signifie qu'Apis fut un objet de vénération pour les Argiens, qui donnerent son nom à leur pays. Cette partie de la Grece a été effectivement appellée *Apia*, & successivement *Argie* ou *Argolide*, *Pelasgie*, *Peloponnese* ; c'est aujourd'hui la Morée.

connue. Il eſt aiſé de vous en donner des preuves.

LE ROI.

O étrangeres, je ne puis vous croire. Vous reſſemblez plus à des femmes de Libye qu'à des Argiennes. Ou ne feriez-vous point nées ſur les bords du Nil, ou dans l'iſle de Chypre? On nous parle d'Indiennes vagabondes, & voiſines des Ethiopiens; d'Amazones ſauvages qui fuyent les loix de l'hymen. Si vous portiez des arcs, je vous ſoupçonnerois d'être de ces femmes guerrieres. Mais enfin puiſque vous prétendez être du ſang Argien; juſtifiez-moi votre naiſſance.

LES DANAIDES.

La renommée atteſte qu'Io, prêtreſſe de Junon, reçut les careſſes de Jupiter dans les campagnes d'Argos.

LE ROI.

Quoi! Jupiter amoureux d'une mortelle!

LES DANAIDES.

Ce dieu cachoit ſes amours aux yeux de Junon.

LE ROI.

Quelles en furent les ſuites ?

LES DANAIDES.

La déeſſe d'Argos changea ſa rivale en géniſſe.

LE ROI.

Et que fit Jupiter après cette métamorphoſe ?

LES DANAIDES.

Il ſe déguiſa ſous la figure d'un taureau.

LE ROI.

Quel parti prît alors Junon ?

LES DANAIDES.

Elle mit Io ſous la garde d'un ſurveillant qui voyoit tout.

LE ROI.

Quel étoit ce ſurveillant ?

LES DANAIDES.

Argus, ce fils de la terre, qui fut tué par Mercure.

LE ROI.

Eſt-ce là tout ce que Junon fit ſouffrir à la maîtreſſe de ſon époux ?

LES DANAIDES.

Elle lui envoya un insecte furieux dont l'aiguillon la tourmentoit sans cesse. C'est le taon, comme on l'appelle sur les bords du Nil.

LE ROI.

Cet animal importun la chassa de l'Argolide, & la fatigua par de longues courses.

LES DANAIDES.

Telle est son avanture.

LE ROI.

N'alla-t-elle pas jusqu'à Canope & à Memphis?

LES DANAIDES.

Oui, & Jupiter la rendit enceinte, après lui avoir rendu la forme humaine en la touchant.

LE ROI.

Quel enfant naquit de leurs amours?

LES DANAIDES.

Epaphus, qui régna sur le vaste empire de Libye.

LE ROI.

Et ce prince eut-il des fucceffeurs?

LES DANAIDES.

Il engendra Belus qui eut deux enfants. Mon pere eft fon fils.

LE ROI.

Comment s'appelle ce refpectable vieillard?

LES DANAIDES.

Danaus. Son frere a cinquante fils, & on le nomme Ægyptus. Inftruit de notre naiffance accordez votre protection à de malheureufes Argiennes.

LE ROI.

Je vois en effet que vous l'êtes. Mais comment avez-vous ofé quitter la maifon paternelle? Quelle accident vous en a chaffées?

LES DANAIDES.

Les malheurs de l'homme font infinis, & ne fe reffemblent point. Eût-on cru que nous viendrions chercher aux rivages d'Argos un azyle contre l'hymen?

LE ROI.

Pourquoi embraſſez-vous ces autels ? Pourquoi vois-je dans vos mains ces rameaux verds, couronnés de bandelettes blanches ?

LES DANAIDES.

Pour n'être point livrées aux enfants d'Ægyptus.

LE ROI.

Eſt-ce par averſion pour eux, ou par reſpect pour les loix ?

LES DANAIDES.

Eh ! qui ſe plaindroit de trouver des amis dans ſes maîtres [a] ?

LE ROI.

Les états n'en ſeroient que plus puiſſants.

(a) L'on pourroit traduire ainſi : *qui voudroit ſe donner ſes amis*, ou, *ſes proches* pour maîtres ? en liſant *ἄνοιτο* comme on lit en effet dans tous les textes imprimés d'Eſchyle, car je n'ai pas été à portée de conſulter les manuſcrits. Mais j'ai lu *ὄνοιτο* qui donne un ſens plus moral, plus inſtructif, puiſqu'il en réſulte que les états ſeroient plus puiſſants ſi les maîtres étoient amis de leurs ſujets, ou ſi les ſujets étoient amis de leurs maîtres ; principe admirable de gouvernement, & digne d'un poëte Athénien.

LES DANAIDES.

D'ailleurs il eſt facile aux malheureux de finir leurs peines par la mort.

LE ROI.

Quel devoir de piété puis-je vous rendre ?

LES DANAIDES.

Ne nous abandonnez point aux enfants d'Ægyptus, s'ils viennent nous redemander.

LE ROI.

C'eſt m'expoſer à une cruelle guerre.

LES DANAIDES.

La juſtice combattra pour vous ſi vous combattez pour elle.

LE ROI.

Je pourrois vous ſecourir ſi je m'étois mêlé de vos différends.

LES DANAIDES.

Reſpectez ces branches ſacrées dont nous avons couronné vos autels.

LE ROI.

J'ai frémi à la vue de tant de feuillages.

LES DANAIDES.

Jupiter eſt le vengeur des ſuppliants. Fils de Paleſthon, roi des Pelaſges, ſoyez touché de nos prieres. Protégez-nous dans notre exil. La géniſſe errante parmi les rochers implore par ſes mugiſſements l'aſſiſtance des paſteurs.

LE ROI.

Je vois les ſtatues de nos dieux ornées de rameaux fraîchement cueillis. Je ſouhaite que l'arrivée de ces étrangeres ne porte aucun dommage à notre ville. Prévenons les diſſentions que pourroient cauſer un événement imprévu. Argos n'a pas beſoin de troubles.

LES DANAIDES.

Que Thémis, cette fille bienfaiſante de Jupiter, ſoit témoin de l'innocence de notre fuite. Et vous, vieillard vénérable, apprenez d'une jeune fille à révérer les ſuppliants, dont les mains pures offrent aux dieux un encens qui leur eſt agréable.

LE ROI.

N'entrez point encore dans mon palais.

C'eſt à la nation entiere à remédier aux maux qui la menacent. Je ne puis vous rien promettre que je n'aie conſulté plutôt les citoyens.

LES DANAIDES.

Les citoyens, la nation, tout l'état réſide en vous ſeul. Maître des autels & des azyles, vous ſeul portez le ſceptre, vous ſeul occupez le trône. Vous réglez tout, vous diſpoſez de tout. Ne commettez point de ſacrilege.

LE ROI.

Ah ! que mes ennemis ſeuls en commettent. Je ne puis vous donner du ſecours ſans riſque. Il y auroit cependant de la cruauté à ne vous pas ſecourir. Dans l'embarras où je ſuis, que ferai-je ! que ne ferai-je pas ? Je crains de prendre un parti.

LES DANAIDES.

Elevez vos yeux vers Jupiter. Il obſerve du haut du ciel les infortunés qui reclament vainement l'appui de leurs pro-

ches. Ce dieu s'irrite quand les malheureux ſont rebutés.

LE ROI.

Si les fils d'Ægyptus prétendent que ſuivant les loix du pays, c'eſt à eux de vous épouſer comme plus proches parents, que pourra-t-on leur répondre? avez-vous des loix domeſtiques contre leurs prétentions?

LES DANAIDES.

Nous ne reconnoitrons jamais ce droit injuſte. Une fuite éternelle nous délivrera de leurs pourſuites. Mais vous, ſi l'équité vous touche, décidez une cauſe qui intéreſſe les dieux.

LE ROI.

Il eſt difficile de la juger. Ne me prenez point pour arbitre. Je vous l'ai déja dit, quelque abſolue que ſoit mon autorité, je n'en uſerai point dans cette occaſion ſans le conſentement du peuple. Je ne veux pas qu'il puiſſe me dire, en cas de malheur, vous avez ſacrifié vos ſujets à des étrangeres.

LES DANAIDES.

Entre des mortels liés par le ſang, la balance de Jupiter panche toujours pour la juſtice; il traite l'oppreſſeur & l'opprimé comme l'ordonnent les loix. Faites-en de même. Craignez-vous de prononcer un jugement équitable ?

LE ROI.

Cette conjonƈture exige de moi de grandes précautions. Il faut y porter un œil perçant, & que rien n'offuſque. Je dois pourvoir premiérement à la ſûreté de mon peuple, & à la mienne. Je ſais auſſi qu'il eſt juſte de vous protéger contre la violence. Si je ſouffrois qu'on vous arrachât des autels, je m'expoſerois à la vengeance des dieux, qui ſuit le coupable aux enfers, où elle habite éternellement avec lui. Je n'y ſaurois penſer trop ſérieuſement.

LES DANAIDES.

Penſez-y. Rempliſſez les devoirs de la juſtice & de l'hoſpitalité. Ne livrez pas

des étrangeres qui fuient de cruels raviſ-ſeurs.

O ſouverain de cet empire, ne permettez pas qu'à vos yeux nous ſoyons arrachées de ces lieux ſacrés. Connoiſſez l'inſolence des fils d'Ægyptus, & prévenez le couroux de Jupiter.

Quel ſpectacle pour vous que des ſuppliantes, tirées par force du pied des autels, & traînées indignement avec leurs propres voiles & leurs bandeaux!

Sachez que votre maiſon & vos enfants éprouveront un jour ce que vous aurez fait éprouver aux autres. Telle eſt la loi juſte de Jupiter; penſez-y.

LE ROI.

J'ai tout prévu. Je ſuis dans la dure néceſſité d'offenſer les dieux, ou d'armer contre moi les fils d'Ægyptus. Mon ſort eſt lié par des chaînes que je ne puis rompre, & le dénoument de cette avanture ſera douloureux. Si les richeſſes de votre maiſon ſont diſſipées, puiſſe Jupiter vous en accorder de plus conſidérables.

Forcé de vous parler avec une liberté fâcheuse, je cherche à tempérer mes discours par des motifs de consolation. Le chagrin est le fléau de l'ame. Mais pour prévenir des guerres civiles, offrons aux dieux des sacrifices, & consultons leurs oracles. C'est un remede dans les calamités. Pour moi je m'abstiens de ce jugement. Je voudrois me tromper quand je prédis des malheurs. Je souhaite que mes allarmes soient vaines, & qu'il n'arrive rien que d'heureux.

LES DANAIDES.

Ecoutez encore tout ce que nous avons à vous dire.

LE ROI.

J'ai déja entendu. Parlez cependant, je serai attentif.

LES DANAIDES.

Voyez-vous ces ceintures & ces bandeaux?

LE ROI.

Ce sont les ornements de votre sexe.

LES DANAIDES.

Savez-vous l'ufage que nous en ferons?

LE ROI.

Non, quel eft votre deffein?

LES DANAIDES.

Si toute affiftance nous eft refufée...

LE ROI.

Quel fervice vous rendront vos bandeaux & vos ceintures?

LES DANAIDES.

Nous attacherons de nouvelles offrandres aux ftatues de nos dieux.

LE ROI.

Je ne vous entends pas. Quelles feront ces offrandes?

LES DANAIDES.

Nous-mêmes, que vous verrez bien-tôt fufpendues à ces autels.

LE ROI.

Ah! quel horrible projet!

LES DANAIDES.

Vous m'entendez. Je m'explique affez clairement.

LE ROI.

Quoi ! de toutes parts des revers inévitables ! Quel débordement de disgraces! quel abyme de maux! C'est une mer sans rivage. Si je ne me prête pas à vos désirs vous m'annoncez un coup horrible de désespoir. Mais si pour vous défendre, je soutiens la guerre contre les fils d'Ægyptus, à quels périls ne vais-je pas m'exposer ; & faut-il que les hommes versent leur sang pour des femmes ? Je ne puis me dispenser néanmoins d'obéir à Jupiter, ce redoutable protecteur des suppliants. Pere infortuné de ces étrangeres, ô vieillard, prenez dans vos mains ces rameaux, & portez-les aux autels des autres dieux. Les Argiens seront instruits ainsi de votre arrivée, & j'éviterai leurs murmures ; car le peuple est toujours prêt à blâmer ses maîtres. La présence de vos filles, la violence qu'on leur fait, touchera peut-être les cœurs. On plaint naturellement les foibles ; on s'intéresse pour eux.

DANAUS.

Je me félicite d'être chez un prince qui nous reçoit avec tant d'humanité. Daignez m'accorder des interprêtes & des soldats qui m'enseignent le chemin des temples, & m'y conduisent en sûreté. Mon air étranger pourroit me nuire. On ne ressemble point sur les bords du Nil aux habitants des rives de l'Inachus ([a]). Je crains une insulte. L'ami qu'on ne connoit pas, est quelquefois immolé.

LE ROI.

Allez, gardes; cet étranger a raison. Conduisez-le dans nos temples. Ne répondez qu'en peu de mots à des questions importunes. Dites seulement que vous menez un voyageur qui s'est mis sous la protection des dieux.

(a) Riviere du païs d'Argos.



SCENE II.

LE ROI, LES DANAIDES.

LES DANAIDES.

Vous avez raſſuré mon pere. Mais comment nous rendrez-vous la confiance & l'eſpoir ?

LE ROI.

Quittez ces rameaux, triſtes marques de vos douleurs.

LES DANAIDES.

Nous vous obéiſſons.

LE ROI.

Entrez dans ce bocage voiſin.

LES DANAIDES.

Si ce bois eſt profane, nous ſervira-t-il d'azyle ?

LE ROI.

Vous n'y trouverez point de monſtres.

LES DANAIDES.

Mais nous y trouverons peut-être des ennemis plus farouches qu'eux.

LE ROI.

Ne voyez point de maux où je ne vois que des biens.

LES DANAIDES.

Tout allarme les malheureux.

LE ROI.

La crainte eſt indigne des rois.

LES DANAIDES.

Raſſurez-nous par vos diſcours & par vos actions.

LE ROI.

Votre pere ne reſtera pas long-temps ſeul. Je vais raſſembler nos citoyens pour les diſpoſer en votre faveur. J'enſeignerai à Danaus ce qu'il doit dire. Demeurez ici ; priez les dieux de ces contrées d'exaucer vos vœux. Je reviendrai bien-tôt. Que la perſuaſion & la fortune marchent avec moi.



SCENE III.

LES DANAIDES.

O ROI des rois, ô le plus heureux des heureux, Jupiter, dont le pouvoir surpasse toute puissance, écoute & remplis nos voeux. Que nos insolents ravisseurs, accablés sous ton indignation, fassent naufrage; mais conduis notre barque au port.

Jette les yeux sur les descendants célebres de la divine Io, de cette nymphe qui te fût si chere. Rappelle-toi tes amours & tes plaisirs. Oui, nous nous glorifions d'être issues du sang de ta maitresse, & d'être originaires d'Argos.

Nous avons suivi ces anciens vestiges. Nous voyons les prairies dont elle a brouté l'herbe & les fleurs. C'est de-là que, persécutée par un insecte cruel, elle s'élança toute furieuse à travers les champs. Elle parcourut plusieurs contrées, & passa les flots qui séparent l'Asie de l'Europe.

Parvenue rapidement en Asie, elle traversa lesfertiles pâturages des Phrygiens, le royaume de Teuthras, les vallées dela Lydie, les montagnes de Cilicie, le pays des Pamphiliens, les fleuves qui arrosent toutes ces contrées, & les campagnes fécondes ([a]) que Venus se plaît d'habiter.

Toujours piquée par l'insecte aîlé qui la poursuivoit, désespérée par les tourments aigus que lui faisoit souffrir Junon, elle arriva en Egypte, cette nourrisse inépuisable des hommes, pays où le Nil grossi par les neiges qu'amenent les vents ([b]), répand ses eaux si salutaires aux mortels.

(*a*) La Sytie ou la Phénicie.

(*b*) *Pais où le Nil grossi par les ueiges qu'amenent les vents.* Ces mots sont la traduction de ceux-ci :

λειμῶνα χιονόβοσκον, ὅν τ' ἐπέρχεται
τυφῶ μένος
ὕδωρ τὸ νεῖλυ νόσοις ἄδικτον.

à la lettre : *pré nourri de neige, où se répand la force de Typhon, l'eau du Nil inaccessible aux maladies.* Cela veut dire que le Nil grossi par la fonte des neiges que les vents amenent, couvre de ses eaux salutaires les campagnes d'Egypte. Des philosophes anciens ont cru que le débordement duNil étoit causé par la fonte des neiges; d'auttes ont pensé que n'y ayant

Les habitants de cette contrée furent effrayés à la vue d'un tel prodige. Ils contemploient avec étonnement ce composé monstrueux de génisse & de femme. Hélas! qui consoloit alors la triste Io? qui la soulageoit de ses douleurs & de ses courses?

Ce fut le puissant Jupiter. Il fit à cette nymphe une douce violence, il l'embrasa du souffle de son amour. Elle versa des larmes de pudeur; mais il triompha de sa foiblesse.

Epaphus naquit: Epaphus dont la vieillesse fut si heureuse. C'est par lui que nous descendons de Jupiter. Notre origine est connue de toute la terre. Quel autre que ce dieu eût pu tromper la colere dangereuse de Junon! Ce fût son ouvrage, &

point de neige sur les montagnes d'Ethiopie, les vens du Nord amenoient la neige des païs plus froids, & que cette neige fondue produisoit les pluyes abondantes qui grossissent les eaux du Nil & les font sortir de leur lit. Ce dernier systême est celui qu'Eschyle exprime ici dans son style concis & figuré. Typhon est le vent de Nord-Est. Quand on veut tout rendre dans un auteur aussi obscur, aussi serré qu'Eschyle, il faut souvent se donner la torture pour trouver le véritable sens. Je puis ajouter d'ailleurs, que les interprêtes, les commmentateurs, & même le Scholiaste se taisent absolument dans la plûpart des endroits qui m'ont tant fatigué.

c'eſt ainſi qu'a commencé la famille d'Epaphus.

A qui pouvions-nous mieux nous adreſſer qu'à l'auteur de notre naiſſance, qu'à ce dieu qui ne tient ſon pouvoir que de lui-même, le ſouverain de toutes choſes, & le moteur univerſel !

Il n'eſt point de puiſſance égale à la ſienne. Tout lui eſt ſoumis ; tout l'adore. Il parle, l'effet ſuit. Ce qu'il veut, s'exécute auſſi-tôt qu'il l'a conçu.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DANAUS, LES DANAIDES.

DANAUS.

PRENEZ courage mes enfants. Le peuple a prononcé pour vous.

LES DANAIDES.

O mon pere, quel heureux événement ! Dites-nous-en les circonſtances. Qu'a-t-on décidé ? L'avons-nous emporté de plusieurs ſuffrages ?

DANAUS.

Ils ont été unanimes. La joie que j'en reſſents, me rajeunit. L'air a retenti de battements de mains & d'acclamations en notre faveur. Le décret porte que nous ſerons libres dans cette contrée, que nous y jouirons du droit d'azyle, & que

nous ne pourrons en être arrachés ni par des étrangers, ni par les naturels du pays; que ſi l'on employe contre nous la violence, ceux qui nous refuſeront du ſecours, ſeront réputés infâmes, & bannis par jugement public. Nous devons ce décret au roi des Pelaſges. Ce prince leur a inſpiré ſes propres ſentiments. Il leur a prédit que cette ville éprouveroit toute la colere de Jupiter, protecteur des ſuppliants, & que bien loin de proſpérer, elle tomberoit dans des calamités irremédiables pour avoir violé à notre égard les droits du ſang & les devoirs de l'hoſpitalité. A ces mots le peuple a donné ſon ſuffrage avec applaudiſſement, ſans attendre qu'on le lui demandât. Ainſi les Pelaſges ſe ſont laiſſés perſuader à leur roi, & Jupiter a conſommé ſon ouvrage.



SCENE II.

LES DANAIDES

HATONS-NOUS de marquer notre reconconnoiſſance aux Argiens. Formons des vœux pour ce peuple bienfaiſant. Que Jupiter les reçoive de nos bouches, & qu'il les exauce tous.

Dieux ſortis du dieu ſuprême, écoutez les ſouhaits que nous faiſons pour les Pelaſges. Que l'implacable Mars, qui moiſſonne ſi cruellement les humains, ne porte jamais le feu dans ces contrées. Qu'il épargne des mortels que nos diſgraces ont touchés, qui nous ont priſes hautement ſous leur protection, & qui ont reſpecté les ſuppliantes de Jupiter.

Ils n'ont pas prononcé pour des raviſſeurs contre des femmes innocentes. Ils ont craint dans leur jugement ce dieu vengeur qu'on ne provoque point envain, ce dieu dont toute maiſon criminelle doit redouter les regards. Notre horreur

pour l'incefte a imprimé du refpect aux Argiens. Ils pourront élever des mains pures au dieu qui protege les fuppliants & la pureté.

Que nos prieres montent aux cieux. Que jamais la contagion ne dépeuple ces remparts; que les campagnes ne foient pas défolées par fes ravages fanglants; & que l'amant de Vénus, l'impitoyable Mars, ne détruife point comme de tendres fleurs, la brillante jeuneffe d'Argos.

Que les autels foient entourés de vieillards qui faffent des vœux pour que l'état foit bien gouverné, qui invoquent furtout Jupiter, le dieu de l'hofpitalité, l'arbitre fouverain qui regle tout par des loix éternelles. Que Diane, qui préfide aux enfantements, foit toujours favorable aux Argiennes, & que ce peuple n'ait jamais que des rois dignes de lui.

Que des inimitiés funeftes ne rempliffent point cette ville de larmes & de fang; qu'on n'y entende pas les triftes concerts de la guerre, & que la difcorde civile

n'y faſſe point retentir ſes cris. Qu'Apollon favoriſe les jeunes citoyens d'Argos, qu'il écarte loin d'eux les maladies & la mort.

Que la terre fertiliſée par Jupiter, paye à ſes peuples des tributs continuels de fruits. Que les prairies qui environnent les murs d'Argos, ſoient couvertes de troupeaux féconds. Que les muſes & les déeſſes de l'harmonie mêlent leurs acclamations à nos voix, & que tant de bouches pures s'uniſſent pour former les mêmes voeux.

Que les Argiens n'ambitionnent jamais des honneurs indignes d'eux. Que leur pouvoir s'accroiſſe par la ſageſſe du gouvernement, & qu'ils préferent la juſtice à la guerre.

Qu'ils honorent les divinités du pays par des ſacrifices. Qu'ils reſpectent leurs peres. Ce devoir de la nature eſt, après les dieux & les loix, ce qu'il y a de plus ſacré.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DANAUS, LES DANAIDES.

DANAUS.

MES filles votre reconnoiſſance eſt juſte, & j'en approuve les tranſports. Voici d'autres nouvelles ; mais ne vous troublez pas. De l'éminence où vous êtes, j'apperçois un vaiſſeau dont je reconnois les ornements & le pavillon. Il s'avance à pleines voiles vers le rivage, & ce n'eſt pas un vaiſſeau ami. Il eſt conduit par des matelots noirs, qui ſe font remarquer par la blancheur de leurs vêtements. D'autres navires l'accompagnent en bon ordre, & je vois à ſa manœuvre qu'il eſt tout prêt d'aborder. Ne vous effrayez pas ; agiſſez avec prudence, & confiez notre deſtinée aux

aux dieux. Je vais assembler nos protecteurs, & les mener ici. Il viendra peut-être quelque envoyé ou quelque hérault qui voudra nous enlever comme des fugitifs qui lui appartiennent. Mais il le voudra sans succès. Ne craignez rien. Si je tardois à revenir, vous aurez le secours des autels. Quiconque outrage les dieux, en est infailliblement puni.

LES DANAIDES.

Ah! mon pere, qu'ils s'approchent avec vîtesse! Qu'ils nous suivoient de près! Nous frémissons; nous retombons dans le péril que nous pensions avoir évité.

DANAUS.

Le décret des Argiens aura son effet; ils prendront les armes pour nous; j'en suis certain.

LES DANAIDES.

Les fils d'Ægyptus sont aussi braves qu'insolents; vous le savez. Les vents ont secondé leurs transports. Ils sont déja sur ce rivage avec leur flotte & tous leurs soldats.

DANAUS.

Ils auront à combattre ici de formidables adverſaires.

LES DANAIDES.

O mon pere, ne nous quittez pas. Des femmes toutes ſeules peuvent-elles ſe defendre ? Ces traîtres, ces mortels impurs, tels que des oiſeaux de proie, nous enleveront ſans reſpecter les autels.

DANAUS.

Leur violence vous ſervira. Ils armeront contre eux-mêmes la haine des dieux, ainſi que la nôtre.

LES DANAIDES.

Ces ſymboles ſacrés ni ces ſtatues ne les intimideront pas. Ils mépriſent les dieux ; & tels que des animaux féroces, ils jetteront ſur nous leurs mains ſacrileges.

DANAUS.

Les animaux les plus terribles en trouvent à leur tour de plus redoutables qu'eux. L'Egypte ne l'emportera point ſur Argos.

LES DANAIDES.

Nous avons tout à redouter de ces impies, de ces furieux.

DANAUS.

Ils ne se hâteront pas de débarquer. Tout vaisseau craint la terre. Les ancres ni les cordages ne rassurent point les matelots, si la côte est dangereuse & n'a point de ports, sur-tout quand le jour va disparoître. Un pilote sage n'est jamais tranquille pendant la nuit. Les Egyptiens ne descendront point sans avoir cherché un abri pour leur flotte. Pour, vous mes filles, que la crainte ne vous empêche pas d'implorer les dieux. Je cours avertir les Argiens, qui ne m'accuseront pas de lenteur; ils verront dans un vieillard toute l'activité de la jeunesse.

SCENE II.

LES DANAIDES.

O MONTAGNES respectables d'Argos; quel sort nous attend? où fuir? quelles

cavernes assez obscures nous cacheront? que ne pouvons-nous disparoître soudain comme la poussiere, ou la fumée qui s'évanouit dans les airs!

N'inventerons-nous point de moyen pour nous sauver ? Nos cœurs palpitent; notre sang se trouble. Ah! funeste avis de Danaus! l'effroi nous ôte la vie. Nous préférons une mort violente dans les fers à l'hymen odieux dont on nous menace. Nous descendrons avec joie dans le noir empire du trépas.

Oui, plutôt que d'achever cet horrible hymen, nous consentirions à être exposées dans les airs à la neige & aux frimats; à être pricipitées du haut d'un rocher désert dans les abymes les plus profonds; à devenir la proie des bêtes sauvages & des vautours.

La mort est le remede des maux. Qu'elle vienne, ah! qu'elle vienne au plutôt cette mort tant désirée, cette mort plus douce à nos yeux que le lit nuptial. C'est notre unique refuge contre l'hymen qui nous poursuit.

Redoublons nos chants plaintifs. Qu'ils s'élevent au trône des dieux, & qu'ils en obtiennent du ſecours. O Jupiter, ô pere des Danaïdes, verrez-vous ſans éclater, la violence qu'on leur fait? Dieu ſuprême des mortels, écoute nos humbles ſupplications. Les fils audacieux d'Ægyptus nous cherchent par-tout avec fureur. Ils nous menacent des plus violents efforts. O Jupiter, prends ta balance. Que peuvent ſans toi les mortels? Hélas! hélas! ah! c'en eſt fait. Nos raviſſeurs ſont déja ſur le rivage. Ah! traîtres puiſſiez-vous plutôt mourir. Pouſſons des cris lamentables. C'eſt ici le prélude de nos malheurs. Fuyons, ah! fuyons. Allons au-devant du ſecours. Evitons les horreurs qu'on nous deſtine. O Pelaſgus, venez nous défendre; accourez.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LES DANAIDES, UN HÉRAULT, SUITE DU HERAULT.

LE HÉRAULT.

HATEZ-VOUS. Suivez-moi dans nos vaiſſeaux.

LES DANAIDES.

Non, non; que nos cheveux arrachés, que nos joues meurtries, qu'une mort ſanglante .....

LE HÉRAULT.

Hâtez-vous, filles inſenſées, hâtez-vous. Je dois vous mener ſur nos vaiſſeaux où des maîtres irrités vous attendent. Craignez que je ne vous livre tout enſanglantées entre leurs mains. Vos tranſports & vos cris ſont inutiles.

LES DANAIDES.

Hélas! hélas!

LE HÉRAULT.

Quittez ces lieux. Evitez des châtiments féveres, & revenez dans votre patrie.

LES DANAIDES.

Non, les eaux vivifiantes du Nil ne nous reverront jamais. O vieillards, nous sommes ici sous la protection des dieux.

LE HÉRAULT.

Vous me suivrez de gré ou de force. Marchez; ne m'obligez point à vous maltraiter.

LES DANAIDES.

Hélas! hélas! ah! barbare, puisses-tu périr misérablement dans les flots.

LE HÉRAULT.

Gémissez, criez, invoquez les dieux. Vous reviendrez en Egypte. Gémissez; plaignez-vous de vos infortunes; exagérez-les par vos clameurs.

LES DANAIDES.

Hélas! hélas! comme il nous traite! comme il nous menace! Cruel, il ne sort

de ta bouche que des horreurs. Ah! que les gouffres du Nil t'engloutiſſent au retour.

LE HÉRAULT.

Marchez, vous dis-je, marchez au vaiſſeau ſans tarder. Ne vous y faites pas traîner honteuſement.

LES DANAIDES.

O mon pere, ô Danaus, que nous ſervent ces autels? Notre eſpérance a fui comme un ſonge. O terre, ô mere commune, ô fils de la terre (a), ô Jupiter, détournez de nous ce malheur.

LE HÉRAULT.

Je ne crains point les dieux de la Grece. Ils ne m'ont donné ni la vie, ni l'âge où je ſuis parvenu.

LES DANAIDES.

Quel monſtre! quel ſerpent furieux! hélas! hélas! ô terre, ô mere commune, détournez de nous ce malheur. O fils de la terre! O Jupiter.

(a) C'eſt-à-dire de Rhée.

LE HÉRAULT.

Si quelqu'une refuse de me suivre, ses vêtements seront déchirés avec opprobre.

LES DANAIDES.

O citoyens, ô magistrats, nous ne pouvons plus résister.

LE HÉRAULT.

Ne craignez rien. Bien-tôt vous verrez une cour entiere de rois. Les fils d'Ægyptus vous appellent; vous ne manquerez pas de maîtres.

LES DANAIDES.

Ah! nous sommes perdues. On se porte contre nous aux derniers excès.

LE HÉRAULT.

Il faut donc vous saisir, vous traîner par les cheveux, puisque vous ne m'écoutez pas.



SCENE II.

PELASGUS, DANAUS, LES DANAIDES, LE HÉRAULT, TROUPE DE PELASGES.

PELASGUS.

QUE fais-tu téméraire mortel? De quel front oses-tu violer ce territoire! Crois-tu ne trouver ici que des femmes? Il sied bien à un barbare d'insulter des Grecs. Tu as perdu sans doute l'usage de la raison.

LE HÉRAULT.

Qu'ai-je fait contre la justice?

PELASGUS.

Ta premiere faute est d'oublier que tu es étranger dans ces lieux.

LE HÉRAULT.

Que m'importe? j'y trouve ce que j'ai perdu.

PELASGUS.

Qui t'amene? qui te reçoit ici?

LE HÉRAULT.

Mercure; il favoriſe nos recherches.

PELASGUS.

Tu parles des dieux, & tu les inſultes.

LE HÉRAULT.

Je reſpecte les divinités du Nil.

PEEASGUS.

Et celles d'Argos tu les crois indignes de tes reſpects?

LE HÉRAULT.

J'emmenerai ces femmes, ſi l'on ne me les enleve pas.

PELASGUS.

Garde-toi de le tenter, ſi tu ne veux t'en repentir.

LE HÉRAULT.

Ce ne ſont pas-là des diſcours d'hoſpitalité.

PELASGUS.

Elle n'eſt point faite pour des ſacrileges.

LE HÉRAULT.

Venez tenir ce langage aux fils d'Ægyptus.

PELASGUS.

Je ferois fâché d'en prendre la peine.

LE HÉRAULT.

Je vais m'expliquer plus clairement. Le miniftere d'un hérault eft de ne rien déguifer. Ces femmes appartiennent à mes maîtres par la loi du fang. Elles fe font dérobées à leur pouvoir. Ils les reclament C'eft un différend que Mars décidera fans formalités, mais non pas fans carnage.

PELASGUS.

Apprenez à être juftes, & fouvenez-vous bien de ma réponfe, vous & vos compagnons. Si ces femmes confentent à vous fuivre, fi on peut le leur perfuader, nous les remettrons fans peine entre vos mains. Mon peuple a réfolu tout d'une voix de ne pas fouffrir qu'on les enleve. Il n'eft point d'efforts qui puiffent ébranler cette loi. Elle n'eft écrite ni fur l'airain ni dans les dépôts publics. Vous l'entendez par ma bouche. Cela fuffit; retirez-vous promptement.

LE HÉRAULT.

Préparez-vous donc à la guerre. La cauſe des hommes triomphera.

PELASGUS.

Oui, ſans doute, & vous trouverez ici des hommes & non pas des Egyptiens. Et vous, entrez ſans crainte avec votre ſuite dans une ville environnée de tours formidables & de remparts. Prenez pour demeure mon palais, ou tel autre édifice public que vous voudrez. Souvent on ſe plaît au milieu d'une cour nombreuſe; on préfere quelquefois une habitation ſolitaire. Je vous en laiſſe le choix. Mais par-tout vous ſerez ſous ma protection; par-tout vous aurez pour défenſeurs mes citoyens, & leur décrets. [*au hérault*]. Et toi, qui te retient encore? attends tu des ordres ſupérieurs aux miens? (a) [*Le hérault ſe retire*].

LES DANAIDES.

Roi bienfaiſant, ſoyez à jamais heureux.

(a) Il faut ponctuer ceci dant le Grec comme a fait Paw. *τί ; τῶν δὲ κυριωτέρυς μένεις ;*

Mais daignez nous renvoyer Danaus. C'eſt notre pere, il eſt courageux, prudent, & nous ſuivons toujours ſes conſeils. Qui mieux que lui peut déterminer le lieu de notre retraite? Il naît des inconvénients de la diverſité du langage. Prévenons tout accident.

PELASGUS.

Hé bien, jeunes étrangeres, quelque lieu que Danaus vous choiſiſſe en cette ville pour votre habitation, vous y ſerez reçue honorablement & avec amitié. *(Il ſe retire)*.

SCENE III.

DANAUS, LES DANAIDES, CHŒUR DE PELASGES.

DANAUS.

O mes filles, révérons les Argiens à l'égal des dieux. C'eſt à leurs bontés unanimes que nous devons notre ſalut. Non contents

d'approuver ce que j'ai fait contre des parents audacieux, ils me donnent des gardes pour me faire honneur, & pour défendre mes jours. S'ils étoient tranchés par un aſſaſſinat, ce forfait retomberoit ſur leur pays. Que ce ſuccès vous apprenne à reſpecter encore plus mes avis. Ajoutez ces derniers à tant de leçons utiles que je vous ai déja données, & qu'on ſache un jour ce qu'ont été les filles de Danaus. Souvenez-vous qu'on eſt enclin à médire des étrangers. Ne deshonorez pas votre pere. Vous êtes dans l'âge où l'on aime. L'innocence eſt difficile à conſerver. Des raviſſeurs fougueux l'aſſiégent, & Vénus elle-même les favoriſe. La beauté fixe les regards, enflamme les déſirs. O mes filles, ne perdez pas ici votre vertu, ce bien que vous avez gardé avec tant de peine, & qui vous a fait braver la fureur des flots. Nos affronts ſeroient un ſujet de joie pour nos ennemis. Le roi vous offre ſon palais; la ville d'Argos vous en propoſe un autre avec la même généro-

ſité. Le choix en eſt indifférent; mais ce qui ne l'eſt pas, c'eſt de ſuivre les conſeils d'un pere. La vie n'eſt rien au prix de la chaſteté.

LES DANAIDES.

Ah! puiſſiez-vous, mon pere, être auſſi ſûr de la faveur du ciel que vous devez l'être aujourd'hui de notre vertu. Nous ne changerons point de deſſein, ſi les dieux n'ordonnent le contraire.

Rendons graces aux dieux d'Argos, & aux divinités antiques de ſes fleuves. O nos compagnes, raſſurez-vous. Honorons à l'envi les Pelaſges. Ne célébrons plus dans nos hymnes les rives du Nil. Ne chantons que les eaux de l'Argolide, eaux ſalutaires qui pénetrent les champs, les amolliſſent, & font pour eux une ſource intariſſable de fertilité. Que la chaſte Diane nous préſerve d'un hymen forcé, d'un hymen qui feroit pour nous un ſupplice. Ce n'eſt pas que nous mépriſions Vénus. Son pouvoir, comme celui de Junon, ne le cede qu'au pouvoir de

de Jupiter. Elle se signale par ses ruses & par ses succès. Les passions qu'elle inspire la secondent. La persuasion irrésistible, la douce harmonie accompagnent toujours ses pas. Que l'amour est perfide! qu'il est dangereux! La guerre nous menace; des amants irrités nous poursuivent. Craignons tout de leurs transports. Ils n'ont pas traversé les flots avec tant de vîtesse pour renoncer à leur projet.

PREMIER CHŒUR [a].

Ce que les destins ont ordonné s'exécutera. Les décrets de Jupiter sont inévitables. L'hymen que nous fuyons s'accomplira peut-être, comme tant d'autres.

SECOND CHŒUR.

Daigne Jupiter, daigne ô grand dieu, repousser loin de nous les fils d'Ægyptus.

PREMIER CHŒUR.

Je le souhaite hélas! comme vous.

(a) Je ne garantis point ici la division du Chœur, quoiqu'adoptée par les Commentateurs & par les Interprétes. Je ne suis pas plus attaché à ma traduction dans les endroits énigmatiques de mon Auteur. Les habiles gens, les critiques raisonnables voudront bien se souvenir que les Tragédies d'Eschyle sont le pays des conjectures.

Mais je n'ose me flatter de l'obtenir.

SECOND CHŒUR.

Ce qui doit arriver nous est inconnu.

PREMIER CHŒUR.

Et pourquoi tenterois-je de sonder le secret de Jupiter? C'est un abyme impénétrable.

SECOND CHŒUR.

Que voulez-vous m'apprendre par-là?

PREMIER CHŒUR.

Qu'il ne faut pas murmurer contre les volontés du ciel.

SECOND CHŒUR.

Que Jupiter nous délivre d'un hymen odieux, comme il sut délivrer Io des maux qui la tourmentoient; qu'il soit pour nous un arbitre favorable, & qu'il nous accorde la victoire.

TOUT LE CHŒUR.

Entre deux maux choisissons le plus tolérable. Ni trop de bonheur, ni trop d'infortune. Prions les dieux de confirmer l'arrêt des Argiens, & de secourir notre innocence.

FIN.

OBSERVATIONS

Sur un endroit du cinquieme Acte des EUMENIDES.

LES tragédies d'Agamemnon, des Coëphores & des Eumenides raſſemblent au plus haut dégré tout ce que la muſe tragique peut avoir d'effrayant & de lugubre. Le crime, la vengeance, les remords ne ſont peints nulle part avec des couleurs plus terribles. La plume d'Eſchyle eſt trempée dans le ſang. On entend dans ſes vers le bruit de la foudre, le cri des Furies, le hurlement des enfers. Ces détails n'ont pas beſoin de remarques particulieres ; ils ſe font aſſez ſentir d'eux-mêmes. Mais j'ai cru devoir m'arrêter ſur un paſſage du cinquieme acte des Eumenides qui m'a paru digne d'attention, parce qu'il contient la doctrine des payens ſur le parricide. Le voici. Il eſt compoſé de deux objections qu'Oreſte fait aux Eumenides, & d'autant de réponſes de la part de ces déeſſes.

ORESTE.

Elle a tué en même-temps & ſon époux & mon pere.

L'EUMENIDE.

Oui, mais elle a expié ſon crime par ſa mort; & toi, tu vis encore.

ORESTE.

Que ne la pourſuiviez vous lorſqu'elle voyoit encore le jour?

L'EUMENIDE.

L'époux qu'elle a immolé, n'étoit pas du même ſang qu'elle.

Ce dialogue renferme, comme on voit, des principes de droit divin & de droit naturel. Avant de les examiner, aſſurons-nous, autant qu'il eſt poſſible, de la ſignification rigoureuſe du texte grec.

Elle a tué en même-temps & ſon époux & mon pere. C'eſt ainſi que j'ai rendu ἀνδροκτανοῦσα πατέρ' ἐμὸν κατέκτανεν, mot à mot: *en tuant ſon époux elle a tué mon pere.* Il ne ſauroit y avoir deux manieres d'entendre ni de traduire un texte auſſi ſimple, auſſi clair que celui-là. Stanley, qui n'a point la manie de courir après les ſens forcés & biſares, & dont la verſion latine eſt naturelle en

général, a voulu cependant donner ici de l'esprit à son auteur, comme Tourreil en donnoit à Démosthène. Il traduit le grec par ces mots latins : *Maritum interficiens patrem meque interfecit. Elle m'a donné la mort en la donnant à mon pere.* Ce sens est recherché, & même subtil, si l'on veut l'appercevoir dans le vers d'Eschyle, tel qu'il est imprimé dans toutes les éditions de ce Poëte. Le Scholiaste dans une note de trois mots ἐμὲ κἀκεῖνον ἠδίκησεν, semble favoriser ce sens. Corneille de Paw, non content de l'adopter, le paraphrase dans ses remarques, & fait dire à Oreste : *En donnant la mort à mon pere, elle me l'a donnée à moi qui suis une portion de mon pere. Fils d'Agamemnon, j'ai été immolé dans sa personne.*

Au fond le véritable auteur de cette interprétation est Henri Etienne, qui ne l'a pas trouvée dans une discussion métaphysique sur la prétendue identité du pere & du fils, mais dans le changement ingénieux d'une seule lettre. Il a lu κἀμὲ κτάνεν au lieu de κατέκτανεν.

Ἀνδροκτανοῦσα πατέρ' ἐμὸν κἀμὲ κτάνεν.

Ce μ à la place du τ amene naturellement le reste, qui consiste à placer une virgule après ἐμὸν, à séparer κἀμὲ de κτάνεν,

& à mettre sur chaque mot son accent propre. C'est ce qu'il plaît à Paw d'apeller une *critique inepte.* Je suis d'un avis si différent, que j'avois grande envie de traduire le vers d'Eschyle sur la correction d'Etienne. Ce qui m'y portoit le plus, c'est le rapport & la liaison qui se trouvent entre l'objection d'Oreste dans le vers ainsi corrigé, *en immolant mon pere elle m'a immolé moi-même*, & la réponse de l'Eumenide, qu'on pourroit traduire fort naturellement par ces mots: *tu vis encore; elle n'est donc pas coupable de la mort.*

Τὸι γὰρ σὺ ζῆς, ἢ δ' ἐλευθέρα φόνου.

j'ai cru malgré cela que je devois m'en tenir à la leçon ordinaire, au texte reçu dans toutes les éditions, lequel n'a rien d'obscur ni d'embarrassé, & dont le sens est d'ailleurs très bon. Lorsque la pensée d'un Auteur est claire & raisonnable, le Traducteur ne doit pas chercher à lui en prêter une autre, quand même elle feroit meilleure. Je dis plus; il ne faut pas même corriger ses fautes, à moins qu'elles ne viennent visiblement de l'altération du texte. Abandonnons ces écarts audacieux de critique aux Hardouin, aux Bentley, aux Sanadons.

Quoi qu'il en soit de la signification vé-

ritable de ces deux vers, il eſt certain du moins que celui qui nous apprend la différence que les payens mettoient entre le parricide, & le meurtre d'un mari par ſa femme, ou d'une femme par ſon mari, n'eſt pas ſuſceptible de deux ſens. Oreſte reproche aux Furies de n'avoir pas pourſuivi Clytemneſtre pendant qu'elle voyoit encore le jour. *L'époux qu'elle a immolé* répond l'Eumenide, *n'étoit pas du même ſang qu'elle*; ou mot à mot, ſi l'on veut: *Elle n'étoit pas du même ſang que l'époux qu'elle a tué.*

Ουκ ἦν ὅμαιμος φωτὸς ὃν κατέκτανεν.

Suivant la religion des payens les parricides étoient livrés de leur vivant aux Furies, qui les pourſuivoient par-tout. On en voit la preuve dans ces deux tragédies d'Eſchyle, les Coëphores & les Eumenides. *Furiis agitatus Oreſtes.* Une femme qui aſſaſſinoit ſon époux, un époux qui tuoit ſa femme, étoient regardés avec horreur chez toutes les nations. Les loix prononçoient contr'eux de rigoureux ſupplices; les juges des enfers inventoient des châtiments pour les punir; mais ce n'étoit qu'après leur mort que les miniſtres des vengeances éternelles commençoient à les tourmenter. Le parricide ſeul appar-

tenoit aux Furies. Auſſi-tôt qu'il avoit conſommé ſon crime, elles s'emparoient ſur le champ de ſon ame & de ſon corps,& ſe faiſoient même un honneur de le tourmenter cruellement & ſans pitié, comme elles le font entendre en pluſieurs endroits de la tragédie d'Eſchyle.

Oreſte, dans ſa défenſe contre les Eumenides, voudroit diminuer l'atrocité de ſon crime en faiſant diſtinction du meurtre d'un pere d'avec le meurtre d'une mere. Les Furies en faiſoient autant par rapport au parricide & à l'aſſaſſinat du mari par ſa femme. Ce prince oſe dire qu'il n'eſt point formé du même ſang que ſa mere, à quoi l'Eumenide fait cette réponſe courte & foudroyante : *Quoi ! ſcélérat, elle t'a nourri dans ſon ſein, & tu méconnois un ſang ſi cher !*

Stanley ne doute pas que Libanius n'ait eu en vue ce trait de la juſtification d'Oreſte, dans ſa déclamation pour un aveugle, où il s'agit d'un homme tué par ſa femme ou par ſon fils. Ce n'eſt point une remarque de ſimple érudition. Elle eſt très-juſte, très conforme à la croyance des anciens ſur ce point. Le ſujet du diſcours de Libanius eſt ſingulier, comme le ſont tous les ſujets d'imagination. Un fils avoit ſauvé la vie à ſon pere dans un in-

cendie où ſa mere avoit péri, quoiqu'il eût eſſayé de l'arracher auſſi des flammes. Il y perdit la vûe. Son père s'étant remarié, ſa ſeconde femme lui perſuade qu'il doit être empoiſonné par ſon fils, & lui montre du poiſon caché dans un habit du jeune homme. Il le déshérite & fait un teſtament dans lequel ſa femme eſt inſtituée héritiere. Peu de temps après on trouve le père égorgé dans ſon lit, l'épée de ſon fils à ſes côtés, ſa femme dormant auprès de lui, l'aveugle debout à la porte de ſa maiſon. La marâtre & le fils s'accuſent réciproquement. Le fils prétend tirer un grand avantage de ce qu'il n'eſt point agité par les Furies, & de ce qu'elles ne tourmentent pas non plus une épouſe criminelle. *Les Furies ſe repoſent,* dit l'aveugle ; *elles ne pourſuivent point cette femme barbare. Mais elles s'arment contre les parricides ; elles vengent les pères aſſaſſinés par leurs enfants.* Voilà préciſément ce qu'enſeignent les Eumenides.

Il faut avouer que cela s'accorde avec l'idée que tous les peuples de la terre avoient du parricide. Les Grecs ne jugeant pas que ce crime fût poſſible, n'avoient point fait de loi pour le punir. Les Romains penſerent de même dans leur légiſ-

lation. Le parricide n'y étoit feulement pas nommé. Ce fut au bout de quelques fiécles que cet énorme attentat ayant été commis à Rome pour la premiere fois, ils imaginèrent pour venger la nature un genre de fupplice qui la fait frémir.

Mais la femme qui affaffine fon mari, ou le mari qui tue fa femme, ne commettent-ils pas une efpèce de parricide ? N'eft ce pas comme dans le parricide réel, le crime du fang contre le fang ? Le créateur n'a-t-il pas mis dans la bouche du premier époux que fa femme étoit l'os de fes os, & la chair de fa chair ? Ce même Dieu qui ordonne aux Ifraélites fur le mont Sina, d'honorer leur père & mère pour obtenir de longs jours, ne dit-il pas aux Juifs dans l'Evangile que l'homme quittera fon père & fa mère pour s'attacher à fa femme, & qu'ils ne feront plus tous deux qu'une même chair ? Ici la nature & la loi, le fang & le précepte concourent enfemble à rendre les époux facrés l'un pour l'autre, comme le père l'eft pour fon fils, & le fils pour fon père. La femme doit tout abandonner pour fon mari; le mari doit tout facrifier pour fa femme. C'eft l'effet du commandement & de la loi. Par leur union corporelle & légitime ils de-

viennent une même chair. Ce ſont les droits de la nature & du ſang. Quiconque eſt aſſez barbare pour les violer par le poiſon ou par le fer, eſt en proie aux plus horribles remords ; & ce ſont là les vraies furies de l'homme.

Il eſt donc évident que la force du lien conjugal eſt fondée également ſur le droit divin & ſur le droit naturel. Le mari qui de deſſein prémédité ôte la vie à ſa femme, commet un ſacrilege, comme le fils qui aſſaſſine ſon père. Ils ſont punis l'un & l'autre en France du même ſupplice. Le Parlement de Paris n'admet pas la différence que les Eumenides d'Eſchyle veulent établir entre ces deux crimes, ou du moins dans la maniere de les punir. Il les met indiſtinctement au nombre de ceux qui attaquent la Religion, la loi naturelle, & les principes fondamentaux de la ſociété. On en peut juger par les différens ſupplices qu'il réunit dans la punition du fils parricide, & du mari aſſaſſin de ſa femme. Les rigueurs du châtiment ſont égales dans les deux cas. Le poing coupé, la roue & le feu. Ce Tribunal toujours d'accord avec lui-même, toujours attaché aux régles, ne varie point dans ſa juriſprudence criminelle. Qui voit un de ſes

arrêts en matière de crimes, les voit tous.

Les crimes atroces deviennent communs. Qu'on parcoure les regiſtres de nos Parlements, ſur-tout les arrêts imprimés de la Tournelle de Paris, on y verra que des forfaits inconnus aux premiers légiſlateurs, que des meurtres horribles qui auroient autrefois ſoulevé des nations entières, ſon fréquents aujourd'hui dans les différentes provinces du Royaume le mieux policé de la terre. A quoi les attribuer? ſeroit-ce à l'impunité? Jamais la juſtice ne fut ſi prompte ni ſi ſevère à Paris. Seroit-ce à la férocité des mœurs ? les François n'en ſont pas accuſés. On ne parle au contraire & dans les converſations & dans les écrits que de mœurs douces, de paſſions douces, de cœurs honnêtes, d'eſprits honnêtes, d'ames honnêtes, de créatures honnêtes. Mais ſi cette douceur, cette honnêteté tant rebattues n'étoient par hazard que des mots vagues, des expreſſions paraſites, qui ne ſignifient rien à force d'être répétées ſans ceſſe, employées par-tout, appliquées à tout, ſi par malheur & dans la réalité les mœurs publiques, étoient corrompues, les mœurs particulieres déteſtables, les notions du bien & du mal changées, la religion tournée en ridi-

cule, la nature traitée de chimère ; on ne chercheroit plus la cause de tant de forfaits multipliés ; on la reconnoîtroit dans ses effets.

Me préserve le ciel de tourner ici en certitude ce que je propose seulement comme objet d'allarme & de considération. Ce siecle est, dit-on, le siecle de la philosophie & de la vertu. C'est aux effets & non pas aux discours à le prouver. Quoi qu'il en soit, on punit très-rigoureusement les crimes, mais ils n'étonnent plus, tant on y est accoutumé. Il ne falloit qu'un parricide pour troubler toute la Grece. L'ancienne histoire de ce pays n'est remplie que de guerres allumées pour punir des parricides, des adultères, des époux assassins de leurs femmes, des femmes qui avoient assassiné leurs époux.

Il est vrai, comme on l'a déja observé, que les Furies ne poussoient des cris de vengeance & de mort que contre les parricides. Dans les autres crimes, quelqu'odieux qu'ils fussent, elles se taisoient jusqu'à la mort du coupable. Mais la nature les remplace ; elle crie aussi haut que les Furies. La vûe d'un parricide la déchire. Elle frissonne en voyant un époux teint

du ſang de ſon épouſe. Interrogez-la ſur ces deux crimes. *Ah!* répond elle en gémiſſant, *un fils parricide n'eſt pas un homme; c'eſt un monſtre. Le mari qui tue ſa femme, eſt le plus dénaturé des hommes.*

Le parricide eſt en effet parmi les grands crimes, le plus grand de tous. L'inflexible ſévérité des Eumenides à l'égard d'Oreſte eſt conforme aux loix divines & humaines. Leur indulgence pour Clytemneſtre eſt contraire à ces mêmes loix.

La puiſſance paternelle, & l'union conjugale ſont les nœuds les plus ſacrés & les plus forts de la ſociété. L'eſprit philoſophique de ce temps cherche à les deſſerrer, ſi ce n'eſt à les rompre tout-à fait. On aſſigne à la puiſſance paternelle une certaine durée, un terme fixe. C'eſt une autorité paſſagere ſur les enfants qui finit avec la foibleſſe & les beſoins de l'enfance. L'autorité des pères une fois oubliée ou méconnue, leur perſonne ſera-t elle reſpectée? à quels excès ne ſe porteront pas des enfants ingrats & méchants! S'il eſt incertain que la nature ait établi le pouvoir paternel, ce ne ſera plus un crime contre la nature de déſobéir à ſon père, de l'outrager.... Qu'on examine bien

jusqu'où peuvent aller les conséquences de ce principe.

Le mariage n'a pas été plus épargné que la puissance paternelle. On a laissé entrevoir qu'il faudroit l'abolir, & l'on a dit très clairement dans plus d'un ouvrage imprimé qu'il seroit avantageux à l'Etat que les femmes fussent communes. On pouvoit ajouter, comme les femelles le sont parmi les animaux. Quelle destination d'un sexe précieux au Créateur, d'un sexe qu'il a tiré de la propre substance de l'homme pour perpétuer légitimement jusqu'à la fin des siécles la plus belle œuvre de la création! Les payens & leurs philosophes ne donnoient pas dans ces excès. Quoiqu'ils n'eussent pas du mariage l'idée pure & religieuse que nous en avons, ils le regardoient cependant comme l'union la plus sainte & la plus auguste qui pût se former entre les hommes.

Au reste, si toute cette philosophie, dont nous venons de parler, avoit été celle des Grecs, leurs poëtes tragiques se seroient trouvés bien embarrassés. Où chercher des sujets? Œdipe, Alcmeon, Clytemnestre, Oreste eussent été de simples homicides, leurs crimes des meurtres ordinai-

res. Il n'y avoit là ni parricide, ni sacrilége, rien par conséquent de terrible ni de théatral. Les Furies ne s'en feroient point mêlées, & nous n'aurions pas les Eumenides d'Eschyle.



ÉCLAIRCISSEMENTS

HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

SUR LES COURSES D'IO.

L'AVANTURE & les courſes d'Io ſont célèbres. La plûpart de poëtes en ont parlé. Ovide les a décrites aſſez longuement ; mais Eſchile n'en omet aucune circonſtance. Les principaux traits de cette hiſtoire fabuleuſe ſe trouvent auſſi chez d'autres Écrivains que des Poëtes. Les Géographes & les Hiſtoriens (a) racontent, comme les Mythologues (b), que la mer d'Ionie a pris ſon nom de la nymphe Io, & que le détroit Cimmérien, & celui de Thrace, ont été nommés Boſphores, à cauſe du trajet de cette nymphe, changée en vache.

Jupiter devint amoureux d'Io, fille du fleuve Inachus. Elle venoit de voir ſon père. Le Dieu s'approche, & lui déclare ſes feux en maître du monde & de la foudre La jeune fille épouvantée s'enfuit dans les forêts ; Jupiter auſſi-tôt

(a Pomp. Mela, Denys le Periegete, Etienne de Bizance, Ammien Marcellin.
(b) Apollodore.

couvre la terre de ténèbres; il poursuit Io, l'atteint & lui ravit sa virginité. Les ombres répandues sur tout l'univers, donnerent des soupçons à Junon. Elle descendit du ciel, & commanda aux nuages obscurs de se dissiper. Jupiter avoit changé cependant la fille d'Inachus en vache, pour la dérober à la vengeance de Junon. La déesse charmée en apparence de la beauté de cette génisse, força son époux à la lui donner. Devenue maîtresse de sa rivale, elle en confia la garde à l'impitoyable Argus, qui avoit cent yeux. Mercure par ordre de Jupiter, endormit & tua ce barbare surveillant, dont les yeux enrichirent la queue de l'oiseau de Junon. Cette déesse irritée, envoya une Furie qui remplit la malheureuse Io de trouble & d'effroi, l'obligea de prendre la fuite, & la poursuivit de climats en climats.

Telle est la narration abrégée d'Ovide. L'Abbé Bannier y ajoute, comme suite du même récit, tiré des métamorphoses, que *cette Princesse ayant traversé la mer, elle alla d'abord dans l'Illyrie, passa le mont Hémus, arriva en Scythie, & dans le pays des Cimmériens, & après avoir erré dans différents autres pays, elle s'arrêta*

enfin ( )... Il n'y a pas un mot de cela dans Ovide. Ce poëte ne fait mention des courſes d'Io, qu'en général.

> *Profugam per totum terruit orbem.*
> *Ultimus immenſo reſtabas, Nile, labori,*
> *Quem ſimul ac tetigit...* Metam lib. 1.

Pour n'attribuer exactement à Ovide, que ce qu'il dit, il faut après ces mots, *de climats en climats*, continuer ainſi: *Elle s'arrêta enfin ſur les bords du Nil, où Jupiter ayant appaiſé Junon, lui rendit ſa premiere figure.* Cette derniere phraſe, qui eſt de l'Abbé Bannier, contient le dénouement de l'avanture d'Io, comme il eſt raconté dans les métamorphoſes d'Ovide. Ce poëte dit de plus qu'après ſa mort elle fut honorée par les Egyptiens ſous le nom d'Iſis.

Cette partie de l'hiſtoire d'Io, eſt rejettée par l'Abbé Bannier, qui prétend qu'on ne peut confondre la fille d'Inachus avec Iſis, ſans renverſer toutes les traditions des Egyptiens. *Io*, dit-il, *fut perſécutée par Junon, qui lui fit parcourir toute la terre. Iſis qui le fut par ſon beau-frere Typhon, ne ſortit jamais d'Egypte.* La dif-

(a) *La Mythologie & les Fables expliquées par l'Hiſtoire* Tom. 1. pag. 463. de l'édition in-4°.

cussion de ce sentiment, appuyé d'ailleurs de raisons très-plausibles, est étrangère à mon sujet. Je remarque, seulement, que l'Abbé Bannier, plein de son idée, même en traduisant Ovide, ne voit que des Rois, où il n'y a que des fleuves. Il fait Io fille d'Inachus, Roi d'Argos, & la qualifie *Princesse*, dans le morceau que j'ai cité, ce qui est conforme à l'histoire grecque des temps fabuleux, mais contraire aux vers d'Ovide, qui nous apprennent que tous les fleuves s'étant rendus auprès du Penée, pour le consoler de l'enlevement de sa fille, Inachus seul (a) demeura dans son antre, où il mêloit ses pleurs à ses eaux (b).

La fable d'Io est la même, quant au fond, dans la tragédie de Prométhée & dans les métamorphoses. Eschyle a suivi l'histoire de son pays; Ovide a recueilli les traditions des Grecs. C'est donc chez l'un & chez l'autre, Io aimée de Jupiter, changé en vache par ce dieu, persécutée par Junon, & parcourant toute la terre, arrivant enfin en Egypte, où elle devient mere d'Epaphus, & ho-

(a) Fleuve du Peloponese.

(b) *Inachus unus abest, imoque reconditus antro, Fletibus auget aquas, natamque miserrimus Io Luget ut amissam.* Lib. 1. Metam.

norée par les Egyptiens, après ſa mort, ſous le nom d'Iſis.

Je trouve néanmoins que ces deux poëtes rapportent d'une maniere très-différente, deux des principales circonſtances de l'avanture d'Io. Suivant la tragédie grecque, Jupiter, quelqu'amoureux qu'il fût, ne contenta pas d'abord ſes deſirs. Il envoya, premierement, des ſonges pour prévenir, en ſa faveur, la fille d'Inachus pendant ſon ſommeil. Les Oracles furent conſultés. Ils ordonnerent qu'elle ſortît de ſa patrie. Sa figure changea; des cornes s'éleverent ſur ſon front. Elle couroit comme une inſenſée, de régions en régions. Argus l'obſédoit. Délivrée de ce gardien, elle fut aſſaillie par un inſecte importun qui la ſuivoit par-tout. Ses courſes la menerent ſur le rocher de Prométhée. Ce dieu lui apprit qu'après avoir encore beaucoup ſouffert, & parcouru pluſieurs contrées, elle arriveroit ſur les bords du Nil, où Jupiter lui rendroit la raiſon & la figure humaine, & que de ſes amours avec ce dieu naîtroit Epaphus, dont la poſtérité régneroit en Egypte, juſqu'à la cinquieme génération. Dans Ovide, les préliminaires ne ſont pas ſi longs. Jupiter

commence par où les autres finissent. A peine a-t-il déclaré ses feux qu'il les satisfait :

Tenuitque fugam, rapuitque pudorem.

Voilà la premiere différence ; voici la seconde. Dans les métamorphoses Io perd entiérement la forme humaine ; elle fait toutes ses courses sous la figure d'une vache. Dans la tragédie de Prométhée, elle porte à la vérité des cornes ; ses traits sont horriblement défigurés ; mais c'est toujours un corps humain, quoique difforme. Ce n'est pas qu'Eschyle ait voulu s'éloigner de la tradition reçue chez les Grecs, touchant la métamorphose totale d'Io en vache. On voit uniquement qu'il n'a pas cru pouvoir introduire, sur le théatre, une génisse qui parlât. Il a pensé, avec raison, que les plus beaux vers du monde seroient ridicules dans la bouche d'un quadrupede. Il a traité sa fable en homme de génie. Sans s'en écarter entiérement, & sans la suivre tout-à-fait, il l'a accommodée aux bienséances du théâtre ; des cornes, des traits altérés suffisoient pour caractériser sur la scêne, le changement d'Io. Son habillement même, arrangé avec art,

pouvoit jetter de l'intérêt ſur ſa perſonne, & toucher des ſpectateurs, que les beuglements d'une vache n'auroient certainement pas attendris.

M. Dacier n'eſt pas de ce ſentiment. Io, ſelon lui, paroiſſoit ſur le théâtre, ſous la figure véritable d'une vache. Je crois avoir démontré dans une aſſez courte note, que ce ſavant homme s'eſt trompé en cela. Mais s'il reſtoit encore quelque doute ſur ce point, ce que j'ai encore à dire, acheveroit de le diſſiper

Le changement d'Io en vache, eſt ſi entier, ſi complet dans le premier livre des métamorphoſes, qu'elle perd ſa voix, & ne peut plus ſe faire entendre que par des ſignes imparfaits, auxquels Inachus, ſon pere, & les Nayades, ſes ſœurs, ne comprennent rien. Elle s'aviſe, enfin, de tracer ſur le ſable avec ſon pied, l'hiſtoire de ſes malheurs.

Littera pro verbis, quam pes in pulverè ducit,
Corporis indicium mutati triſte peregit.

Elle ne ſauroit former un ſeul cri, un ſeul accent de voix humaine. Son pere déſolé lui dit les choſes les plus tendres. Pour toute réponſe, elle beugle.

Quodque unum potes, ad mea verba remugis.

Eſchyle dans ſa tragédie lui conſerve la voix humaine. Il falloit même qu'elle eût un bel organe, pour ſoutenir cette admirable tirade, qui fait l'ouverture du troiſieme acte. *Quelle eſt cette terre ? quels ſont ſes habitans ? quel eſt le malheureux enchaîné ſur ce rocher au milieu des glaces ?* Les ſons de ſa voix ſont ſi touchants, que le chœur les prend pour les cris d'une jeune fille. Pour Prométhée, à qui tout eſt connu, il déclare auſſi-tôt que c'eſt la fille d'Inachus, pourſuivie & tourmentée par Junon. Le chœur avoit dit que cette jeune fille portoit des cornes. Si elle eût paru réellement ſous la figure d'une vache, les nymphes n'auroient pu deviner que ce fût une fille. Junon, elle même, s'y feroit trompée; Jupiter, le plus éclairé des dieux, le ſavoit bien, puiſqu'il n'avoit changé ſa maîtreſſe en géniſſe, que pour la ſouſtraire à la jalouſie de ſa femme. La reine des dieux s'en douta, comme rivale, & l'eût ignoré comme déeſſe. De ſimples nymphes, divinités d'un ordre inférieur, pouvoient-elles voir ce que dans d'autres circonſtances, leur ſouveraine même n'auroit pas vû ?

Ainsi la voix humaine d'Io, & l'expression (a) dont le chœur se sert, prouvent démonstrativement, que dans la tragédie de Prométhée, cette fille ne paroissoit pas sur le théatre sous la forme d'une vache, mais sous sa figure naturelle, avec des cornes, & les traits du visage altérés. Et c'est la seconde particularité des avantures d'Io, dans laquelle j'avois à montrer que le récit d'Eschyle & celui d'Ovide, sont différents.

On ne trouvera pas la même différence dans la description de ses courses. La raison n'en est pas difficile à donner. Ovide les désigne en un seul mot, dans ses métamorphoses : *Profugam per totum terruit orbem.* Il en parle plus clairement dans d'autres poésies; mais ce qu'il en dit, s'accorde parfaitement avec la tragédie d'Eschyle. On lit dans l'Epître d'Hypermnestre à Lyncée, *qu'Io maîtresse de Jupiter traversa les mers, les terres, les fleuves, de longs détroits*, [*freta longa* (b);] & dans la longue élégie, qui forme le

(a) Βουκέρω παρθένου.
(b) *Illa Jovis magni pellex metuenda sorori...*
Per mare, per terras, cognataque flumina curris...
Quid tibi causa fugæ? quod Io freta longa pererras?

second livre des Tristes, qu'*Isis*, c'est-à-dire, Io, *fut poussée par la fille de Saturne au travers de la mer d'Ionie, & du Bosphore* (a). Ce que l'Abbé Bannier semble prêter à Ovide, est tiré d'Apollodore. Celui ci qui vivoit avant ce poëte latin, mais qui étoit moins ancien qu'Eschyle, a pris dans la tragédie de Prométhée, non pas l'histoire d'Io, car il l'a raconte différemment, mais le détail de ses courses; & ce détail réduit en abrégé par ce même Apollodore, nous apprend qu'*Io devenue furieuse se précipita d'abord dans la mer, qui depuis a porté son nom; qu'ayant ensuite avancé dans l'Illyrie, & passé le mont Hémus, elle avoit traversé le détroit, qu'on appelloit autrefois de Thrace, & que son passage a fait nommer Bosphore; qu'elle avoit pénétré de là jusqu'en Scythie, & dans le pays des Cimmériens; qu'après avoir parcouru plusieurs contrées, & traversé à la nage différentes mers d'Europe & d'Asie, elle étoit enfin parvenue en Egypte* (b).

C'est en substance la description que que nous lisons dans Eschyle, des voyages pénibles d'Io. Suivons le fil

(a) *Isidis æde sedens, cur hanc saturnia quæret;*
Egerit Ionio, Bosphorio que mari.
(b) Bibliotheque d'Apollodore. Liv. 2.

de ce ſingulier itinéraire ; nous jugerons par-là, ſi Eſchyle eſt auſſi exact & auſſi clair dans ſa géographie, qu'il eſt ſublime & pompeux dans ſes vers.

Nous obſerverons, en premier lieu, que cette deſcription eſt ſouvent interrompue par les interlocuteurs ; ſecondement, que l'ordre du temps n'y eſt pas gardé, ce qui la rend obſcure en quelques endroits, & ſemble y mettre de la confuſion. Cette obſcurité apparente & cet embarras s'évanouiront, ſi on l'examine attentivement J'en vais raſſembler les différentes parties, & par de ſimples tranſpoſitions, ſans aucun changement, tracer d'après Eſchyle, les courſes incertaines & vagabondes d'Io, depuis la mer d'Ionie, juſqu'aux embouchures du Nil. Ce tableau géographique eſt aſſez curieux.

Io, pour obéir à l'Oracle, ſort du pays d'Argos, & va chez les Moloſſiens. Elle entre dans la forêt de Dodone, où étoit l'Oracle & le temple de Jupiter-Theſprote. Les chênes de ce lieu ſacré lui annoncent qu'elle ſera l'épouſe (δάμαρ) du maître des dieux. C'eſt alors que ſes fureurs commencent, que ſes traits s'altèrent. Elle court ſans tenir de route

certaine, ſans ſavoir où elle va. Le haſard la conduit au golfe de Rhée.

Il ſe préſente ici une difficulté. Si l'on prend le texte d'Eſchyle à la lettre, ce n'eſt point la mer qu'on appelle Ionienne, c'eſt ſeulement un golfe de cette mer qui a reçu dans ſes eaux la fille d'Inachus, & qui par cette raiſon devroit ſe nommer le Golfe d'Io, ou le golfe Ionien. Le ſens de l'original eſt clair. Elle arrive *par le chemin du rivage, au grand golfe de Rhée*, πρὸς μέγαν κόλπον Ῥέας. Le mot κόλπος ſignifie entr'autres choſes, une étendue plus ou moins conſidérable de mer qui ſe jette dans les terres, & dont l'ouverture eſt moins large que l'intérieur, du moins à l'égard des golfes propres; car ceux qu'on appelle impropres, ſont extrêmement évaſés du côté de la mer, dont ils ſont partie, tels que les golfes de Lyon, de Gaſcogne.... Deux vers plus bas, le golfe eſt encore plus expreſſément déſigné par ces deux autres mots πόντιος μυχὸς, qui ſignifient *enfoncement de mer, réduit, profondeur*. Ce golfe devoit être ſpacieux, & formé par la mer d'Ionie, dans la longueur que Strabon aſſigne à cette mer. Ce ne peut être donc, que le golfe d'Ambracie, main-

tenant de Larta, qui étoit dans la Thesprotie, près du pays des Molosses, & qui est compris aujourd'hui dans l'Albanie inférieure. Le texte d'Eschyle l'indique évidemment, puisque ce fut dans ces mêmes contrées des Thesprotes & des Molosses, qu'Io ressentit les premiers transports de sa fureur. Ce fut de-là qu'elle s'élança rapidement vers ce golfe de Rhée, dont Eschyle seul nous a conservé le nom.

Il y auroit cependant une autre maniere plus simple & plus naturelle d'expliquer le texte grec, & qui feroit disparoître les difficultés. Ce seroit d'entendre les mots κόλπος & μυχὸς dans leur signification étroite & littérale, & de supposer qu'Eschyle a regardé la mer Ionienne comme un golfe. En effet, cette mer enfermée entre la Sicile & les côtes orientales de la Calabre, d'un côté, une partie de la Morée occidentale, la Livadie & l'Epire de l'autre, forme une espece de golfe triangulaire, terminé par la bouche du golfe Adriatique. Je croirois, de plus, qu'Eschyle a pris le golfe d'Ionie, & le golfe Adriatique, pour un seul & même golfe, pour une seule & même mer, & en cela sa géographie seroit très-

bonne & très-exacte. C'eſt celle de Strabon. Cet excellent géographe donne le nom de golfe aux deux mers dont nous parlons, & ajoute tout de ſuite, que c'eſt une ſeule & même mer diviſée en deux parties. *Le détroit qui unit le golfe Ionien & le golfe Adriatique, commence au pied des monts Cerauniens*, (aujourd'hui montagne de la Chimère). *Ces deux golfes ont une bouche commune, & ne different l'un de l'autre, qu'en ce que la partie extérieure de la mer qui les forme, ſe nomme mer Ionienne, & que la partie intérieure, juſqu'au fond du golfe, eſt appellée mer Adriatique* (a).

Io revient par une courſe rétrograde *παλιμπλάγκτοισι δρόμοις*, & *ce golfe* ou *cette mer*, lui dit Prométhée, *s'appellera la mer d'Ionie, pour conſerver à jamais, parmi les hommes, le ſouvenir de ton voyage.*

La prédiction s'eſt vérifiée. On appelle encore cette mer, la mere Ionienne ou la mer d'Ionie. La Martiniere, dans ſon

(a) Τὰ κεραύνια ὀρὴ, ἡ ἀρχὴ τȣ̃ ϛόματος τȣ̃ Ιονίȣ κόλπȣ, καὶ τȣ̃ Αδρίȣ τὸ μὲν δὴ ϛόμα κοινὸν ἀμφοῖν ἐϛι· διαφέρει δὲ ὁ Ιόνιος διότι τȣ̃ πρώτου μέρȣς τῆς θαλάττης ταύτης ὄνομα τȣ̃τ' ἐϛιν ὁ δ' Αδρίας τῆς ἐντὸς μέχρι τȣ̃ μυχȣ̃. pag. 316. édit. de l'Imprimerie Royale. 1620.

Dictionnaire très-défectueux & très-utile, s'éleve contre cette dénomination qu'il traite de bisarre, & qu'il attribue au caprice des géographes. Il veut que la mer Ionienne lave les côtes de l'Ionie, dans l'Asie mineure. C'est très-improprement, selon lui, qu'on a donné ce nom à cette partie de la mer Méditerranée, qui est entre la Grece, la Sicile & la Calabre. Cette critique porte à faux. Les géographes ne donnent point les noms; ils les conservent; ils en font l'application aux lieux, suivant leurs lumières, lorsqu'il y a de l'incertitude sur la position de ces mêmes lieux, ou sur les noms qui leur appartiennent. D'ailleurs la Martiniere, peu d'accord avec lui-même, parle de cette mer d'Ionie, dans vingt articles de son Dictionnaire. Il la met au même endroit où les Anciens l'ont placée, & où tous les Modernes la laissent. Strabon, que l'on a cité plus haut, place la mer Ionienne entre l'Illyrie & l'Italie, depuis la bouche du golfe de Venise, jusqu'à celui d'Ambracie, par où l'on voit que ce géographe comprenoit dans l'Illyrie, les Chaoniens, les Molosses, les Thesprotes.....

Si l'on cherchoit le sentiment le plus

probable ſur l'origine du nom de la mer Ionienne, on le trouveroit dans les monuments hiſtoriques, & non pas dans les traditions fabuleuſes. L'ancienne Ionie, l'Ionie Européenne, s'étendoit depuis la Thrace, juſqu'à l'Iſthme de Corinthe. La colonne de Théſée, dont l'inſcription a été conſervée par Strabon & par Plutarque, ſéparoit l'Ionie du Peloponneſe. Dans le Chapitre VIII de Daniel, Alexandre eſt appellé roi de Javan. Les Hébreux donnoient ce nom à tous les peuples qui habitoient entre l'Iſthme & la Thrace. C'étoient les deſcendants de Javan ou d'Ion, fils de Japhet; car en ſupprimant les points voyelles, le mot Hébreu יון peut être également lû par Ion ou par Javan. Les Barbares, ſuivant le Scholiaſte d'Ariſtophane, appelloient Ioniens tous les Grecs. Il eſt par conſéquent plus que vraiſemblable, que la mer Ionienne a tiré ſon nom du pays dont elle baignoit les côtes occidentales, & qui s'appelloient originairement Ionie. Bochart m'a fourni ces preuves ([a]). Quand elles ne feroient pas auſſi démonſtratives qu'elles me paroiſſent l'être, il en réſulteroit, au moins, que l'Hiſtoire &

(a) Géogr. ſacr. Lib. III. cap. 3.

la

la Fable placent la mer Ionienne dans le même lieu.

Il ne paroît pas par le diſcours de Prométhée, qu'Io arrivée ſur le bord de cette mer, s'y ſoit précipitée pour la traverſer à la nage. Le texte Grec ſemble dire, au contraire, qu'elle en revint par *des courſes rétrogades*, expreſſions qu'il faut bien remarquer, & qui ſe concilient parfaitement, comme on le verra bientôt, avec le récit d'Apollodore. Auroit-elle paſſé en Italie, & ſeroit-elle enſuite rentrée dans les flots pour regagner, par le même chemin, les côtes oppoſées? Nous ne voyons rien dans ſon hiſtoire qui puiſſe autoriſer cette conjecture. Elle ne traverſa point la mer; elle y nagea, en rétrogradant le long du même chemin qu'elle avoit pris pour y arriver. Une route tracée ſur le rivage, l'avoit conduite au lieu fatal où elle s'étoit jettée dans les eaux.

Οἰςρήσασα τὴν παρακλίαν
Κέλευθον ἦξας πρὸς μέγαν κόλπον Ῥέας.

Elle retourne en quelque ſorte ſur ſes pas, quoique par mer, puiſqu'elle cotoye en nageant, le chemin où ſes premiers accès de démence l'avoient entraînée. Voilà

le vrai ſens de ces deux mots παλιμπλάγκτοισι δρόμοις. Cette courſe *rétrograde* ſe fait ſur les côtes de l'Illyrie.

Prométhée n'en dit pas davantage ſur la premiere partie des courſes d'Io, depuis ſon départ de la forêt de Dodone, juſqu'à ſon arrivée au mont Caucaſe. Cela lui ſuffit pour la mettre à portée d'ajouter foi à ſes paroles. Qui devine le paſſé, peut lire dans l'avenir. Il omet exprès la continuation de ce voyage extravagant. Nous la trouvons dans Apollodore, mais tellement liée avec ce qu'on lit dans Eſchyle, qu'on voit clairement qu'Athéniens tous deux, ils ont ſuivi l'un & l'autre la même tradition ſur les courſes d'Io. Suivant Eſchyle, elle ſort ou revient de la mer Ionienne, par des courſes rétrogrades, pour parvenir aux montagnes du Caucaſe. Apollodore la fait avancer dans l'Illyrie. Il étoit impoſſible qu'elle prît une autre route.

Nous avons vu que Strabon mettoit la mer Ionienne entre l'Italie & l'Illyrie. Cette derniere province, ou plutôt cet amas de provinces, ſe partageoit en Illyrie occidentale, & Illyrie orientale, diviſion fort ancienne, & ſuivant laquelle Apollodore & Strabon, auteurs à peu

près contemporains, enferment dans l'Illyrie, les Thesprotes, les Molosses, les Chaoniens, peuples maritimes de l'ancienne Epire. Io ne pouvoit donc, en sortant de la mer de ce côté-là, qu'aborder sur quelque plage de l'Illyrie. Comme elle avoit côtoyé la terre, après s'être élancée dans la mer, on doit supposer qu'elle nagea vers le nord jusqu'aux monts Cérauniens, qui se terminent à la mer Ionienne.

De-là elle gagne la Macédoine, entre dans la Moésie, franchit le mont Hémus, passe ensuite le Danube, marche à travers le pays des Getes & des Daces, & après avoir fait un circuit immense autour du Pont-Euxin & du Palus-Méotide, après avoir traversé plusieurs grands fleuves, comme le Tyras (a), l'Hypanis, le Borysthène, le Tanaïs, elle parvient au sommet le plus septentrional du mont Caucase, au milieu des déserts de la Scythie. C'est en ce lieu qu'elle trouve Prométhée, attaché sur la pointe d'un rocher. Les Nymphes de la mer sont autour de lui. Ses cris les avoient attirées. L'endroit du Caucase où il étoit enchaî-

(a) Ces quatre fleuves sont dans la Géographie moderne, le Niester, le Bog, le Nieper, & le Don.

né, donnoit ſur le Pont-Euxin. Cette mer a été appellée par quelques Anciens, la mer du Caucaſe.

Les fureurs d'Io avoient des intervalles. Son eſprit ne paroît point aliéné dans ſa ſcène avec Prométhée. Ce dieu lui prédit les nouvelles courſes qu'elle va faire; il lui indique même la route qu'elle doit tenir en quelques lieux; après quoi elle ſe remet en chemin.

Pour bien entendre le reſte des courſes d'Io, il faut avoir ſous les yeux des cartes exactes de l'ancienne Géographie, & ſur-tout ne pas perdre de vue la poſition & l'étendue du Caucaſe. Cette montagne qui n'eſt qu'une continuation du mont Taurus, forme une eſpèce de mur, pour s'exprimer comme Strabon, entre le Pont-Euxin & la mer Caſpienne. Il s'avance vers le nord, au-delà de ces deux mers. D'un côté il va juſqu'au Palus-Méotide, & de l'autre il ſe joint aux montagnes qui s'étendent juſqu'à la mer Glaciale.

Io quitte Prométhée. Elle tourne ſes pas vers l'Orient, & deſcend dans les campagnes des Scythes Nomades, ſéparés par une chaîne du Caucaſe, des peuples de l'Ibérie & de l'Albanie. Pro-

méthée lui avoit conseillé de ne point s'arrêter chez cette nation errante. Elle prend du côté de la mer, par des rivages escarpés & battus des flots. Il ne sauroit y avoir aucune difficulté sur cet endroit. En descendant du rocher de Prométhée, qui devoit être dans la partie la plus septentrionale du Caucase, au-dessus du Palus-Méotide, pour aller chez les Scythes Nomades, elle avoit au levant la mer Caspienne. Après en avoir suivi les bords pendant quelque tems, elle rentre dans les terres, traverse l'Ibérie, aujourd'hui la Géorgie, laissant à sa gauche les Calybes, qui sont inconteſtablement ceux dont il eſt fait mention dans la retraite des dix mille.

Elle arrive au bord d'un fleuve impétueux, bien désigné, dit Prométhée, *par le nom qu'il porte* ὑβριστὴν ποταμὸν οὐ ψευδώνυμον. J'avois d'abord cru, avec les deux Scholiastes, que ce fleuve étoit l'Araxe. Ils se sont trompés. On pourroit dire, pour leur justification, que les anciens ont donné le nom d'Araxe, aux différents fleuves voisins de la mer Caspienne, ce qui n'est pas surprenant, parce ce que tous ces fleuves ayant leur source dans de hautes montagnes, & se

trouvant quelquefois resserrés dans un lit étroit & bordé de rochers, ils roulent leurs eaux avec un bruit & une impétuosiré qui ont fait donner à l'Araxe, le nom qu'il porte, & que les anciens leur ont pareillement attribué. Tels sont, le Phase, l'Harpase, le Cyrus. Le véritable Araxe, celui qui a conservé son premier nom, & qui s'appelle encore aujourd'hui l'Aras, ou l'Arasse, sort des montagnes d'Arménie, au midi du mont-Caucase, & va se jetter dans la mer Caspienne, fort au-dessous des contrées que parcouroit Io. Cette nymphe ou génisse, qui dans sa course avoit les Calybes à sa gauche, & qui s'avançoit vers le nord, n'a pu trouver, sur ses pas, un fleuve qui couloit bien loin derriere elle. Celui qui l'arrête, descend du mont Caucase. Ce ne peut être que l'Aragus, dont le nom vient naturellement ἀράγω, qui a les mêmes significations que ῥηγνύω & ῥήγνυμι, racines du mot Araxe. La géographie de Strabon, est exactement ici l'explication & le commentaire de celle d'Eschyle. Dans ce Poëte, Io revenant de chez les Scythes Nomades, est arrêtée par un fleuve dangereux, qui tombe impétueusement des

côtés les plus élevés du Caucase (κροτάφων), il est très - difficile de le passer, & pour l'éviter, il faut pénétrer fort avant dans ces affreuses montagnes, & parvenir jusqu'à leur cime. Strabon dit *qu'en revenant de chez les Nomades septentrionaux, on monte avec peine pendant trois jours; après quoi l'on trouve des défilés, dans lesquels coule le fleuve Aragus... qui tombe du Caucase* (a).

Io, selon l'avis de Prométhée, remonte au-dessus des sources de l'Aragus, & pousse vers les extrémités septentrionales du Caucase. Revenant ensuite sur ses pas, du côté du midi, elle entre dans le pays des Amazones, qui habitoient alors aux environs du Palus-Méotide, & qui étoient sans doute les Amazones Sarmates, *Amazones Sauromatides*, dont parle Pline (b). Ces femmes guerrieres, s'établirent depuis sur les rives du Thermodon, & fondèrent la ville de Themiscyre, qui fut la capitale de leur Etat. Prométhée place sur cette côte

(a) Ε'κ δὲ τῶν προς ἄρκτον νομάδων, ἐπὶ τρεῖς ἡμέρας ἀνάβασις χαλεπή. καὶ μετὰ ταύτην ποταμία στενὴ ἐπὶ τοῦ ἀράγου ποταμοῦ... ὁ ποταμὸς (ἄραγος) ἐκ τοῦ καυκάσου καταπίπτων. Geogr. Lib. XI.

(b) Plin. Hist. Natur. Libr. VI. no. 16.

un écueil de Salmydeſſe. Le Scholiaſte dit que *c'étoit un écueil pointu, reſſemblant à une machoire*, comme porte le texte, *σαλμυδησσία γνάθος*, *lequel ſe trouvoit à l'embouchure d'une riviere de ce nom, qui ſe jettoit dans la mer en cet endroit.* Des géographes ont fait mention de cet écueil, qu'il ne faut pas confondre avec le fleuve, golfe ou rivage de Salmydeſſe, qui étoit ſur le Pont-Euxin, en Europe, dans la province de Thrace.

Les Amazones voiſines de l'Iſthme Cimmérien, y conduiſent Io. Elle paſſe le détroit qui eſt à l'entré du Palus-Méotide, & revient d'Europe en Aſie. Mais par où? Par le fleuve ou canal qui ſépare les deux continents ῥεῖθρον ἠπείρων ὅρον. Eſt-ce le Tanaïs ou l'Helleſpont. Un des deux Scholiaſtes veut que ce ſoit le Tanaïs. L'autre nous donne le choix du Tanaïs ou de l'Helleſpont. Ce n'eſt pas éclaircir le doute; c'eſt l'augmenter.

Juſqu'ici je penſerois volontiers qu'Eſchyle, qui probablement ne croyoit pas un mot de l'hiſtoire fabuleuſe d'Io, a voulu décrire un voyage extraordinaire, à la vérité, par terre & par mer, mais poſſible & vraiſemblable, & dans lequel il pût étaler ſes connoiſſances géo-

graphiques. Par malheur, la ſuite ne répond pas au commencement. La pauvre Io ne court plus; elle vole. On ſuivoit ſes pas dans des pays connus, dans des régions, dont Eſchyle marque très-bien la topographie. Ce n'eſt plus rien de tout cela. Il va la faire ſauter en un clin d'œil du nord au midi, repaſſer comme un éclair du midi au nord, & retourner encore plus vîte du nord au midi, ſans nous dire par où, ni comment.

Pour diminuer autant qu'il ſe peut, le nombre de ces abſurdités, je ſuppoſe qu'Io repaſſe d'Europe en Aſie, non pas préciſement par l'Helleſpont, mais par le détroit de Myſie ou de Thrace, qui ſépare la Propontide du Pont-Euxin. Le texte d'Eſchyle n'eſt pas contraire à cette ſuppoſition, qui ne s'éloigne pas d'ailleurs de l'interprétation propoſée par le Scholiaſte. La tradition ancienne, conſervée par pluſieurs géographes, étoit que le détroit de Thrace ou de Myſie, comme le Cimmérien, avoit été nommé Boſphore à cauſe du trajet d'Io. On en a la preuve dans deux vers de Denis le Periegete, (a) cités par Cellarius. Io revenant d'Europe en Aſie, par le détroit de Thrace, ſe trouve par-là donner ſon nom

a) *Géogr. ant. tome* 1. *pag.* 852.

aux deux Bosphores, conformément à l'histoire des temps fabuleux, attestée bien positivementt, par Ammien Marcellin : *Bosphori vocati quod per eos quondam Inachi filia mutata, ut poetæ loquuntur in bovem, ad mare Ionium permeavit* ([a]). Sa course en est plus diversifiée. Après être sortie de l'Isthme Cimmérien, elle repasse, près de leur embouchure, les fleuves qu'elle avoit traversés en allant de la mer Ionienne, au mont Caucase, excepté le Tanaïs, & suit les bords du Pont-Euxin, jusqu'au détroit de Thrace, par où elle regagne l'Asie, & des pays qu'elle n'a point encore parcourus. Elle y est enfin plus à portée de diriger ses pas vers l'Afrique. Si l'on veut au contraire qu'elle soit rentrée en Asie, par le Tanaïs, il faut admettre nécessairement, qu'avant de prendre le chemin de l'Afrique, elle a revu une seconde fois en deça de ce fleuve, les mêmes contrées, & traversé ensuite de nouveau les pays qui sont entre la mer Caspienne & le Pont-Euxin. Comme Eschyle ne dit point cela, on peut, à mon avis, donner à son texte le sens le plus raisonnable & le plus naturel.

Quoi qu'il en soit, & de quelque lieu

(a) *Amm. Marcel. Lib. XXII. cap.* 13.

qu'on faſſe partir Io pour la ſuite de ſes courſes, ſa route n'eſt plus détaillée, comme elle l'a été depuis Dodone, juſqu'à ſon ſecond paſſage en Aſie. On ne la voit que parmi des peuples & des animaux fabuleux. Mais ces peuples & ces animaux, tout fabuleux qu'ils ſont, tels que les Gorgones, les Arimaſpes, les Gryphons, tiennent leur coin dans la Géographie ancienne. Des géographes ſavans & judicieux, Pomponius-Mela, Pline, Cellarius, M. de l'Iſle... en ont fait l'objet de leurs recherches, ont tâché de découvrir leurs prétendues demeures, & les ont indiquées dans leurs ouvrages. Ils répandront ici quelque lumiere ſur le texte obſcur d'Eſchyle.

Après avoir paſſé le Boſphore de Thrace ou le Tanaïs, Io marche au levant & arrive au midi. Il n'y auroit juſques-là rien de biſarre. Son état lui fait faire ſouvent des détours irréguliers. Mais la voilà tout-à-coup dans les champs des Gorgones. Comment y eſt-elle parvenue ? Eſt-ce par terre ? Eſt-ce par mer ? il faut deviner. D'ailleurs où ſont ces champs des Gorgones ? Le texte dit qu'ils appartiennent à la ville de Ciſtine, & le Scholiaſte veut que cette ville ſoit en Ethiopie. On ne connoît point de ville de

Ciftine en Ethiopie, ni dans le refte de de l'Afrique; on connoît feulement l'ancienne ville de Cifthene (a), qui étoit dans l'Afie, auprès du golfe d'Adramyte. L'Afrique étoit peu fréquentée des voyageurs, du temps d'Efchyle, & l'on n'avoit alors que des relations très-imparfaites de ce pays-là. Il y auroit trop de rigueur à le blâmer d'avoir mis les Gorgones dans les terres d'Afrique & parmi les Ethiopiens, plutôt que dans les Ifles voifines de ce continent. Cette opinion, quoique fauffe, pouvoit bien être adoptée par un poëte, puifqu'elle l'a été par un hiftorien. Diodore de Sicile (b) écrit que Myrina, reine des Amazones, qui étoit paffée en Afrique avec une armée de femmes, entreprit, à la follicitation des Atlantiens, c'eft-à-dire, des Ethiopiens qui habitoient fur la mer Atlantique, d'exterminer la nation des Gorgones; qu'elle en fit un grand carnage, mais qu'elle ne put les détruire; que leur puiffance devint encore plus redoutable, & que ce fut enfin Perfée, fils de Jupiter, qui les fubjugua, fous le regne de Médufe leur fouveraine.

(a) *Pomp. Mel. Lib. 1. cap. 18.*
(b) *Lib. 3.*

Cette hiſtoire n'eſt rapportée que par Diodore.

Le pays des Gorgones n'étoit certainement pas dans l'Ethiopie. On ne peut le chercher que dans des Iſles de la mer Atlantique. C'eſt le ſentiment unanime des anciens & des modernes. Mais tous ne ſont pas d'accord ſur la poſition de ces Iſles. Quelques anciens, comme Seboſus, cité par Solin (a), & Solin lui-même, les diſtinguent des Heſpérides. Pomponius Mela, ſemble adopter auſſi la même diſtinction, puiſqu'il fait mention ſéparément des iſles Heſpérides & des iſles Gorgones. Il met cependant celles-ci vis-à-vis du promontoire d'Heſperus, (ἑσπέρυ κέρας), lequel vraiſemblablement avoit donné ſon nom aux iſles Heſpérides ; ce qui feroit confondre ces différentes iſles, ou du moins les placer dans le même endroit. Pline, quoique indécis ſur ce point de géographie, ſelon l'obſervation de Cellarius, paroît néanmoins être du même avis que Pomponius Mela (b). *Contra hoc promontorium*, (Heſperion ceras,) *Gorgades*

(a) C. *Jul. Solinus. cap.* 69. *Pomp. Mela, Lib.* 3. *cap.* 10. & 11.

(b) *Plin. hiſt. nat. Lib.* 6. *cap.* 31.

insulæ narrantur, Gorgonum quondam domus, bidui navigatione distantes à continente, ut tradit Xenophon Lampsacenus. Et c'est-là l'opinion qui a prévalu. Les meilleurs géographes modernes, entr'autres M. de l'Isle, croyent que les Gorgones ou Gorgades, sont les isles du Cap-Verd, & l'on ne peut guere douter que ce même Cap-Verd, étant le Cap le plus occidental de l'Afrique, ne soit l'*Hesperion Ceras*, ou *Hesperu* ( ) *Ceras* de Pline, qui veut dire, Promontoire ou Cap du couchant.

Enfin la Mythologie vient ici à l'appui de la Géographie. On lit dans le second livre d'Apollodore que Persée, armé par les dieux, vola vers l'Océan, où il surprit les Gorgones qui dormoient; coupa la tête à Méduse, & alla, toujours en volant, en Ethiopie, où il tua le monstre qui étoit sur le point de dévorer Andromede, fille de Céphée, roi des Ethiopiens. Les Gorgones habitoient donc dans l'Océan, c'est-à-dire, dans des isles de l'Océan, & non pas en Ethiopie.

(*a*) Observez en passans que l'*u* des Latins répondoit à l'ou des Grecs, & que par conséquent cet *u* se prononçoit comme la consonne *ou* des François. La vraie prononciation du Latin ne s'est conservée en Europe que chez les Italiens, & la vraie prononciation du Grec se seroit perdue en France sans l'Université de Paris,

De chez les Gorgones Io se voit transportée en un instant, & comme par magie, au pied des monts Riphées, parmi les Arimaspes. Voilà un terrible saut. Les Arimaspes, dont les combats fabuleux avec les Gryphons ne détruisent pas l'existence, étoient des hordes de Scythes, habiles à tirer de l'arc. Tous les géographes anciens en parlent. Strabon les met dans la Sarmatie Européenne, Denis le Periegete, sur les bords de la mer glaciale (a), Pline fort près des mont Riphées.

Autre course, ou pour mieux dire, autre saut de la même force. Io revoit encore les régions les plus brûlantes de l'Afrique, & pour cette fois elle est sans contredit au milieu des peuples noirs. Elle y trouve le fleuve Ethiops ou d'Ethiopie, comme l'appelle Eschyle, & qui est indubitablement le Nil. Ce fleuve avoit plusieurs noms, suivant les différents pays où il passoit. Les anciens n'ignoroient pas qu'il avoit sa source en

(a) Πρὸς βορέαν ἴνα παῖδες ἀρειμανέων ἀριμασπῶν,
Πόντον μὲν καλέουσι πεπηγότα τε, κρόνιόν τε·
Ἄλλοι δ' αὖ καὶ νεκρὸν ἐφήμισαν, εἵνεκ' ἀφαυρῦ
Ἠελίου. βράδιον γὰρ ὑπεὶρ ἅλα τήνδε φαείνει,
Αἰεὶ δὲ σκιερῇσι παχύνεται ἐν νεφέλῃσιν.
Dion. Peri.

Ethiopie, sans qu'ils sussent précisément l'endroit où elle étoit, qui n'a été enfin découvert qu'au commencement du dernier siecle, par un Jésuite Portugais. Eschyle a bien pu l'appeller le fleuve Ethiops ou d'Ethiopie, ποτάμος αἰθίοψ, à cause de son origine, puisqu'à cause de l'Egypte, dont il arrosoit, par plusieurs canaux, la partie la plus commerçante & la plus riche, il est appellé par Homere *Egyptus*, & par l'Ecriture Sainte, le fleuve ou le torrent d'Egypte. Pomponius Mela (a) nous apprend qu'une fontaine que les Ethiopiens croyoient être une des sources du Nil, étoit nommée par eux *Nuchul*, nom qui se rapproche assez de *Nilus*, & plus encore de l'Hébreu *Nachal*, qui signifie fleuve rapide, torrent.

Io suit les rivages du Nil jusqu'aux cataractes. Elle entre en Egypte par la pointe du Delta; elle arrive à l'une des embouchures du fleuve, près de la ville de Canope. Jupiter lui rend la raison; ses courses & ses malheurs finissent.

Cette fin des avantures d'Io est écrite dans le goût d'Homère. Le cours du Nil; sa grande cataracte; l'extrême bonté

(a) *Lib. 3. cap. 10.*

de

de ses eaux, célebre dans tous les temps, & qui se fait sentir dès sa source, selon le témoignage du Jésuite Portugais; les prétendues alluvions de ce fleuve; la forme triangulaire de la basse Egypte, tout cela est peint avec exactitude, quoiqu'en peu de vers. Ces sortes de détails font autant d'honneur au poëte, que de plaisir au lecteur. Homere excelle dans ce genre. Pour peindre un pays, pour caractériser un peuple, pour désigner le physique ou le moral, il ne lui faut souvent qu'une épithete, qu'un mot. C'est une des choses que Strabon loue le plus dans ce poëte merveilleux. Ses poëmes sont une géographie raisonnée. On peut ajouter que c'est la manière des poëtes grecs en général, quoique dans un degré très-inférieur à celle d'Homere.

Eschyle l'a imité dans une partie de ses descriptions géographiques. Il devoit en user de même dans ces trois lignes immenses, qu'il fait parcourir invisiblement à la malheureuse Io. Il pouvoit en marquer quelques points ; on n'en voit que les extrémités. Je ne dirai pourtant pas que ce soient là des fautes considérables. Ce sont des omissions, plutôt que des erreurs.

Prométhée fait un anachronisme au sujet de Canope. Cette ville n'existoit pas du temps d'Io ; elle fut bâtie par Ménélas ou par les Lacédémoniens, à une embouchure du Nil, en l'honneur de Canopus, pilote de ce Prince, qui étoit mort en ce lieu, de la morsure d'un serpent. Il est évident que c'est un anachronisme volontaire de la part d'Eschyle. Ce poëte ayant à parler d'une des embouchures du Nil, a cru devoir la faire connoître par le nom qu'elle portoit de son temps, & qu'elle a conservé durant plusieurs siecles.

Après tout, les fictions ne permettent pas toujours aux poëtes d'être aussi exacts que des géographes & des historiens en titre. Ce n'est pas qu'ils ne doivent être versés dans la géographie & dans l'histoire. Strabon met Homere à la tête des géographes philosophes. Ailleurs, il lui défere le sceptre de la géographie. Virgile étoit savant ; d'autres poëtes l'ont été. Cependant Eratosthene les accuse d'ignorance. Il n'épargne pas même Homere, dont la science, par rapport au temps où il vivoit, égaloit presque le génie. Mais Strabon qui raisonnoit plus philosophiquement qu'Eratosthene, a

bien défendu les poëtes en général, & Homere en particulier, contre les cenſures fauſſes & minutieuſes de ce déclamateur. On peut être inſulté par des ſophiſtes, quand on eſt vengé par des philoſophes.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *la Traduction Françoiſe des Tragédies d'Eſchyle.* Les Extraits du P. Brumoy ne ſuffiſoient pas pour connoître à fond le Poëte Grec ; il falloit une traduction entiere, élégante & fidéle. C'eſt le mérite que nous avons cru remarquer en celle-ci ; & nous ne doutons point qu'elle ne ſoit recherchée avec empreſſement. Fait à Paris, ce 18 Janvier 1770.

CAPPERONNIER.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. Salut : Nos amés les ſieurs Saillant & Nyon, Libraires à Paris, Nous ont fait expoſer qu'ils déſireroient faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Traduction des Tragédies d'Eſchyle*, s'il Nous plaiſoit leur

accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Expoſants, Nous leur avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon leur ſemblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que les Impétrants ſe conformeront en tout au Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en ſera enſuite remis deux Emplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir leſdits Expoſants & leurs ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au pre-

mier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes réquis & nécessaires, sans demander autre permission ; & nonobstant clameur de haro, charte Normande, & lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le vingtiéme jour du mois de Mars, l'an mil sept cent soixante-dix, & de notre régne le cinquante-cinquiéme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 9[illegible]. fol. 139. conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 23 Mars 1770.

Signé BRIASSON, *Syndic.*

De l'Imprimerie de L. F. DELATOUR.

